This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

SOUVENIRS ET INDISCRÉTIONS

D'UN

DISPARU

CONTEMPORAINS — SPORTS — POLITIQUE

(1815-1891)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, *Éditeur, 28 bis, rue de Richelieu, Paris.*

UNIV. OF CALIFORNIA

BARON DE PLANCY

ANCIEN GRAND-ÉCUYER DU ROI JÉRÔME, ANCIEN DÉPUTÉ

SOUVENIRS ET INDISCRÉTIONS

D'UN

DISPARU

CONTEMPORAINS — SPORTS — POLITIQUE

(1815-1891)

TROISIÈME ÉDITION

Les choses intéressantes sont peut-être noyées dans des longueurs, ou mon *moi* se présente forcément comme un convive grossier, qui met ses coudes sur la table. MÜRGER.

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1892

Tous droits réservés

UNIV. OF
CALIFORNIA

IC 280
.5
P6A2

AU

DOCTEUR LASKOWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Cher Professeur, cher Ami,

Votre talent et votre affection m'ont arraché à la mort, et vous en subirez les conséquences.

Quelle que soit la gravité de vos fonctions, vous n'en êtes pas moins l'indulgent, le spirituel causeur que nous connaissons, et c'est sous votre égide que je place mes souvenirs, qui seront parfois sérieux, mais aussi parfois humoristiques.

Vous y trouverez toutefois une réclame, car il sera prouvé que si vous sauvez le corps, vous conservez la mémoire.

BARON DE PLANCY.

Ancien Député.

537790

UNIV. OF
CALIFORNIA

AVANT-PROPOS

« Écrivez, mais écrivez donc; vous êtes un conteur inépuisable, les diverses situations que vous avez occupées, les événements auxquels vous avez été mêlé dans le monde du sport et de la politique font de vous un anecdotier absolument inédit, et vous avez le brio qu'aime le lecteur », me disait naguère un ami beaucoup trop indulgent.

Écrire, lui répondis-je, à vous, cher ami, cela est facile, vous avez des notes, vous avez le style, et votre trouée est déjà brillamment faite.

Écrire, on m'y a souvent engagé, et ce serait certes un intérêt et une occupation à la fin de ma vie; mais à part la question de style que ma modestie m'engage tout au moins à réserver,

d'autres considérations plus puissantes — étant donné mon passé — m'ont jusqu'alors arrêté.

Au début, homme de plaisir et membre de la grande tribu, je ne dirai pas des viveurs, mais des inoccupés, les hasards des événements, les surprises de la vie, m'ont fait dans ma modeste sphère homme politique à mon heure, et m'ont mis en situation de beaucoup voir et de beaucoup entendre; mais soit paresse inhérente à ceux qui prennent la vie au jour le jour, soit que j'aie été dominé par un sentiment exagéré peut-être de délicatesse, ce qu'on pourrait appeler *le respect du secret professionnel*, il en résulte que je n'ai ni notes, ni dates, ni pièces autographes, et que ma mémoire — qui par un étrange privilège, et malgré mon âge qu'il me faudra bien divulguer plus loin, est restée, il est vrai, jeune ainsi que mon corps, — me permettrait seule de produire une espèce d'*olla podrida* — vulgo *arlequin* — qui ne serait pas sans intérêt.

Mais... tant vaut l'homme tant vaut l'œuvre, — ce n'est pas moi qui l'ai dit et je ne suis ni M. Thiers ni même M. Claude, — en admettant toutefois que les *Mémoires* du policier, exacts au point de vue professionnel et des routines de la boutique, mais que je pourrais maintes fois mettre en déni ou plutôt en *délit* de vérité dès qu'il

s'agit d'événements politiques ou mondains, soient de lui.

Et de fait, pour parler de la politique du monde et des cercles, il faut en avoir ou y avoir vécu, sans cela, gare les impairs!

L'histoire s'écrit et on l'écrit, mais si les grands événements y sont consignés, si les résultats s'y trouvent, il est rare que les causes qui les ont amenés y soient définies dans le détail.

L'histoire, beaucoup l'ont écrite, mais quel piment il y aurait dans la révélation des incidents et des négociations intimes qui ont précédé et amené les événements — *opportet rerum cognoscere causas* — dans ce qu'on pourrait appeler les *coulisses de l'histoire*.

N'allez pas croire que je puisse être à ce point de vue un coulissier absolu, n'en croyez... qu'un peu.

J'ai lu quelque part — *ecclesia abhorret ab sanguine* — que l'écrivain, malgré le feu sacré qui l'entraîne, doit se garer de certaines indiscrétions qui frisent la trahison, si elles sont la conséquence de positions exceptionnelles qu'il a pu occuper.

Si donc je fais une réserve morale, mon bagage devient bien mince, car il ne restera en réalité qu'un bon tireur, un gros ponte et un maigre politique.

Quoi qu'il en soit, je me risque. Ayant goûté à tout, il me plaît de finir dans la peau d'un écrivain, et si un aïeul paternel [1] a écrit *Thémidore* illustré par une préface de Guy de Maupassant et les *Mémoires turcs;* si mon ancêtre maternel [2] a traduit Homère, Dante et Tasse, mon œuvre chétive constatera le *desinit in piscem* d'une race au point de vue des lettres. Je l'aurai voulu!

J'ai déjà parlé latin, c'est mon faible et j'y retomberai souvent; mais tout le monde n'a pas mon excuse. Mon initiateur à la langue de l'immoral et doux Virgile fut... un grand maître de l'Université, Le Brun, mon grand-père, troisième Consul de la République, prince architrésorier de l'Empire. C'est à lui que je dois d'avoir apprécié les premières douceurs de *rosa* la rose, que plus tard les pions du collège royal de Saint-Louis m'incrustèrent à l'aide d'une marque de fabrique dont je porte encore la trace sur le front.

A la mémoire du cœur je joins... celle du latin, mais n'allez pas croire que ce soit parce qu'il est dit que *dans les mots il brave l'honnêteté!* Aux titres que mon grand-père tenait de

1. Godard d'Aucourt — Plancy résulte d'un majorat.
2. Le Brun, troisième Consul, prince architrésorier de l'empire.

l'empereur, puis-je encore ajouter celui de duc de Plaisance (Le Brun avait été gouverneur général (vice-roi) en Italie, puis en Hollande), titre qui aujourd'hui — signe des temps — pare une autre lignée... avec accompagnement du sacrosaint viatique des millions familiaux mais... impériaux !

Le duc mon oncle, dans les bras duquel tomba Desaix à la bataille de Marengo en laissant à l'empereur le sublime adieu que l'histoire a enregistré [1], l'a voulu ainsi à son lit de mort. Pour opérer cette *greffe*, ou cette *gaffe*, il ne m'a pas consulté, croyez-le bien. Desaix, lui au moins, eut la chance de mourir fidèle à son origine.

Il est donc entendu qu'en faisant mes réserves je diminue considérablement l'intérêt que pourraient avoir mes souvenirs. J'espère toutefois qu'il en restera juste assez pour qu'on ne dise pas de moi ce qu'un mien parent disait d'un serviteur modèle : « Il est bien bête, mais il est si honnête ! » et puisqu'on dit : *Castigat ridendo mores*, je demande qu'on permette à celui qui n'aspire pas à la postérité un style parfois humoristique et panaché d'anecdotes. Dois-je ajouter qu'il y aura un certain désordre chro-

1. Le tableau doit être à la galerie de Versailles.

nologique, et pour quelques-uns des redites, car j'ai parfois parlé et écrit, mais j'affirme qu'il n'y aura jamais lieu de dire : *Si non e vero e ben trovato.*

En publiant mes souvenirs, je donne au lecteur tout ce que, dans une longue existence, et servi par des circonstances exceptionnelles, ma mémoire a pu conserver, *quant à présent*, d'intéressant pour lui.

C'est donc comme homme *privé* et non ainsi que d'autres comme officier de maison de prince — intérimairement et fortuitement, dirais-je — que je parle.

Voici, du reste, ce que je disais naguère au prince Louis, second fils du prince Napoléon : « — Un palais a son *envers* et son *endroit*. L'*envers* c'est le salon de service, local à conjectures, *boîte à potins* — où se forment et s'éditent les légendes, et où en résumé n'arrive jamais... qu'un peu de fumée. Mais raconter simplement une rotation d'ordres de service serait trop aride et il faut inventer ! *qu'on le sache bien.*

« L'autre côté, l'*endroit*, côté intime. Ah ! je l'avoue, là on voit, on entend, et si on le doit on oublie, car la plus simple pudeur commande d'être au moins reconnaissant de la confiance que l'on inspirait. »

En résumé, n'ayant à rééditer aucunes redites sur la jeunesse du *roi Jérôme* et sa vie en *Westphalie*, je n'ai connu qu'un vieillard essentiellement gentilhomme, paternel et affable, d'une honnêteté pécuniaire indéniable,

L'âge lui avait donné un esprit d'ordre *exagéré*, appuyé de trop de paperasserie, et j'affirme qu'il était devenu en politique d'un jugement sûr auquel l'empereur a souvent fait appel.

Quant au *prince Napoléon*, j'ai constaté son intelligence, sa droiture politique et financière, et comme j'ai émis la pensée que ce grand politique n'avait pas été *prétendant effectif, je laisse à d'autres la triste besogne de faire l'autopsie de l'homme privé*[1].

1. Les circonstances m'ayant amené à me relire, j'ai dû légèrement *moderniser* la première partie de ce livre, écrite il y a trois ans. C'est donc, si vous le voulez, un enfant fait en deux fois, et il est bien de moi, malgré l'avis de la Faculté, qui à mon âge les attribue généralement aux autres.

UNIV. OF CALIFORNIA

SOUVENIRS ET INDISCRÉTIONS

D'UN DISPARU

1815-1891

CHAPITRE PREMIER

Modestie ou grandeur. — Les souliers de Le Brun. — Cambacérès et le beau Lavollée. — Une réponse heureuse. — Mme Mollereau. — Un rival d'Ouvrard. — L'éleveur X... — *Vêpres siciliennes. — Le ridicule et le sublime.* — Souvenirs *d'avant* et *d'après.* — Jettatore.

Nous ne sommes plus au temps où le général Bonaparte, venant rue Cassette pour s'inspirer des conseils de mon grand-père, trouvait une minute pour jouer à cache-cache avec ma mère et mes tantes et oncles. A l'érection de la statue de Le Brun à Coutances, le ministre de l'Instruction publique Salvandy constata, s'il m'en souvient, ces visites en disant : « On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la modestie de celui qui ne l'a

jamais dit, ou de la grandeur de celui qui l'a révélé. »

Bientôt le Consulat a rapproché les distances, et à la rue Cassette a succédé le palais des Tuileries.

Les trois Consuls! Napoléon les a définis en disant : « Chez Cambacérès on dîne bien, chez moi « on dîne, chez Le Brun on ne dîne pas! »

Je me suis laissé dire que Le Brun avait trois paires de souliers à recouvrements graduellement étagés [1], afin de ne consommer qu'une paire de bas blancs par jour, la troisième et dernière chaussure effaçant naturellement la trace antérieure des autres. Les bottes eussent été naturellement le couronnement, mais il n'y est jamais arrivé [2].

1. Le prince Le Brun possédait encore une autre spécialité : Les Bonaparte *du sang* avaient des monomanies, celle entre autres de rallier *les Blancs*, et c'est dans les salons de mon grand-père, le prince Le Brun, que s'opérait ce travail commandé par l'empereur, en dépit de la carte à payer, si la conversion réussissait, car ces gens-là ne donnaient rien pour rien, et encore donnaient-ils en recevant!

L'excellent roi Jérôme — il en cuit aujourd'hui à sa mémoire — saisit l'occasion d'engager *du Casse* et *Ricard* qui tous deux invoquent aujourd'hui un passé bourbonien, et devaient fatalement le trahir.

C'est du moins l'opinion que le prince Napoléon a maintes fois exprimée devant moi, et encore j'en atténue les termes.

2. En entrant aux affaires, Le Brun, aussi honnête qu'*économe*, posa en principe qu'ainsi que la femme de César l'homme public ne devant jamais être soupçonné, sa fortune serait toujours au soleil et en terres.

Par la suite, il acquit le domaine de *Sainte-Mesmes*, qui devint plus tard la propriété du dramaturge *Auguste Maquet*.

On a dit aussi que Cambacérès, accompagné du beau Lavollée, son secrétaire, parcourait le soir en grande tenue les galeries du Palais Royal, et pinçait paternellement le menton des nymphes patentées en s'informant du succès de leur journée ou... du résultat de leurs travaux! — Une maîtresse, disait-il, ce n'est pas gênant, le matin ça prend sa canne et son chapeau et ça s'en va. — *Pastor Corydon ardebat...* C'est de l'histoire et du Virgile!

1815 — l'année terrible — le colosse va s'écrouler, et je laisse parler le comte de Plancy, mon père, alors préfet de Seine-et-Marne :

« Je devais être préfet de Paris, mais mon beau-frère, le comte de Chabrol, me supplanta à l'aide d'une réponse heureuse. Après l'échec de la conspiration Malet, Frochot venait d'être destitué et Chabrol, préfet du Puy-de-Dôme, en congé, se présenta aux Tuileries.

« L'empereur, fort mal disposé, lui dit assez rudement :

« — Viendriez-vous, par hasard, me demander « la préfecture de Paris?

« — Pourquoi pas? sire, lui répondit Chabrol.

« — Mais, monsieur, quel âge avez-vous donc? « dit l'empereur.

« — Sire (il avait avec Champollion accompagné « Bonaparte en Égypte), à l'âge que j'ai, Votre « Majesté avait déjà, général en chef, gagné des « batailles. »

Le lendemain, il était préfet de Paris, et je suppose que le poste lui a paru bon, car il l'a gardé sous bien des régimes.

Quant au local — voilez-vous la face, édiles du jour, il n'eût pas été digne d'abriter vos grandeurs! — il consistait modestement en cinq ou six pièces quasi mansardées au troisième étage d'un immeuble lézardé, et pour perspective... les exécutions à mort! Aujourd'hui il y a certes amélioration au point de vue du local et de la perspective, mais... on y reste moins!

La famille demeurait rue de Varennes, n° 37, sous le protectorat du prince Le Brun, chef de la colonie, qui, plus tard, sera, comme je l'ai dit, mon professeur de latin, car je ne suis pas encore né.

Bientôt et dans des circonstances qui ne sont pas communes, je vais faire mes débuts dans la vie, et j'aurai, pour préposée à mon alimentation première, Mme Mollereau — n'oubliez pas ce nom — portière — suisse était démodé, et on ne disait pas encore concierge — de l'hôtel, et plus tard de la Chambre des pairs. Mon premier cheval sera bien... *un cosaque!*

Henri IV à ses débuts s'abreuva, dit-on, de jurançon; Mme Mollereau n'ayant qu'un sein... et l'autre qui n'allait guère, — comme dit la chanson; — j'incline à croire que de là proviennent mon culte pour la soupe aux choux et mon aversion pour le laitage. Donc, entre Henri IV et moi point com-

mun : alimentation extra au début. Comme lui j'aimerai les belles Gabrielles, mais lorsque plus tard il dira : « Paris vaut bien une messe », nous ne serons plus d'accord. Désormais, hors du train, la retraite dans mon fromage — *suisse* — et une *aurea* trop *mediocritas*, hélas ! me suffisent.

Étant de Champagne, nous nous retrouvons ensemble lorsqu'il dit : « *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes* », constatant ainsi la finesse de mes compatriotes, qui avaient réussi à frauder honnêtement — quelle antithèse ! — le fisc.

Quant au proverbe : « Comme on connaît les *seins* on les adore », je dois supposer que mon père nourricier, M. Mollereau, n'a jamais dû avoir qu'une demi-adoration.

Notre immense jardin, véritable parc où on chassait les grives, et qui a disparu depuis sous des bâtisses et des rues, était clôturé à droite par le mur du couvent du Sacré-Cœur, et à gauche par celui de *Seguin*... qui, ainsi que *Rieussec*, avait une jumenterie modèle.

Outre sa demeure personnelle, ayant eu l'idée étrange de faire élever dans son enclos et pour l'agrément de ses pur-sang un pavillon à la grecque avec plan incliné, il n'était pas rare de les apercevoir au troisième étage, horoscopant le temps probable pour les courses du lendemain.

Mais, à propos d'élevage, une anecdote :

Je doute que l'éleveur X... tutoyât ses chevaux...

Il les considérait! mais, il tutoyait... les autres!

Lord Henri Seymour venait de monter la belle écurie de courses qui si longtemps a régné sur le turf, et ayant besoin d'une poulinière, il vint trouver S... :

— J'en veux deux mille louis, dit celui-ci.

— J'en donne quinze cents, dit Seymour.

— J'ai dit deux mille louis, répliqua le bourru; mais *reviens* demain, je te la laisserai peut-être à bien meilleur compte.

Le lendemain, Seymour arrive. S... lui dit :

— Tu as bien fait de revenir; je te la donne pour rien.

Seymour pense alors : C'est un original, mais je vais toujours prendre la jument qui m'est nécessaire, et je lui enverrai ses quinze cents louis. Croit-il donc que je vais recevoir de lui un cadeau ?

Il descend et trouve la jument dans son box, mais... le brutal et lunatique éleveur lui avait brûlé la cervelle. Peut-être a-t-il ainsi modifié la physionomie des grands Prix de l'avenir.

La jumenterie, le couvent du Sacré-Cœur! mes frères et moi nous passions une partie de nos récréations à cheval sur les murs de ces deux enclos, — un peu plus j'allais dire : de ces deux haras!

Nous sommes en 1814 et, conteur digressif, je ne suis pas encore né; mais patience, je vais bientôt apparaître.

L'empereur était au palais de Fontainebleau et mon père, préfet du département de Seine-et-Marne, se rendit auprès de lui.

— « Sire, lui dit-il, les *blancs* m'appellent le préfet de la *canaille*, — il allait à quatre chevaux, — je suis fier de ce nom qui pour moi veut dire *ami du peuple*. En quarante-huit heures, j'ai parcouru ou avisé mon département, et ce soir à minuit, au son du tocsin, nos populations se lèveront en masse, la pique, la faux et le feu à la main. Que vos soldats viennent en aide à ces *Vêpres siciliennes*, et la dynastie est sauvée.

— Monsieur le comte, lui répondit l'empereur, — pygmées modernes, politiciens en toc, prétendants en disponibilité ou en retrait d'emploi, présidents et... présidentes, inclinez-vous devant celui qui savait juger les hommes et se souvenir; — l'empereur, dis-je, lui répondit : « Monsieur le comte, nous nous serons vus dans trois grandes circonstances. Auditeur au Conseil d'État, vous m'apportiez le portefeuille à signer au camp de Boulogne, et je vous donnais, pour la Belgique et les départements du Nord, une mission relative aux céréales, que vous avez remplie à mon entière satisfaction[1].

1. Voici deux lettres adressées par l'empereur à mon père, au sujet de cette mission :

Boulogne, le 17 thermidor an XII.

M. Deplancy se rendra dans les cantons les plus abondants en

« Plus tard je vous retrouvais sur les marches de Notre-Dame, quand j'ai épousé Marie-Louise.

« Aujourd'hui enfin vous m'apportez un plan qui pourrait être le salut. Il est trop tard, j'ai abdiqué... j'ai donné ma parole ! »

Sa parole ! un scrupule la lui fit tenir encore, lorsque, répondant par un refus au brave capitaine Doré, qui lui offrait de tenter sur son navire le passage à travers la flotte anglaise, il préféra mon-

bled des départements du Nord, de la Lys, de l'Escaut, des Deux-Nèthes et de Jemmapes.

Sa mission a pour objet de prendre des renseignements sur les apparences de la récolte, sur les dommages qu'elle a éprouvés par les événements de la saison, et sur la proportion dans laquelle on prévoit qu'elle sera, en plus ou en moins, avec les années communes.

Pour obtenir ces renseignements, il s'adressera d'abord aux autorités constituées ; il cherchera ensuite à connaître par lui-même, et sans intermédiaire, l'opinion des riches propriétaires et des riches fermiers.

Il fera les mêmes opérations pour les départements de l'Aisne et de l'Oise en revenant à Paris.

Il convient qu'il ne mette aucune ostentation à sa mission, qui ne doit pas être publiquement connue et qui produira des résultats d'autant plus dignes de confiance qu'ils auront été donnés à un simple voyageur, sans autre objet que de voir avec détail, pour son instruction, des pays dont l'agriculture est justement célèbre.

NAPOLÉON.

Monsieur Deplancy, auditeur en mon Conseil d'État, je vous ai accordé une gratification de quatre mille francs, à l'occasion de la mission dont je vous ai chargé et de la manière satisfaisante dont vous l'avez remplie.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

A Saint-Cloud, le 29 brumaire an XIII.

NAPOLÉON.

En marge de cette seconde lettre, mon père a écrit : « J'ai refusé de toucher. »

ter sur le *Bellérophon*, plein de confiance... *dans l'hospitalité du foyer britannique!!!*

J'ai dit tout à l'heure que l'empereur témoigna à mon père sa satisfaction au sujet de la mission agricole qu'il lui avait confiée au camp de Boulogne. Eh bien, cette confiance — céréale — il la lui retira un jour.

C'était, je crois, en 1807, la disette apparaissait terrible, et le souverain convoqua, outre les ministres et les conseillers d'État, les préfets des principaux départements agricoles.

Chacun ayant formulé son opinion :

— Eh bien! monsieur le comte, dit l'empereur, n'avez-vous rien à dire? Quelle serait votre solution?

— Sire, répondit mon père, je suis le plus jeune et je crois que mon avis ne serait celui ni de Votre Majesté ni de mes anciens.

— Parlez, monsieur, je l'exige, dit l'empereur avec rudesse.

Mon père, ayant alors émis ses idées, l'empereur fit cette cruelle réponse : « Sachez, monsieur, que *le ridicule est trop près du sublime,* » et la séance fut levée.

Immédiatement, mon père envoya sa démission au comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur.

Le préfet démissionnaire était le gendre du prince architrésorier de l'empire, et le ministre en référa à l'empereur.

L'empereur hésita, puis il dit :

— Eh bien! qu'il applique son système dans son département.

L'idée était simple, mais il fallut pour la faire aboutir un homme pratique et surtout populaire.

Tout le monde sait que le département de Seine-et-Marne est un des plus riches en céréales. Le préfet convoqua tous les gros fermiers et marchands de grains et leur dit :

— Mes amis, — ici je ne garantis pas les chiffres, — en prévision de la disette, vous avez acheté, *je suppose*, à quinze francs l'hectolitre, et vous gardez en magasin, avec l'espoir de vendre trente, quarante ou soixante francs. Donc vous accaparez. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est que le peuple affamé vous pillera et peut-être vous égorgera; vous perdrez tout. Je suis cultivateur aussi et votre ami; croyez-moi, faites un acte civique et habile. Vous avez, *je suppose*, acheté à quinze francs, et bien vendez-moi tout à vingt-cinq.

Ce fut fait, et le *ridicule* disparut devant le *sublime*, car le préfet sauva Seine-et-Marne, et ravitailla Seine-Inférieure et Calvados.

J'ai dit que l'empereur ayant abdiqué, le plan de Vêpres siciliennes dut forcément être abandonné.

Mon père rentra alors à Melun, et n'ayant cure de la capitulation de Paris, tenta de continuer la lutte, ce qui plus tard lui valut de Blücher, commandant de l'armée prussienne (croyez que je me

suis vengé en 1870 de mon mieux, malgré ma barbe grise), et de Sacken, commandant la place de Paris, un terrible et inquiétant dossier, auquel vous allez voir tout à l'heure s'annexer le bienveillant souvenir des *blancs* qui ne demandaient... que sa tête!

Lecteur, cher lecteur, pardonne-moi mes éternelles digressions, mais je me laisse rouler par le flot de mes souvenirs *d'avant*, et ce sont ceux *d'après* que tu es en droit d'attendre...

Enfin, je vais naître, et si j'y ai mis le temps, il se peut que j'en mette davantage encore à mourir, car si, il y a six ans, j'ai été sauvé par les thermes de Champel — *adjuvante* Dr Glatz, — je viens d'être, il y a un an, littéralement arraché à la mort par mon éminent ami le Dr Laskowski, chirurgien au corps d'armée du général Vinoy, chirurgien en chef de la cinquième ambulance de Paris en 1870, et actuellement professeur à l'Université de Genève.

Mon cœur reconnaissant doit aussi constater la présence, à mon chevet, d'un ami d'autrefois, d'un ami de toujours, le *prince Napoléon*, qui relevait mon courage et mon espoir. A tous deux je dois la vie et ma seconde jeunesse.

Nous voici au vendredi 13 juillet 1815, — quel vendredi, quel 13 et... quel âge!

Mais nous ne sommes pas au bout des fatales particularités de ma naissance, lesquelles m'ont laissé la pensée qu'à l'instar de Gabrielli et d'Offenbach, je pourrais être quelque peu *jettatore*

aussi — jettatore aujourd'hui contre moi, je l'affirme. — Nouveau scorpion, peut-être me serais-je piqué moi-même ; mais n'allez pas dire : *in cauda venenum ;* je soupçonne votre bienveillance, et je préfère arriver bon premier.

Les troupes étrangères entrent à Paris — hélas ! ce ne devait pas être la dernière fois. — On crie dans les rues : *Vive nos bons amis les ennemis !* on chante aussi : *Rendez-nous notre père de Gand !* J'ai l'amère douleur de ne pas l'entendre !

Pour voir le défilé des troupes sur le boulevard des Invalides, toute la maisonnée est montée sur le toit à l'italienne de l'hôtel, et... soudain, ma mère est prise des douleurs de l'enfantement !

Entre nous, est-ce à ma première gambade à une pareille altitude que je dois l'agilité que signalait jadis Yriarte dans les *Célébrités de la rue*, et la souplesse dont j'abuse encore, heureux que je suis toujours d'humilier les clowns de tous les cirques que je vois défiler, et qui n'ont pas mon répertoire. Pareil à Auriol, je pourrais travailler sur le tard. Avis à l'impressario Molier !

A mes premiers et impatients appels, ma mère regagna naturellement ses appartements, et apparut enfin le futur croisé, ou, pour mieux dire, le vainqueur de Khalil-bey, qui, prêtant plus tard — affaire de ravitaillement — et sans reçu, un demi-million audit bey, qui lui affirmait que son pachalik et son ambassade à Paris en dépendaient, pré-

luda ainsi à la période d'affolement stupide qui lui mérita, à juste titre, le surnom de *saint Vincent de Paule des décavés.*

En fait, je n'ai pas plus porté bonheur à ce pauvre *pacha* — j'avais à venger moi et d'autres — qu'au célèbre chef de partisans espagnols, le général Mina, qui signa à ma naissance et n'en fut pas moins fusillé peu après. Serais-je donc décidément un jettatore ?

Ici intervient ma nourrice ci-dessus dénommée, et je tente vraisemblablement de disputer à ma sœur de lait l'unique sein de notre commune laitière. Toutefois, je me déclare perplexe. Ma sœur de lait pesant bel et bien au moins cent livres de plus que moi, en faudrait-il conclure que, suivant les sexes, la soupe aux choux réussit différemment comme allaitement?

CHAPITRE II

Ma naissance. — Bons verts et roses. — Le duc Decazes et mon père. — Un exil. — Les Cosaques. — *Théodore.* — Honnête homme et patriote. — Amant fougueux de l'égalité. — Un *poulet* comminatoire. — Réclamations de la famille impériale. — Le *carcere duro.* — Pépinière de grands hommes. — Bannières d'un *badinguard.* — Mes dix-huit ans. — En 1830. — Démolisseur par rancune. — Le marquis du Hallay. — 28 juillet 1830. — Chez Dudon. — Lovelace de carton.

Cette fois, me voici né et bien né!

Louis XVIII est rentré aux Tuileries, et je saisis l'occasion de rappeler un souvenir au moins comique, extrait du répertoire des récits *familiers;* ma mémoire en a conservé quelques-uns.

Napoléon, arrivant aux Tuileries avant les Cent Jours, trouva, dit-on, dans le cabinet du roi... une tabatière de quinze centimes et une caisse vide.

Il y avait alors les tabatières *queue-de-rat*, et, plus tard, il y eut les tabatières *à la Charte.*

Les patriotes — nous en étions — souscrivirent alors un emprunt représenté par des bons *verts*.

Après les Cent Jours, Louis XVIII, réintégrant son cabinet aux Tuileries, n'y retrouva plus sa tabatière queue-de-rat, mais trouva également la caisse vide.

Se rappelant alors le miracle des noces de Cana, le changement de l'eau en vin, il se dit sans doute : « N'en puis-je faire autant, dans mon intérêt et contre celui de *quelques-uns ?* »

S'inspirant alors de Jésus, son devancier, il édicta une miraculeuse ordonnance royale qui, changeant le *vert* en *rose*, renouvela le prodige.

Je n'y étais pas, et je me borne à raconter ce que j'ai retenu.

Les Cosaques viennent de bivouaquer à Plancy, et ils n'y ont pas laissé l'adieu courtois que le général von Colomb, qui y séjourna plusieurs mois avec son état-major, en 1870, m'a adressé en quittant, à son grand regret, mon oasis.

J'ai dit oasis : la Champagne, cette partie du moins, étant réputée pour ses déserts.

Mon père a besoin de s'y rendre, et après l'heureuse couche de ma mère, il va chez le duc Decazes pour lui demander ses passeports.

Frappé de l'étonnement que le duc manifeste à sa vue, mon père lui en demande naturellement la cause.

— Ma foi, mon cher comte, dit le duc, on m'a-

vait dit que vous étiez un gentilhomme aventureux; cette fois vous dépassez les bornes. Comment, le ministre de la police vient de recevoir l'ordre de vous arrêter, et vous venez galamment vous présenter à lui, lorsqu'il s'agit de votre tête!

— Eh bien! je reste pour la défendre, répond mon père.

— Monsieur le comte, dit le duc, vous êtes une mauvaise tête et je m'y suis mal pris. Parlons sérieusement. Mme de Plancy vient d'accoucher et il faut lui éviter les émotions. Je me rends au Conseil, et si, comme je le crains, vous êtes condamné, le roi m'aime et je me jetterai, s'il le faut, à ses pieds pour obtenir votre grâce.

Le roi l'aimait en effet et *beaucoup*, car l'histoire dit que, contraint, sous la pression de ses ministres, à se séparer de lui, il ne put le faire sans verser des larmes!

— Faites atteler, continua-t-il, une bonne chaise de poste, et si dans deux heures un homme à moi ne vous a pas rapporté la moitié du signe que voici, brûlez les étapes. Le duc Decazes, qui ne veut pas être vaincu par vous en courtoisie, vous promet que le ministre de la police fera jouer le télégraphe assez tard pour que vous soyez hors d'atteinte.

Le duc Decazes me confirma, quarante ans après, tous ces détails et il ajouta :

— Et cependant votre père a été ingrat, car il

a cessé de m'envoyer ces excellents lapins de vos garennes de *la Perthe*. La duchesse vous dira que son cuisinier n'en a jamais pu retrouver l'équivalent.

— Eh bien, monsieur le duc, lui dis-je, je réclame la faveur de continuer la redevance.

— C'est où j'en voulais venir, me répondit-il.

Ah! qu'aujourd'hui — *quantum mutatus* — le lapin a changé de valeur, aux yeux du moins des belles petites!

Ainsi qu'il était probable, mon père fut, en effet, condamné à mort, sous la bienveillante recommandation de Blücher, de Sacken et des gros bonnets de Seine-et-Marne; mais grâce à la chevaleresque intervention du duc Decazes, sa condamnation fut commuée en un exil dans son château, sous la surveillance de la haute police[1], et il partit accompagné par son fidèle valet de chambre, qui ne le quitta jamais... appartenant à ladite police!

A peine arrivé à Plancy, le désespoir le saisit, et dans un accès de fièvre chaude, il se coupa la gorge et se jeta par la fenêtre. Mais s'il mourut... beaucoup plus tard, c'est sans doute qu'il le voulut bien; — je suis le petit dernier de cette race et j'ai des aînés de soixante-dix-huit, quatre-vingts et quatre-vingt-trois ans — chez nous on ne meurt que quand on le veut bien!

Ramassé dans le triste état que vous supposez,

1. Liste des 36 proscrits. — *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. — Docteur Véron.

on dut, pour le soigner, obtenir de le ramener en bateau à Paris. Il fut assisté, dans ce voyage nautique de cinquante lieues, par un jeune carabin qui faisait ses études au château, et qui devint plus tard l'illustre Chomel, médecin du roi Louis-Philippe.

J'ai parlé des cosaques : ils cassaient à Plancy les services de Chine et du Japon que mon grand-père avait rapportés de son gouvernement de Hollande ; mangeaient de la chandelle ; coupaient la tête aux lièvres et pêchaient d'une façon que je signale à mon ami *de la Rue*, l'écrivain cynégétique.

Très friands de poisson, ils n'en prenaient pas, par la bonne raison que notre garde immergeant des fascines, le filet ne pouvait plus manœuvrer. Un officier malin — on dirait roublard aujourd'hui — eut une idée géniale.

Ayant fait descendre dans les fossés du château, qui pouvaient avoir quatre pieds de profondeur, deux escouades de soldats adossées, il commanda militairement : « Marche ! » Les deux escouades devant naturellement se rencontrer, lorsqu'elles furent à dix pas l'une de l'autre, le commandement de « halte ! » retentit. Alors, comme dit le Gascon : « Tout poisson, plus d'eau ! »

Certes, j'ai été, je suis même encore chasseur *in utroque* et pêcheur *ibidem*, eh bien, je n'aurais jamais trouvé celle-là, et c'est aussi simple que l'œuf de Christophe Colomb.

De la première invasion un cosaque — le brave

Théodore — nous était resté. Imaginez ses terreurs au retour de ses congénères. Je dis ses congénères, et cependant on affirme qu'à cette époque un lancier *zaporogue*, poursuivant un pauvre diable qui lui échappait, poussa un cri de rage qui décela sa provenance — il était de la Cannebière !

Théodore, échappé à ses anciens *siens*, devint lampiste chez mon grand-père et cumula ses fonctions d'éclaireur avec celles de cheval à mon service.

A quatre pattes et bien embouché, je l'enfourchais, et sur son dos je prenais mes premières leçons d'équitation. Honneur à sa mémoire, je suis devenu grand écuyer d'un roi !

Plus tard, bien que muni d'une bonne pension de retraite de ma famille, je le retrouvais — quel cumulard ! — paradant, passage Delorme, en bel uniforme de gardien.

Plus tard encore et lors de mon mariage, — pour continuer sa lignée il faut bien tôt ou tard faire cette folie, — je le retrouvais à la porte de l'église Saint-Roch, — ô destinée, un cosaque donnant l'eau bénite à la sainte reine Marie-Amélie !

Lecteur, je le répète, tu n'as pas encore rencontré ce que tu attends ; ce long préambule entremêlé d'histoire, et que j'ai tâché d'émailler d'un peu de gauloisisme, t'a fatigué ; tu te dis : Je viens d'avaler sans la digérer l'homélie démodée d'un bonapartiste.

Bonapartiste, moi? Allons donc! — député, je n'ai jamais relevé que de moi et de ma conscience, — cette tunique de Nessus, les coups de poing de mes camarades, lorsqu'en promenade nous voyions passer les Bourbons, n'ont pu la déchirer, et c'est encore à elle que je dois d'avoir été rayé de la liste des médaillés militaires après la guerre de 1870.

Bonapartiste, je ne l'étais même pas lorsque, l'Empire fait, j'ai accepté d'être grand officier de la maison du roi Jérôme.

Au début de sa carrière, mon père refusant la clef de chambellan que lui envoyait l'empereur, lui demanda la plus mince de ses sous-préfectures.

Ainsi que lui, je refusai la situation qui m'était offerte, me contentant du titre d'ami.

L'excellent prince me répondit: « Comme ami et en habit noir vous ne pouvez être près de moi à la guerre, dans les cérémonies publiques et au moment du danger; en uniforme, c'est votre droit, c'est votre devoir. » — Pouvais-je persister dans mon refus?

Bénie soit la plume qui me permet d'en dire aujourd'hui sur mes sentiments plus long que les lâches compromissions des circulaires électorales n'en expriment généralement, — on ne prend pas les mouches avec du vinaigre; — à mon âge on aime à liquider le passé.

Étais-je bonapartiste quand j'ai voté contre la dotation de Louis-Napoléon? Ce n'était pas sa pensée, il me l'a dit crûment.

L'étais-je quand j'ai voté avec les 46 et les 116 ?

L'étais-je encore après le coup d'État, quand je refusais d'être membre de la Commission consultative qui menait à tout, et que candidat *indépendant* je voyais les brigades de gendarmerie brûler derrière moi mes bulletins et mes circulaires?

J'étais tout simplement un honnête homme et un patriote, sympathique évidemment aux Bonaparte, ou, pour mieux dire, auquel les Bonaparte étaient sympathiques.

Patriote, je l'étais encore en 1870 lorsque, jaloux de payer ma dette de 1815, je faisais mon devoir devant l'ennemi, au lieu de m'être constitué *franc-fileur*, et cela cependant n'empêchait pas — ô tunique de Nessus! — M. Louis Ulbach de me désigner galamment comme un otage de l'avenir.

Nos provenances étaient bien différentes; il me connaissait de longue date, son talent et son esprit lui défendaient ce comble. Il a fait de ma chère Champagne le théâtre de tant de jolis romans que je lui pardonne ce moment d'emballement.

Telle est la force de la confrérie des lettres que Villemessant me refusa à ce sujet l'insertion d'un plaidoyer — *pro domo meâ* — que n'eût pas désavoué Cicéron. Il n'y consentit — par esprit de boutique — que lorsque de Pène eut accédé à ma demande.

En fait, je suis un amant fougueux de l'égalité, — admettant toutefois les nuances de l'éducation

et des classes — et de la liberté dans sa plus large acception. Pour moi l'idée est tout, *son seul tort à mes yeux c'est qu'il faut fatalement, pour la race latine surtout, qu'elle s'incarne dans un homme.*

Ceci dit, *j'aime les Napoléons.* Ce grand nom est pour moi synonyme de gloire, d'intelligence, de patriotisme, et — ne riez pas — de libéralisme, panaché d'autorité.

Bref, je suis ce que je vous donne le droit d'appeler *un républicain bonapartiste.* Ah! si le prince Napoléon l'avait voulu, lui dont à mon sens les idées sont aujourd'hui l'expression *exacte* des besoins de l'époque actuelle, mais...

Mais voilà qu'au sujet des *bons verts,* dont j'ai parlé plus haut, un souvenir me revient : on jugera s'il est à l'honneur des Bonaparte.

Lorsque Napoléon, arrivant de l'île d'Elbe, entra aux Tuileries et qu'il y trouva la fameuse tabatière queue-de-rat, et... la caisse vide, chef d'empire et de famille, il ne s'embarrassa pas d'un si petit détail, et voici à peu près le poulet comminatoire qu'il adressa aux princes de sa maison :

« Rois, ducs, princes de ma famille, vous qui n'êtes que par moi, venez à moi!

« Le trésor est vide. Engagez les fiefs, vendez les diamants, l'argenterie, et versez tout dans les caisses de l'État.

« Ce n'est pas un don, la France n'en accepte pas. C'est un prêt, et il vous sera garanti. »

Eut-on envie de désobéir, je l'ignore, mais c'eût été jeu dangereux, et quatre-vingts millions, je crois, furent apportés.

Ils furent garantis par des bons *verts* sur les forêts de l'État; et j'ai dit aussi comment, à sa rentrée, *Louis XVIII*, contre les Bonaparte créanciers, en fit des bons *roses*.

Le roi Jérôme me dit un jour en riant : — Voulez-vous m'acheter six millions de bons pour six mille francs?

— Ma foi, monseigneur, lui répondis-je, si vous me les cédez à ce prix-là, je refuse. C'est encore trop cher. La suite va prouver si j'étais bien inspiré.

L'Empire fait, la famille impériale présenta ses réclamations.

Louis-Napoléon répondit : « J'admets vos prétentions, et j'aurais pareille répétition du chef de mon père, le roi Louis. Je vais provoquer la nomination d'une commission d'examen et je vous préviens qu'elle sera composée par moitié de juristes amis et adversaires. »

La commission abattit les prétentions à trente millions.

Plusieurs des intéressés directs ou héritiers regimbèrent. Il y avait entre autres, je crois m'en souvenir, une prétention sur le palais de l'*Élysée*, et il fut prouvé qu'il avait été échangé contre une propriété en *Illyrie*.

Louis-Napoléon n'admit pas les plaintes, et dit :

« La commission reconnaît trente millions, mais moi je réduis ce chiffre à douze millions, et ne voulant pas que ma famille demande rien à la France, c'est moi qui, sur ma cassette et au prorata, vous paierai ces douze millions par annuités. »

Quelle leçon pour d'autres!

Louis XVIII, lui, prit tout à l'empereur; il était pratique!

Et maintenant, comme le disait Gil Pérez dans je ne sais plus quelle pièce : « *Chez Alida la Phocéenne* », ou pour mieux dire : au sport, au tapis vert, — pas celui de Versailles bien entendu, — aux contemporains, et parfois à la politique, avec toutefois les restrictions obligées.

J'ai souvent entendu d'anciens jeunes dithyrambier sur leur prime jeunesse, et exalter les joies que l'on goûte dans le *carcere duro* des chefs d'institution, — *vulgo* marchands de soupe; — ah! combien peu je suis de leur avis.

Il y a, je l'avoue, des grâces d'état, et si vous êtes favori du pion ou fils de parents riches ou réputés bien pensants,

Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur...

Il y aura souvent des accommodements ou des compensations.

Si vous n'êtes pas dans ces positions exceptionnelles, et si votre biceps est insuffisant à rétablir l'équilibre, malheur à vous!

Un de mes camarades, pour se soustraire à d'incessantes tortures infligées sous l'œil tutélaire de l'autorité — qui se venge ainsi en vertu du système d'*Azaïs* de celles qu'elle a subies, — s'empoisonnait, pauvre enfant, avec un bouton de cuivre — il était le fils d'un marchand de fer!

Un autre camarade, Havet, — devenu depuis l'*illustre*, — n'osait s'aventurer dans les cours pour faire un peu d'exercice, sans s'accrocher aux murs. Et pendant *c'temps-là* — comme dit la chanson — le fils de la favorite de Louis XVIII circulait calmement, étayé par la bienveillance des maîtres et soutenu par les bénédictions des aumôniers, qui un peu plus lui eussent demandé la sienne.

Vous en souvenez-vous, Barthez, vous qui êtes devenu un grand médecin, Dufour un savant jurisconsulte, Havet un membre de l'Académie des sciences, et Calemard de la Fayette, et Camille Doucet, et tant d'autres?

Chacun cherchait sa vocation, semblable à la princesse Élisa Bacciocchi, qui ayant appris par ordre de sa famille le piano et la composition, se hâta, dès son mariage, de détruire instrument et partitions[1].

— Est-ce par ordre, Gounod, que vous êtes devenu

1. C'est cette princesse énergique qui, à Schœnbrun, en-

le grand charmeur musical qui nous séduit? Je ne le crois pas.

Que de mauvais notaires, que de mauvais magistrats, qui eussent été de bons ingénieurs ou de bons écrivains, sans la carrière imposée!

Tous, il faut le croire, vous aviez déjà à l'état latent le sentiment de votre orientation et de vos succès futurs. Quant à moi, j'aurais pu peut-être non vous égaler, mais vous suivre, Gounod, car j'étais né musicien — moutard d'opposition déjà contre moi-même, homme d'opposition plus tard contre les autres — j'ai enrayé sans doute des flots d'harmonie qui eussent pu vous rendre jaloux.

Ma vocation ne s'est du reste jamais traduite que par l'exécution sur la flûte de l'ouverture du *Calife de Bagdad*, sans doute parce que mon grand-oncle, le baron de Saint-Just, était l'auteur du libretto, et par un protectorat effréné — qui m'a coûté bien des bannières — sur les fanfares de mon département. S'il m'a coûté des bannières il m'a valu des croix, vous allez le comprendre.

Il est d'usage, et je m'y étais conformé, bien que je trouve cela aussi absurde que choquant, de faire broder ses armes sur la bannière dont on gratifie une société.

Après 1870, qualifié naturellement de *badin-*

leva le duc de Reichstadt que la police autrichienne lui reprit à la frontière.

guard, je voulus faire rentrer au bercail mes bannières qui portaient une estampille attentatoire à la dignité des peuples libres, et qui rappelaient par trop l'époque où la boisson nobiliaire était la sueur du peuple. Eh bien! croyez-le, on me refusa cette naturelle demande, et c'est guidé par ces bannières qui portaient mon exécrable marque qu'on vint voter contre moi! N'est-ce pas ce qu'on appelle donner des verges pour se faire fouetter?

Je vous parle de mon enfance et je sais que cela vous intéresse peu, mais puisqu'il s'agit de souvenirs il faut bien les évoquer, et j'y trouve l'occasion de parler de temps en temps de gens qui valent mieux que moi, ce qui leur a été facile.

De la naissance jusqu'à dix-huit ans, il y a peu de choses à dire. Dix-huit ans! C'est à cet âge que j'allais rue Thérèse combler les premières brèches que je devais prendre l'habitude de faire à mon budget, et ce dans l'étude du notaire *Piet*, qui, en 1815, a joué son rôle politique à la rentrée des Bourbons. Plus tard, je devais bouillotter avec Noël, le notaire de l'empereur, et Outrebon dont la faillite a fait le bonheur des bohèmes insolvables de cette époque, qui à cette faillite attribuaient leur impossibilité de payer, bien qu'ils ne le connussent pas.

Étrange hasard! c'est aujourd'hui rue Thérèse et dans le cabinet de mon aimable et obligeant homme d'affaires, que se comblent encore les déficits de mes budgets, hélas! toujours défaillants. Ce qui

prouve que de la jeunesse à la vieillesse, il n'y a que la main, pour d'aucuns au moins.

J'eus l'occasion de voir à Maisons-Alfort, en 1830, chez Mme de Cambry, un aimable et ancien magistrat, fougueux ennemi des Bourbons; désolé de la continuation de leur règne, il garnit de fleurs son balcon, s'étendit sur une chaise longue et se fit sauter la cervelle à l'aide d'un fusil de munition. Que n'a-t-il attendu six mois! Il eût vu au 27 juillet son rêve réalisé, et moi j'ai vu, au coin de la rue du Helder, Lautour-Mezeray, l'homme aux camélias, plus tard préfet d'Alger, ainsi qu'Émile de Girardin qui préludait déjà au rôle d'opposant qu'il n'a jamais quitté — j'en dirai tout à l'heure les raisons — fusillant, en tenue de chasse, un escadron de lanciers.

Les bossus n'aiment pas les droits, *chacun sait ça*, — je l'ai ouï dans le *Chalet*, — Émile de Girardin ne s'est jamais consolé de n'avoir pu faire régulariser l'irrégularité de sa naissance, et malgré tout son esprit il devait fatalement et éternellement être démolisseur par rancune.

A ses yeux Napoléon III ne pouvait obtenir merci ou tout au moins une neutralité temporairement bienveillante, que s'il l'eût nommé sénateur et ministre. Le souverain n'y voulut jamais consentir — *inde iræ*.

C'est aujourd'hui Saint-Médard et il pleut! faut-il en conclure — cette comparaison est un peu ha-

sardée — que chez Girardin la pluie étant venue le premier jour, il devait pleuvoir quarante jours plus tard? Quoi qu'il en soit, il mourut non, je l'espère, dans l'impénitence, mais dans l'opposition finale.

En 1830, existaient deux hôtels jumeaux rue du Helder, nos 17 et 19; nous habitions l'un, propriété du marquis du Hallay.

Disons ici que ce brave du Hallay — qui, désireux d'entrer dans la peau de l'élégance des autres, acheta à Guy de Latour du Pin son cheval *Alexander*, jeune stepper de vingt-cinq ans — était l'arbitre pacifique de presque tous les duels.

Bien que pendant un entr'acte de la Porte-Saint-Martin il eût tué d'un coup d'épée le fils du général Frère, — il avait un mauvais œil, et le mauvais œil, — c'était en réalité un excellent homme. Qu'il permette à son petit *Auguste* cette oraison funèbre, qui ne suffira peut-être pas pour le faire passer à la postérité.

L'autre hôtel était habité par Dudon, ministre signataire des Ordonnances de Juillet et sa belle nièce!

Le 28 juillet 1830, nous finissions de déjeuner en famille, au bruit de la fusillade; soudain apparaît une troupe considérable d'hommes armés de piques, de pistolets et d'épaves du Musée d'artillerie et des théâtres du boulevard, qui deviendra plus tard le *boulevard du Crime* lors de l'attentat contre celui au profit duquel se faisait la révolution ac-

tuelle. Cette troupe venait avec la bienveillante intention de pendre Dudon.

On parlementa. La chaleur était lourde. Les combattants refusèrent de boire le vin pur, ne voulant pas, dirent-ils, que la justice du peuple altéré le fût — altérée — par l'ivresse.

Quoi qu'il en soit, un blessé accepta pour se panser un beau mouchoir bordé de dentelles que lui offrit ma mère, pendant que des mains calleuses laissaient échapper de leurs pistolets des balles qui pouvaient être inintelligentes : les baïonnettes intelligentes furent inventées plus tard !

Bref, la situation se tendait, et nous en sortîmes heureusement à la suite d'un colloque entre notre portier et le chef du détachement.

Ce portier eut plus tard l'honneur d'être le beau-père du célèbre armurier Devisme, et dites après cela que je n'écris pas de l'histoire !

Le préposé à la conduite de ces vengeurs — très différents, je vous l'affirme, de ceux de Flourens — était, s'il m'en souvient, en habit noir !

Montant sur la borne qui avoisinait la porte cochère, il étendit sur ladite porte une hallebarde qui devait avoir assisté au sacre de Charlemagne, et dit d'une voix retentissante : « Frères, cette maison doit nous être sacrée, elle abrite la famille de Le Brun, troisième consul de la République, c'était un homme honnête, un grand citoyen. La tanière de Dudon est à côté, allons la prendre. »

Ils y allèrent, mais Dudon, se méfiant des sympathies populaires, avait dépavé sa cour et assuré sa porte cochère.

On commença par y fixer une corde munie d'un nœud coulant, ce qui indiquait un projet bien arrêté; puis on attaqua la porte blindée, mais... une charge de lanciers — pas ceux qu'avaient tués Girardin et Lautour-Mézeray — arrêta le travail, et les assaillants s'enfuirent en criant qu'ils reviendraient le soir.

Sous l'impression de cette aimable promesse, ma mère — qui en avait vu bien d'autres dans son enfance — ne quitta pas la maison; mais craignant les éclaboussures pour ma jeune sœur et pour moi *déjà petit dernier*, comme le fils de monsieur le maire, — elle nous confia à un jeune ménage et... Lovelace en herbe je devins subitement amoureux de la femme de notre hôte. — J'avais déjà été amoureux, non de ma nourrice, car, semblable à Armand Silvestre, j'aime les seins généreux, mais à coup sûr de toutes les ouvrières de notre lingerie, et des trois nièces de la maréchale Brune.

J'en fus pour mes projets, car le lendemain le ménage s'enfuit de Paris en costume de colleurs de papiers.

Quant à Dudon, ses domestiques, affublés de blouses d'ouvriers selliers, sortirent à bras, le soir même, son coupé : il était tapi dedans, en sorte qu'il s'en tira indemne.

Je viens de dire Lovelace, eh bien, franchement, quoique j'aie souvent entendu mes contemporains se bombarder généreusement de cette qualification, je reconnais humblement que je n'y ai aucun droit. Ma perpétuelle timidité — ne riez pas, car si je chante, c'est comme les poltrons, parce que j'ai peur — a toujours tué dans l'œuf mes projets de séduction, et je n'ai jamais été qu'un Lovelace de carton.

N'allez pas croire pour cela que je doive être catalogué Joseph. Les femmes sont bonnes aux timides et, sans trop chercher, on rencontre encore parfois des Putiphar. J'en ai connu même qui aiment à faire tout elles-mêmes, — mais je ne fais pas de l'histoire pornographique, *arrêtons-nous ici !*

J'ai traité trop plaisamment peut-être cet épisode de 1830 ; mais je vous l'ai déjà dit et ne l'oubliez pas, n'étant ni Thiers ni Claude, et n'ayant à mon actif que de simples vérités, je crois pouvoir les accommoder gauloisement.

En réalité, les combattants de Juillet étaient des purs, et refusèrent l'argent que nous leur offrions.

Le lendemain ils allèrent à Rambouillet, troubler le whist de Charles X, qui alla le continuer plus loin, se laissant, pour achever son robber, *rober* son trône.

Mon oncle le comte de Chabrol, *incrusté* toujours à sa préfecture de Paris, voyait disparaître succes-

sivement tous ses patrons, et dotait la ville de trottoirs de *Volvic*... à l'aide de la fortune de ma tante !

A Plancy — éden cynégétique — je me préparais à devenir le chasseur et le pêcheur que j'ai dit.

CHAPITRE III

A Saint-Yrieix. — Notre Champagne. — Le malin de Royères. — Une exécrable bête. — Les comtes de Pindray et de Narbonne. — Un enfant de la Creuse. — Un malheureux roulier. — Au théâtre de Poitiers. — Arrestation. — En Californie. — Un magistrat bien avisé. — A la prison de Limoges. — Une balle qui porte. — Modeste basochien. — Le croupier Martin. — Le 17. — Un manque d'*estomac*. — Réflexions sur mes confessions.

En 1832, j'étais allé, par ordre de la famille, expier mes premiers péchés de jeunesse à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), auprès de mon frère, sous-préfet accrédité de Saint-Marc Girardin.

Le pays était beau, les femmes jolies et, quant aux chevaux, leur réputation était faite avant la venue de Fould. Murat, que les cosaques respectaient par ordre de l'empereur de Russie qui l'admirait, Murat qui, tout brave qu'il était, avait le bon sens de mettre des atouts dans son jeu, sut les choisir d'encolure assez relevée pour parer le coup de sabre, et les payer leur prix.

Le sport des courses était en Limousin à son aurore, et j'y connus MM. de Labastide, de Vanteaux, le chevalier de la Place, que plus tard, malgré son légitimisme avéré, un ministre intelligent nomma agent supérieur des haras, lui donnant ainsi la mission d'aller en Angleterre acheter les juments et les étalons reproducteurs. Le même chevalier me disait : « Je permets à mon fils le jeu, les femmes, les courses, mais qu'il ne se fasse jamais agriculteur ! »

Ma foi, mon père, — est-ce la mission confiée par l'empereur au camp de Boulogne qui l'a voulu, — mon père, émule des Dombasle et des de Preuil, a fait de la culture et je sais ce que cela lui a coûté ! Il est vrai que grâce à son importation de la prairie artificielle — faites de la viande, messieurs, faites de la viande, dit réglementairement le délégué du ministre de l'agriculture, dans les concours régionaux — notre Champagne n'est plus *pouilleuse;* on ne dit plus chez le notaire : Je vous vends mon arpent trois francs... avec le lièvre qui est dessus, ce qui équivalait à dire : le lièvre valant trois francs je donne l'arpent pour rien, — et mon père me racontait qu'à l'époque où on disait : Je ne suis pas assez riche pour aller chez *Hardy* et pas assez hardi pour aller chez *Riche*, la carte des restaurateurs portait le lièvre des *grandes chapelles* — on dit bien aujourd'hui le canard de *Duclair* — et le vin des *Riceys*. Le lièvre de Champagne existe toujours. Quant au vin des Riceys, outre que les bonnes

vignes ont été arrachées, si on récolte vingt mille barriques, il s'en vend dans le commerce soixante mille!

Cette période est décidément trop longue et, néophyte des lettres, je renonce à m'en tirer à mon honneur, et je conclus en disant que mon père, en vulgarisant la prairie artificielle, a enrichi la Champagne.

Député, j'ai pu constater que la boucherie tire aujourd'hui ses veaux de luxe — *stabulés* — de chez nous. Qui l'eût prévu autrefois?

En Limousin, que je n'aille pas oublier le malin de Royères, quasi importateur des courses dans ce pays, et qui, au début, facilita d'une singulière façon le succès de son écurie.

Réputé malin, on voulut ses secrets et, avec l'apparence d'une complète dissimulation, il les laissa deviner.

Une heure avant la course, ses jockeys, bien certains d'être épiés, donnèrent aux chevaux sacrifiés d'avance une mâche de son frisé. Les concurrents, croyant à l'efficacité de ce régime rafraîchissant après un entraînement prolongé, agirent pareillement.

On devine facilement l'effet de cette perfide absorption au moment psychologique; Achille Fould, chef de grande écurie déjà, n'y eût pas été pris.

Les concurrents ballonnés *claquèrent* — c'est je crois le terme consacré — et... le tour était joué.

Pour moi, jeune adepte, je me bornai, répondant au défi de Lapiconnerie, agent des haras et neveu du maréchal Bugeaud, à battre deux fois en ligne droite les chevaux de course, avec un cheval hongre que m'avait vendu M. Rouilhac-Mazandrieux. C'était, le cheval bien entendu, une exécrable bête, qui, convaincue que la ligne courbe n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre, n'a jamais voulu l'adopter, malgré les conseils bien sentis de chambrières, que j'ai tant aimées plus tard... mais en jupons.

C'est en Limousin que je vis pour la première fois le fameux comte de Pindray, type légendaire. Ce gentilhomme aux mains et aux pieds de femme, au torse bombé, aux muscles de fer, s'amusait dans les foires à faire bouder les athlètes des cirques, s'ils n'avaient pas préalablement fait amende honorable et reconnu leur infériorité.

Que n'a-t-on pas dit sur cet Hercule aux yeux glauques et à la luxuriante barbe blonde, qui n'eut d'égale que celle de Narbonne.

Ici, abandonnant momentanément le comte de Pindray, bien digne que j'y revienne, je vais prouver, par une digression qui n'est pas à sa place, et d'une façon irréfragable, que j'écris absolument au fur et à mesure de mes souvenirs.

Le comte de Narbonne avait pour lui l'esprit, la fortune, l'instruction et la distinction, mais il aimait trop... le jus de la treille. Il jouait peu, et

toujours en grand seigneur, mais, fervent de la fiole, il avait acquis une telle popularité, dans ce genre de sport, qu'il lui arriva parfois de rentrer à son hôtel de la rue de la Planche, colis rapporté de chez *Paul Niquet*... par des rôdeurs ou peut-être des escarpes qu'il venait de régaler et qui... avaient respecté sa montre et sa bourse !

Je rentrais une nuit fort tard d'une séance plastico-académique ; le jour allait paraître. Mon oreille perçoit un bruit inusité en dehors du café Anglais. C'était Narbonne qui s'escrimait des pieds et des mains, et demandait au moins du café noir, pour lui et son cocher de fiacre — ami du moment.

En même temps s'approche un maçon qui, le pain et les outils professionnels sous le bras, allait à son ouvrage. Intéressé par ce colloque bruyant, entre un talon et une porte, il s'arrête, et soi-disant pour réparer une avarie à sa chaussure, il pose le pied sur l'exhaussement en pierre, couronné par une grille de fer, qui entourait alors le café Anglais.

C'est juste à cette hauteur que l'excentrique marquis de Saint-Criq arrêta un jour les vingt-cinq fiacres qu'il crut devoir prendre pour solenniser son entrée au restaurant, et dont — je suppose — il n'occupa que le premier. Ayant l'habitude de verser sur sa tête sa salade, dès que le maître d'hôtel la lui apportait accommodée, la venue de vingt-cinq fiacres ajoutait peu à sa renommée.

Tout en tambourinant l'huis intentionnellement

fermé, Narbonne guignait de l'œil l'enfant de la Creuse. Soudain, il bondit, et d'un coup de pied lancé, d'une main sûre, en plein milieu du... vous m'entendez bien, il l'envoie rouler les quatre fers en l'air.

Furieux, le maçon se relève et s'élance sur celui qui avait interrompu sa curiosité d'une façon si... touchante.

Effrayé du résultat que j'entrevoyais certain, et inspiré sans doute par Bacchus ou son premier ministre Paul Niquet, que connaissent naturellement les buveurs, je m'élance entre les combattants et je m'écrie de cette voix magistrale — que mes électeurs ont parfois entendue, mais jamais la Chambre, je me réservais pour l'intimité des commissions — je m'écrie, dis-je : — Un pochard, y pensez-vous, mon brave, le comte de Narbonne !

A cette révélation, le gâcheur saisi de respect me dit : — Ah ! c'est bien différent. Puis il ramasse son baluchon et s'éloigne, avec le sentiment du devoir accompli.

Aujourd'hui Narbonne, s'il vit encore — car ceux de la génération sont rares — vit retiré en châtelain. Il boit de l'eau et fait, dit-on, battre des coqs ; il doit parfois songer où eussent pu le conduire les brillantes facultés dont il était doué ; modestement j'en dis autant.

Le comte de Labriffe, son ami et le mien, lui fit souvent de la morale, et malgré tous les conseils

qu'il eût pu s'appliquer à lui-même, mourut à vingt-huit ans, victime... du tabac.

Cette mort regrettée du conseiller général d'Arcis-sur-Aube me mit en passe de taquiner le suffrage universel, et de devenir le grand politique que je n'ai jamais été.

Ceci nous a éloignés du comte de Pindray. Revenons-y, il le mérite, et je ne dirai pas sur cet étranger contemporain tout ce qu'il y aurait à rappeler.

J'entrai un jour dans la salle à manger de l'hôtel de la *Boule-d'or* à Limoges; adossé à la cheminée se trouvait un beau garçon dont le regard me glaça : c'était Pindray. Il sortait de prison et voici comment il y était entré.

Ayant enlevé une femme, il fréta un cabriolet et s'enfuit avec elle; mais à quelques lieues de Limoges une file de voitures de roulage le força à obliquer, et le dernier roulier, accrochant perfidement sa voiture, la culbuta dans un fossé. Le cheval était abattu, la voiture sens dessus dessous, et l'automédon gisait inanimé avec un trou à la tête.

La femme, pareille aux chats dont elles ont du reste souvent la griffe, s'en tira seule sans grand dommage. Avec un peu d'eau elle ranima le blessé, qui à l'aide de sa puissante épaule remet sur pied cheval et voiture, et reprend sa route, décidé à payer la dette qu'il vient de contracter : une exception!

Les rouliers le reconnaissant s'écrient : « C'est le comte de Pindray ! » et s'enfuient à travers champs. Pindray attrapa le dernier et... le jeta par-dessus le mur d'une propriété. Ce mur ayant dix pieds de haut, les propriétaires durent être surpris de cette entrée imprévue.

Dès qu'il fut arrivé à Poitiers, il enferma préalablement à l'hôtel la colombe ravie. Puis, apprenant qu'il y avait au théâtre une représentation de gala, à laquelle assistaient en uniforme le comte de Jussieu, préfet, ainsi que les autorités, il s'y rendit.

Son entrée à la galerie ayant été un peu bruyante, une voix cria par deux fois de l'orchestre : « A la porte, à la porte! » Mettant alors le pied sur le rebord de la galerie et s'adressant à la foule, il dit d'une voix caverneuse : « Qui a crié cela ? »

Sa réputation n'était pas à faire, et un silence complet accueillit sa question. Il insista rudement, et alors un pauvre commis voyageur qui occupait le milieu de la salle et vers lequel se dirigeaient les regards des voisins, se sent — malgré un instinct de terreur causé par cette voix profonde — pris de honte et dit faiblement : — C'est moi.

— Attendez-moi, jeune homme, dit Pindray — la représentation était arrêtée — et il descend.

A son entrée aux stalles, le vide se fait soudain devant lui, et debout sur deux banquettes, il arrive au commis voyageur. De sa main gauche il lui administre une cruelle correction, puis, relevant la tête,

il aperçoit aux deux entrées des stalles... les gendarmes!

— Ah! c'est vous, les gendarmes, dit-il froidement, vous me connaissez et, si vous voulez que cela se passe tranquillement, faites-moi place.

Il sortit en paix bel et bien, et jugea bon de repartir immédiatement avec cabriolet... et colombe.

La colombe était-elle volontaire? C'est contestable, et nous verrons tout à l'heure que, souverain autoritaire, il disposait à son gré des mâles comme des femelles.

Le cabriolet marchait, mais le télégraphe d'antan, renversé aujourd'hui, ce qui devait être, par le moderne, qui attend désormais celui qui préviendra les désirs, allait encore mieux que lui, et Pandore, bien accompagné cette fois, lui mit la main au collet.

Je suppose que pour l'arrêter il fallut de la diplomatie, ou... une brigade bien sentie.

Après une vie des plus accidentées, il se rendit en Californie. A peine arrivé à San-Francisco, aidé du regard et de la poigne que j'ai dit, il asservit d'autorité trois esclaves bien membrés, et leur dit simplement : — Vous m'appartenez, vous me suivrez à la chasse et viendrez vendre mon gibier à la ville.

Jamais un de ces engagés — involontaires — n'osa reprendre sa liberté!

Lorsque le comte de Raousset-Boulbon vint à San-Francisco pour constituer sa troupe, Pindray lui

offrit de s'associer à lui; Raousset-Boulbon refusa.

Tout le monde sait que ce viveur, ce héros, avec qui j'avais souvent soupé chez le baron de Chassiron, a été bien près de conquérir le Mexique et qu'il a été fusillé.

Quant à Pindray, il organisa non une troupe, mais une *bande* rivale, et comme pour s'entretenir la main, il cassait de temps en temps la tête à un de ses hommes. Un jour qu'il avait eu l'imprudence de passer en tête, une décharge unanime mit fin à son existence flibustière.

Il avait le revolver et le fusil faciles, et dans une partie de chasse, un magistrat bien avisé et qui avait la méfiance professionnelle, eut à se louer d'avoir eu l'heureuse inspiration d'enlever clandestinement les capsules de son fusil, avant le déjeuner.

Je n'aurai garde d'oublier de raconter l'entrée du comte de Pindray à la prison de Limoges, après son arrestation par Pandore, elle en vaut la peine.

— Donnez-moi une cellule particulière, dit-il à Cerbère.

— Nous n'en avons plus, répond le molosse, la dernière a été prise hier par M. le comte de M...

— Où me menez-vous, alors?

— Mais au préau.

— Qu'y a-t-il là?

— Des voleurs, des assassins.

— Jolie société, enfin allons-y.

Sa venue ayant été signalée, à son entrée dans

le préau, cinquante prix Monthyon méconnus se précipitent à sa rencontre.

Si l'on avait entendu parler de ses biceps, on ignorait la puissance de ses yeux d'acier.

Fixant alors ses admirateurs il s'avance, mais à chaque pas qu'il fait, ils reculent de deux. Enfin il les accule à la muraille, et de ses aristocratiques mains posées sur leurs épaules, faisant fléchir les deux plus forts de la bande : — Toi, dit-il à l'un, tu battras mes habits; toi, l'autre, tu me cireras mes bottes. Et vous tous, ajouta-t-il, n'oubliez pas que quand je me promène, j'aime être seul, filez donc. — Et on fila.

A la suite de discussions de famille et en plein repas, le comte de M..., dont je viens de parler, tira sur son frère un coup de pistolet, qui eût été mortel si la balle, frappant une grosse chaîne d'or, n'eût dévié.

Acquitté aux assises, ou rendu à la liberté après une courte détention, on eut la crainte qu'il fût resté dans le pays.

J'ai souvent chassé avec son frère — sa famille et lui étaient universellement respectés — et je me rappelle avoir souvent vu son regard anxieux, lorsque à la poursuite d'un loup nous traversions des chemins creux ou des gorges boisées.

Quittant un jour le château de Hautefort, avec le comte de Damas, un coup de feu fut tiré sur les

deux cavaliers, et, si ma mémoire est exacte, la balle porta.

Je fus un peu étudiant, comme tout le monde ; mon professeur de droit, l'aimable Poncelet, continuait son cours, le soir, dans les coulisses de l'Opéra. Le père Demante, assis sous une porte cochère, accommodait ses varices. Lefébure de Fourcy n'était heureux que lorsqu'il avait interloqué un débutant aux examens. C'est de lui qu'est le mot à l'appariteur au sujet d'un jeune homme resté bouche béante : « Apportez une botte de foin pour le déjeuner de monsieur. » L'examiné fut d'abord interloqué doublement; mais il reprit vite, comme on dit, du poil de la bête et riposta : « Apportez-en deux, monsieur déjeune avec moi. »

L'anecdote est connue. Le nom du professeur, seul, est moins en circulation. Il est vrai qu'il y aurait encore le nom de l'examiné ; mais c'est à lui de réclamer sa place au soleil.

Modeste basochien, je commençais à m'inoculer la dive bouillotte, et le soir j'allais me saturer des joies de la *Grande Chaumière*, soumise alors à la bienveillante autorité et aux poings formidables du père Lahire ; aussi m'arriva-t-il, aux examens de droit romain, de produire un cuir — latin — itérativement répété, qui me valut le nombre sacramentel de boules noires... et au delà. J'en eusse eu sur la planche, si comme à la Bourse on eût fait des reports.

Entre temps, j'accompagnai ma mère à Baden-Baden, et j'y devins amoureux de la fille d'une Altesse dont plus tard je fréquentai avec avantage le fils... sur le tapis vert. Amour platonique et ignoré, vous le supposez. Parbleu ! le ver et l'étoile !

J'y connus *Martin*, pied-bot porte-guigne, cet illustre croupier — il avait peut-être sa recette — qui coupa toujours les veines nuisibles à la banque !

A ce propos, je me demande pourquoi Tony Révillon, que j'ai connu mangeant, chez mon ami le comte Alexis de Pomereu, de la cuisine aristocratique, et qui consomme aujourd'hui du noble à tous ses repas, — l'estomac aime le changement, s'il faut en croire les médecins ; mais manger du noble, boire la sueur du peuple, ce doit être triste régal, — pourquoi Revillon[1] l'a-t-il appelé *Chassin* ? Martin ne craignait pas la renommée.

Les grands noms appartiennent à l'histoire, et j'engage les écrivains de l'avenir à ne pas me donner de pseudonyme.

Ainsi que lord Hill, j'aimais à m'entretenir avec Martin, en parcourant les allées de Lichtenthal, et celui-là, je le jure, eût pu écrire des mémoires uniques dans leur genre.

Je lui dis un jour : — Martin, à part les sectateurs de la *matérielle*, avez-vous vu jamais un vrai gagnant conserver son gain ?

1. *Aventures d'un suicidé.* — Tony Révillon.

— Jamais, me répondit-il, je n'ai vu cela dans ma longue carrière ; puis se reprenant : Au fait, ajouta-t-il, il y a dix ans un joueur nous a *pris* — notez le terme — cent mille francs. Je ne l'ai jamais revu ; il doit être mort !

Je le vis une autre fois en proie à une sainte indignation : — Je sors de la prison où j'ai été porter à un détenu que le directeur, toujours trop faible, a déjà ravitaillé deux fois, vingt louis pour effectuer un départ immédiat, me dit-il ; que vois-je en rentrant à l'établissement ? Mon homme qui avait mis un louis sur le 17 ! Je l'interpelle, ainsi que vous le supposez. — Pas un mot, me dit-il, le 17, le numéro de ma cellule, c'est sacré !

Du reste, le 17, ainsi que ses congénères, ne sort pas pour les *déveinards* ; il ne sort que pour les millionnaires, oyez plutôt.

Ce même jour, il était six heures et, à la sortie de la table d'hôte, on apportait le courrier. — Tiens, dit le baron *d'Orgeval*, quelle drôle de lettre le comte de Vendel (riche maître de forges) m'écrit : « Vous recevrez cette lettre en sortant de dîner. Prenez béatement votre café, puis transportez-vous de corps à l'établissement, et saisissant délicatement entre le pouce et l'index un louis, mettez-le pour moi sur le 17, *à la seconde table de roulette*, puis recevez trente-cinq louis et envoyez-les-moi par lettre chargée ! »

Nous y allâmes en corps et avec la solennité

exigée. Obéissant à l'ordre de Plutus, le 17 s'empressa de sortir, et l'envoi fut fait suivant la formule.

Dix ans plus tard, je rencontrai — c'était écrit, disent les Arabes — ma future belle-mère.

— Vous êtes joueur? me dit-elle un jour.

— Madame, on m'a calomnié, répondis-je naturellement.

— Et vous recherchez ma fille. Je ne veux pas vous prendre en traître, j'attends ce soir un de mes cousins, il vous surveillera.

A l'heure du dîner et dès que j'eus vu ma belle-mère de l'avenir et sa fille installées à la table d'hôte, je me dis : En voilà pour une heure, courons au tripot.

J'arrive et trouvant peu de monde — c'était l'heure du repas — je dis *blagueusement*, en déposant ma modeste mise à noire : — Douze noires !

Elles sortirent ! et je les jouai avec d'autant moins d'*estomac*, — terme professionnel — que j'étais agacé par une face patibulaire qui ricanait en suivant mon jeu. Pour échapper à ladite face, je passe à la seconde table, et je dis, itérativement blagueur en misant cette fois à rouge : Douze rouges !

Par le diable ! elles sortirent aussi ! Mais je leur opposai même faiblesse d'estomac et je fus suivi par le même sourire ironique de la face patibulaire, que, seule, la prudence commandée à un candidat à de justes *nopces* m'empêcha d'appeler en champ clos.

Bref — voile-toi la face, ô Garcia, que la galerie a envié et admiré, si tant est que tu n'aies pas été tout simplement un allumeur des jeux, cassé plus tard aux gages — au lieu de cent mille francs, j'en encaissai six mille! Plus tard, vous verrez mon estomac plus vaillant à Hombourg.

Le soir, à *la Conversation*, ma future belle-mère me dit :

— Vous avez joué?

— Ah! pouvez-vous le croire? répondis-je.

— Ne mentez pas, me dit-elle, vous avez joué, et voici comment je le sais; mon cousin est arrivé et, ne voulant pas nous déranger à l'heure du dîner, il est allé aux salons de jeux. — Ma foi, m'a-t-il dit, j'ai assisté à un singulier spectacle : j'ai vu un imbécile évoquer au commandement douze noires et douze rouges, qui ont bien voulu répondre à son appel, et il n'a pas su en user. J'ai naturellement tenu à connaître le nom de cet artiste.

Je me suis marié, et, par ma faute sans doute, à ce jeu-là j'ai été encore faible joueur; il faut croire que mon *système* était mauvais!

Ici, arrêtons-nous une minute, car je fais une réflexion qui n'est pas sans m'inquiéter, d'autant plus qu'elle se représente constamment, et, sentant le plancher de la scène trembler sous mes pas, je vais demander l'indulgence du public.

En revivant mes impressions ou, si vous le pré-

férez, mes confessions, qui, vous avez pu vous en apercevoir, ne sont pas celles de Jean-Jacques Rousseau — entre le philosophe de Genève et moi il n'y a de commun que la résidence — je m'aperçois qu'arrivé, par écrit, au tiers de ma vie, j'ai déjà abusé du latin, usé des redites et escompté les aventures ou les originalités... des autres.

Au début, j'ai mangé mon pain blanc, et quelque peu de lecteurs que je pusse avoir, pareil à l'animal de chasse — les veneurs me comprendront — au poil duquel soufflent trop de chiens fraîchement découplés, va-t-il me falloir tenter de redoubler mes voies, me *forlonger* pour éviter l'*hallali!*

En d'autres termes, ayant beaucoup pris aux autres, vais-je être obligé de recommencer, comme il est dit dans la chanson du *Petit Navire*.

Bah! allons toujours, on verra bien — *audaces fortuna juvat* — je ne l'avais pas encore dit.

Mon œuvre est une simple causerie, ce qui implique des franchises, et, avec un peu d'aplomb de ma part, beaucoup d'indulgence de la vôtre, on peut encore s'en tirer.

Une dernière observation. Bien que je m'engage à ne jamais me servir de termes récemment inventés et devenus vulgaires par l'abus qu'on en fait, j'aime l'inédit et la création même. Si mon tailleur me dit : « Voilà ce qui se porte », je réponds : « Gardez-le. » Si le *bacio* est adopté par les cochers de fiacre, je cherche à l'oublier. J'ai déjà eu et

j'aurai peut-être un style trop badin, des expressions trop fantaisistes, surtout pour mon âge ; eh bien! qu'on oublie cet âge; d'ailleurs, ces dames disent que je ne le porte pas, et je finis par le croire.

CHAPITRE IV

Le *déplacement* de Plancy. — Marseillaise de la Garde consulaire. — Baron de Saint-Just et Carcassonne. — La *maladie de l'eau*. — Les sources de l'abbé Lombard. — Une adresse de remerciements. — Source intempestive. — Curieuse lettre. — Une importante réserve. — Conseils aux pêcheurs. — Au Cercle agricole. — Hope et Beugnot. — Marie Duplessis. — Seran et Contades. — Clan de magnétisme. — Les Cloches.

Mes étés se passaient à Plancy, et je vous fais grâce en ce moment de nos chasses et pêches homériques.

De la Rue, qui m'a fait l'honneur de me citer[1] comme un bon fusil, me disait que, dans sa longue carrière de forestier et de chasseur, il ne lui avait jamais été donné de voir un *déplacement* aussi complet que celui de Plancy.

Les hôtes de mon enfance étaient, entre autres,

1. *Chasses du second Empire*, De la Rue.

Garat, frère du chanteur du Directoire; mon oncle, le baron de Saint-Just; le général Grundler, pléiade de jadis, qui maudissait les *pipeurs* et exaltait les mérites de *l'Ours et le Pacha*, et des *petites Danaïdes!*

C'est en chantant ce qu'on appelait alors la *Marseillaise de la Garde consulaire*, que les légions françaises franchirent le Saint-Bernard.

Garat, qui égalait presque son frère, nous reproduisit cette cantate magnifique et entraînante, et elle se grava si profondément dans ma jeune tête que j'ai pu la donner à Offenbach; mais il se tordait, en proie à un accès de goutte, et m'a ajourné pour l'annoter. Aujourd'hui encore, je la fredonne sans cesse, et je me demande comment il se fait qu'elle soit ignorée, et surtout que je l'aie retenue.

Le baron de Saint-Just, auteur du libretto du *Calife de Bagdad* et de tant d'autres opéras, n'avait gardé de l'immense fortune de son père que la maison de la rue Vivienne (n° 22), mais il avait table ouverte et traitait les artistes de l'Opéra-Comique, tellement même... qu'il a épousé la fille de Chérubini.

Martin et Elleviou se sont parés des épaves de sa garde-robe pour jouer le *Magnifique*.

J'ai dit que le baron de Saint-Just tenait table ouverte. Il y avait, parmi les fervents de sa cuisine, un modeste employé de ministère nommé Carcassonne ; le nom ne fait rien à l'affaire, mais je le cite pour affirmer la mémoire de celui qui, sans

jalons aucuns, écrit, comme on dit dans l'artillerie, « de plein fouet ».

Carcassonne se réveilla un jour héritier de quatre cent mille francs. Ma foi, dit-il, *au banquet de la vie fortuné convive*, je veux être deux ans au moins. A celui de Saint-Just, je retrouverai toujours mon couvert mis.

A cette époque-là, deux cent mille francs, c'était un revenu exceptionnel; il se l'offrit avec train *ad hoc*, et réglementairement asséché au bout du terme qu'il s'était assigné, il reprit modestement un petit emploi, et on le vit tout naturellement reprendre sa place à table, après avoir préalablement, comme devant, déposé son parapluie et ses socques à l'antichambre. — Je maintiens les quatre adverbes.

Pauvre Carcassonne! un jour, il revenait de la propriété de Bièvre, qui appartenait alors à mon oncle le marquis de Plancy et est aujourd'hui à la famille Textoris; les successions nous ont été cruelles; notre bien va généralement aux autres, et, moi chasseur, j'ai le droit de dire que nous avons souvent eu des *ratés*. C'est comme cela que l'on corse les familles et puis, l'ai-je dit déjà? ne dit-on pas : Ne donnez rien à vos enfants pour leur inspirer une reconnaissance égale à vos bienfaits! — Les chevaux du char à bancs s'emportèrent à la descente, et ayant eu la fatale idée de sauter, il choisit pour ce faire un tas de pavés et se tua net.

Le reste de la société, y compris ma mère, eut la patience d'attendre la fin de l'emballement et s'en tira sans encombre.

Plancy, qui originairement fut un fief de Guénégaud, ministre de la marine sous Louis XIII, était un marquisat.

Bien que j'aie dispersé aux quatre vents tout ce que j'aurais pu conserver d'intéressant, j'ai cependant une lettre curieuse en raison des circonstances à la suite desquelles je l'ai trouvée.

La recherche de l'impossible, du merveilleux, m'a toujours passionné, et je vais parler de faits réels et stupéfiants, mais ce qui suit se passa vers 1869.

J'avais amené à Plancy un certain abbé Lombard, évidemment atteint d'un sentiment nerveux, espèce de maladie connue, je crois, sous le nom de *maladie de l'eau;* il trouvait, à l'aide d'une certaine concentration de lui-même et par la juxtaposition des mains, les filets d'eau souterrains à peu près partout... où il y en avait, bien entendu.

Jusqu'à cent pieds, il donnait la profondeur, la direction, le volume, et il m'a *prouvé* — je préparais un énorme pari — qu'il ne pouvait pas se tromper sur la profondeur, ce qui est l'essentiel, vu le travail à exécuter.

Il trouvait à pied, à cheval, en chemin de fer, enfin en bateau et à travers dix pieds d'eau, il trouvait la source qui par hasard passait sous le fleuve!

Chez mon frère le vicomte, alors député de l'Oise,

il nous a annoncé, à demi-montagne, un filet d'eau à cinq pieds et une source à seize pieds de profondeur.

D'après son indication les deux sources devant *se croiser*, on creusa au point d'intersection, et dans un pays qu'il n'avait jamais vu ; le tour de force se réalisa devant dix personnes.

Très impressionné déjà, je me dis qu'il serait beau de doter d'eau les villages de nos arides plaines, et je l'amenai à Plancy.

J'obtins, bien que politiquement ou électoralement combattu, la nomination d'une commission scientifique.

Je fus demandé un jour dans une commune ; dès notre arrivée ma pompe assécha en vingt minutes le puits du maire, réputé le meilleur. Nous montâmes alors sur un plateau qui dominait le village, distant de mille mètres.

Il était de tradition qu'autrefois un étang avait été comblé sur le plateau par ordre d'un châtelain quinteux, deux de ses chevaux y ayant été noyés par son cocher ivre de vin de l'autre Champagne — la Vineuse.

Quel est donc le potentat, Xerxès peut-être — je suis si loin de mes classes — qui, avec des chaînes, fit battre la mer récalcitrante?

Je fis faire à l'abbé une *randonnée* sur le plateau. Il trouva deux sources, les rapprocha au pas, et les amena, par un hasard inouï, à une circonférence

équivalente au développement d'un épervier; c'est ainsi qu'il qualifia le point à creuser.

— Les sources, dit-il, se juxtaposent, mais ne se marient pas; elles sont *tubées*, et ressortent du cercle que je trace pour se séparer; je pose donc deux jalons à leurs points d'arrivée.

A ce moment l'agent voyer départemental me dit : — Vous jouez votre réélection, nous ne sommes qu'à mille mètres du village et à quart de montagne. Mon agent m'observe même que le fond de votre creusement, annoncé par l'abbé, se trouverait de niveau avec la flèche de l'église, et en contre-bas les puits sont vite asséchés à chaque incendie; croyez-moi, ne persistez pas.

Je lui répondis : — Les ondoiements s'appellent, je crois, *thalwegs*, et, sur terre comme sur mer, ils sont ostensibles. Les thalwegs souterrains et sous-marins sont capricieux, inostensibles et ménagent des surprises.

En 48 heures, mes ouvriers avaient parachevé le travail. Les deux sources apparurent au moment donné et ma pompe, à laquelle mes bienveillants adversaires avaient annexé la pompe départementale, ne put arriver à tarir un bel apport d'eau.

La commune, plus sensée que d'autres, m'a voté une adresse de remerciements, et *a conservé le puits*. Mais, depuis peu, mal entretenu sans doute et peu utile vu son éloignement, il a été comblé.

Quant à moi, dégoûté des caricatures électorales,

qui faisaient de moi le compère d'une façon de Nostradamus hydroscope, j'abandonnais mon rêve qui m'avait coûté du temps... et de l'argent!

Comte de Poix, vous rappelez-vous que nous aurions embauché l'abbé Lombart, si nous l'eussions retrouvé? Ai-je oublié de dire qu'il trouvait les sources courantes et non les conduits fermés... et combien de fois lui ai-je tendu le piège!

Les corps gras, la glaise, la soie n'étant pas conducteurs de l'électricité, il n'eût rien trouvé sous une motte de beurre, ou avec gants et bas de soie. Bien plus, il ne trouvait rien avec une chaussure neuve; il fallait que l'usage eût assoupli le cuir et établi l'adhérence.

En matière aussi sujette au sarcasme, il faut être dix fois certain ; je vous laisse donc à supposer combien de pièges je lui ai tendus.

En somme, il admettait cinq pour cent au plus d'erreurs, pouvant avoir la glaise pour cause.

J'ai parlé d'une curieuse lettre — je l'ai sous les yeux en ce moment — et voici comment je la découvris.

— Voulez-vous, me dit un jour l'abbé, un puits derrière l'écurie du château? J'ai une belle source qui, venant de la plaine, passe, je l'ai *auscultée en bateau*, sous la rivière l'Aube et sous les fossés du château, et traverse ici à 28 pieds.

Avide de constatations, j'installai les ouvriers, mais la nuit arrêta les travaux. Repris au jour, ils

avançaient d'autant plus rapidement que nous arrivions à une couche de terres évidemment rapportées, car nous y trouvâmes un fer à cheval et un vieux canon de fusil.

A midi et en présence de monsieur Blerzy, directeur du télégraphe, la source apparut, fougueuse, et... nous allâmes déjeuner.

A deux heures l'idée nous vint de visiter le creusement; l'eau avait prodigieusement monté et la terre était imbibée.

— Ah! mon Dieu, s'écrie l'abbé me montrant une immense lézarde dans le bâtiment de l'écurie, étançonnons vite et comblons le puits!

Ne devant maçonner que le lendemain, j'avais congédié mes ouvriers.

Je fais aussitôt sonner la cloche d'alarme. Chacun se met à étançonner — les poutres y sont encore — à combler, à pilonner, et enfin à six heures nous sommes parés; nous avions bien gagné notre dîner.

Après le repas je dis à l'abbé : — Ayez donc l'obligeance de m'accompagner en haut, j'ai besoin d'une pièce qui est dans le *chartrier*, prenons chacun un bougeoir.

Nous avions là une telle accumulation de pièces, qu'à la mort de mon père, les clercs des notaires ont éprouvé un grand découragement, et pour activer les travaux, en ont brûlé des brassées... et le gazon avec!

Que de trésors perdus, que je vous servirais peut-être aujourd'hui !

La chambre contenait encore cent gros dossiers. Nous posons chacun nos bougeoirs sur une table, et je cherche mes pièces.

L'abbé, s'ennuyant, me dit : — Voulez-vous me permettre d'ouvrir une de ces vieilles liasses ?

— J'y consens, répondis-je, et il en prend une au hasard.

A peine déliée, elle s'ouvre d'elle-même et l'abbé me dit : — Ah ! voyez donc ce cachet rouge ; ne dirait-on pas une goutte de sang ?

C'était une lettre de 1767, revêtue de la marque bleue de la poste et scellée d'un cachet de cire fine et rouge à nos armes, cachet immaculé et sans brisures — je l'ai en ce moment devant moi.

Après un assez long préambule relatif aux affaires de la propriété, le régisseur écrivait à mon aïeul :

« Je vous aviserai au prochain *ordinaire*, de la réparation des *fourches patibulaires!!!* quant au travail du mur des écuries, j'ai déjà six toises arrasées en pierre dure, mais il me tarde que ce travail soit fini, de crainte des accidents. Nous sommes sur des *terres rapportées* et il s'y trouve même des *vuides*. »

Ainsi, le jour même du *danger*, une lettre vieille de cent dix ans — que j'eusse pu trouver avant — le signalait sur le même lieu où il y avait déjà eu des terres rapportées, Dieu sait à quelle époque !

Mais je m'arrête, car sur ce sujet j'aurais encore trop à raconter, et je trouverais plus d'incroyants que de croyants.

Vous allez me dire que je ne vous livre que du strass. Eh bien! cessez de me lire, car si j'ai, bijoutier en chambre, des diamants bien sertis, ma probité commerciale m'oblige à ne pas les livrer au commerce.

Ici je vais faire encore une importante réserve.

Écrivain novice, dénué, je le jure, de toute prétention au fauteuil académique, trop paresseux peut-être pour me relire, ce qui m'amènerait certainement à me critiquer moi-même, il se pourra que je me répète, si mon éditeur n'y a l'œil.

Se répéter, c'est le travers des vieux barbons, il faut le leur passer au jeu de la plume, la jeunesse les ayant habitués au succès du *bis repetita placent.*

A Plancy, chasse et pêche marchaient toujours... Il faut que je place ici une courte digression, qui ne déplaira pas aux pauvres pêcheurs.

Axiome : Celui qui prend le plus de poisson est celui qui ne met pas d'appât à sa ligne.

Je le prouve :

La rivière, au bord de laquelle vous vous livrez à votre exercice favori, a, supposons-le, vingt pieds de large.

Votre bois de ligne aura dix pieds, le fil, *à un seul crin*, dix pieds aussi. Ce fil est garni, naturellement, d'un petit hameçon.

A l'emporte-pièce, vous découpez un morceau de *feutre* noir mince, de la largeur d'une pièce de dix sols. Traversant ce feutre d'une aiguille; vous le faites filer le long du crin. Il vient masquer l'hameçon et simule l'aile d'une libellule. Lorsque, tenant la gaule de la main droite, vous lancez à vingt pieds le fil qui voltige à fleur d'eau, il est souvent happé avant de l'avoir touchée.

Expert de naissance, et rapporteur parfois au Conseil général dans les questions de chasse et de pêche, j'en sais long.

A Plancy, je pêchais au filet et je dois dire que la queue d'icelui fut humblement portée par Danton, qui est devenu chef du cabinet du ministre de l'instruction publique Duruy, et vice-recteur de l'Université.

Plus tard, je rencontrais dans mon parc son beau-frère Vacherot, directeur de l'École normale, devenu, en 1871, un des maires de Paris, qui élucubrait des brochures politiques teinte garance sinon écarlate, et qui... ne me saluait pas ; la teinte s'est atténuée depuis, c'est le sort des étoffes, et des plantes, et généralement des opinions en vieillissant.

Saperlipopette ! — si un écrivain de ma sorte peut s'exprimer ainsi — sans jalons, comme je l'ai déjà dit et le dirai encore, où diable en suis-je? Bah! allons toujours, puisqu'il s'agit de souvenirs, où que je les place, quelle que soit leur date, s'ils sont intéressants, ils le seront toujours.

C'est en 1835 que j'entrai au Cercle agricole, exceptionnellement, vu mon âge.

Ce cercle, présidé alors par l'excellent baron de Latour du Pin — cercle vit-il jamais un tel président? j'en doute, et que le président actuel me le passe, — ce salon intime, devrais-je dire, était le lieu de réunion de la grande noblesse de France et des anciens officiers de la garde royale.

C'est là qu'à mon vrai début dans la vie j'ai pu apprécier qu'on pouvait être spirituel, brave et bon tout simplement.

Vous êtes disparus depuis longtemps, pléiade de braves cœurs — je supprime les titres — qui m'avez été si accueillants! Seran, Flers, Hope, Rely, Verneaux, Beugnot [1] et tant d'autres, mais je ne vous ai jamais oubliés. A votre école, j'ai compris ce qui s'appelle véritablement l'honneur.

A l'aide d'une douce bouillotte qui n'amenait pas dans les finances les perturbations qui devaient apparaître plus tard, ils se consolaient de la déconvenue de 1830.

Hope, qui avait bâti l'hôtel, 121, rue Saint-Dominique, que plus tard le banquier Seillière paya cinq fois moins cher qu'il n'avait coûté, nous y donnait des dîners de garçons, où nous buvions des vins qui avaient fait le tour du monde et mangions des canards — mangeurs de céleri d'eau — qui

1. Prince de Montmorency et d'Arenberg, colonel comte Dillon.

arrivaient du fond de l'Amérique dans un tonneau de glace et qu'on plongeait dans l'eau bouillante avant de les plumer.

Je me rappelle un certain bal en janvier, où il y eut pour trois mille francs de fraises au souper, et j'entendis le baron James de Rothschild qui disait : « Je ne suis pas assez riche pour recevoir comme cela ! »

J'ai entendu aussi le vieux Worms de Romilly — il avait conservé les ailes de pigeon, et, comme il était banquier, les grands spirituels disaient : C'est pour mieux voler, et il en riait — dire, lorsqu'il perdit un fils de soixante ans : « J'avais toujours pensé que je n'élèverais pas cet enfant-là ! »

A la mort de Hope on a, dit-on, trouvé un album de séductions fort compromettant pour quelques mondaines. Il lui plaisait en tout cas de passer pour un séducteur, et la vue de son cocher Jeandel revêtu de la livrée couleur de muraille nous indiquait qu'il s'agissait d'une course intime.

Hope avait quarante millions et était administrateur, car il s'abstint pendant deux jours de venir au cercle... pour rechercher, me dit-il, une erreur de deux francs dans ses comptes, et il reparut radieux de l'avoir trouvée !

Quarante millions ! alors, c'était la Californie ; aujourd'hui pour les Vanderbilt et les Mackay, il serait dans... l'aisance !

Ce fameux administrateur devint semi-gâteux

— délices de Capoue — il perdit deux millions à la banque privée d'Hardoin, dit le *Bancal*, puis il employa, pour jouer à la Bourse, le magnétisme... ayant une femme pour conducteur !

Bref, il est mort à temps, car deux ans plus tard il eût fini à l'hôpital.

Ses écuries contenaient environ trente chevaux et j'y ai assisté à l'entrée d'un poney qui arrivait seul du fond de l'Irlande, avec sa carte de route pendue au col.

Il aimait trop les poneys, et quand il passait dans sa petite voiture attelée de ses petits chevaux, on ne voyait plus que son grand nez.

Beugnot, ex-officier, ex-diplomate, était sceptique, mordant et spirituel à froid. Un jour, un de nos collègues, F. de M... vint le trouver et lui dit :

— J'ai donné à Marie Duplessis — la *Dame aux Camélias*, devenue l'Égérie du comte de Stakelberg, un des signataires du traité de Vienne — une voiture et un épagneul noir. Dans la voiture je vois le duc de Guiche — plus tard un des promoteurs de la guerre de 1870 et ministre des Affaires étrangères — et il promène le chien ; c'est raide ; que dois-je faire ?

Beugnot alors de réfléchir et, jugeant son homme, il lui dit : — C'est fort simple, je ne vois qu'un bon coup d'épée, ou... un mot très spirituel !

J'ai connu Marie Duplessis, qui diable n'ai-je pas connu !

Ex-petite ouvrière, plus tard passablement lancée. elle eut pour courtier d'*affaires*, PRUDENCE, dont se souviennent tous ceux d'antan. Les *Armand Duval*, elle les comptait par douzaines, et peut-être celui que le romancier a *visé* fut-il le bel Agénor, depui ambassadeur malencontreux et ministre *idem*. En tous les cas, c'est lui qui aurait dû l'être.

Seran — Raoul pour les intimes — aimait trop la bonne chère. Chaque soir, à minuit, son valet de pied venait l'avertir que le duc de Chevreuse l'attendait pour une agape nocturne en tête à tête.

Il en usa tant et si bien que sa taille s'épaissit et que sa belle figure s'empourpra. Il eut alors la fatale idée d'avoir recours à la médecine *Leroy* et... il en mourut.

Il était, en été, à son château de Martaux. A cinq heures il sonne son valet de chambre et lui demande de la lumière.

— Mais, monsieur le comte, on ne dîne que dans deux heures et le soleil brille.

— Alors, dit Seran, appelle la comtesse et les enfants et fais venir le curé, je suis f...

Le curé essaie de le réconforter, mais il répond invariablement : — L'abbé, je suis f...

Sa confession fut courte : — Je suis, dit-il, ce que vous autres appelez un sacripant. Mais j'ai fait le moins de mal possible, j'ai respecté Dieu, servi le roi, aimé... les femmes!

Après cette confession, qui en vaut bien une

autre, le curé crut devoir lui donner de l'espoir, mais il lui répondit : — Vous direz tout ce que vous voudrez, l'abbé, je suis f...

Il mourut peu après, et ce ne fut pas là une mort bourgeoise.

J'allais oublier Contades, qui n'était pas une des figures les moins curieuses de cette génération, aujourd'hui disparue.

Qui des survivants de cette époque a oublié la cérémonie de son deuil à Saint-Thomas-d'Aquin, et ne se rappelle les cris, qu'en s'arrachant la toison, poussait le nègre qu'il avait ramené des colonies?

Cette mort, je ne l'oublierai jamais. J'entre au cercle, il était minuit, heure de sa retraite habituelle, et il terminait une partie avec le comte de Bellevue, ancien officier des grenadiers de la garde — grenadier je n'ai jamais su pourquoi, car l'exiguïté de sa taille l'avait fait surnommer *Bellevenue*. Il eut à ce sujet un duel avec Montguyon.

— Gagnez-vous, Contades? lui dit un de nous.

— Oui, répondit-il, je suis heureux, trop heureux. Les affaires me réussissent, ma femme est belle et m'a été fidèle — elle épousa plus tard le duc de Luynes — je viens de marier ma fille à un des plus grands noms de France, au duc de Chevreuse, enfin, au billard, je pourrais rendre un tabouret à Bellevue ! c'est trop de chance et je sens que la Roche tarpéienne est près du Capitole, je sens que le malheur va venir.

Réconforté par nos plaisanteries, il part, mettant sous son bras son parapluie à manche d'ivoire.

C'était en janvier, il faisait un temps sec et un beau clair de lune. Contades passait devant le bâtiment du Conseil d'État, lorsqu'un factionnaire voulant se distraire lui crie brusquement de sa guérite : « Au large ! »

L'ancien officier, respectueux de la consigne, se jette brusquement à droite, et prenant un effet de lune coupé par le bâtiment pour le bord du trottoir, il pose d'assurance le pied dans le vide et tombe violemment sur le bras gauche. Il se relève en éprouvant une grande douleur. Voyant une forme blanche, qu'il suppose le manche de son parapluie, il la tire : c'était l'os de son bras brisé, qui avait traversé la chair !

Rentré chez lui, il envoie son valet de chambre chez plusieurs chirurgiens. Tous étaient au bal masqué.

Il passe alors dans sa cuisine, entoure son bras de serviettes mouillées, puis, sans réveiller sa femme, se couche auprès d'elle.

A cinq heures du matin, la comtesse se réveille dans un bain de vapeur ; le blessé avait cent pulsations ! Le médecin mandé arrive trop tard, la fièvre augmente d'intensité, puis survient le tétanos, puis la mort.

Contades était fort chevaleresque de sa nature, et on m'a conté qu'un jour, au café de Paris, il

renversa la tasse d'un général, terreur des débutants, en lui disant : « Je m'appelle Contades, et je ne suis pas étudiant ! » Mais... je n'y étais pas.

Vers 1840, il faisait avec son beau-frère, avec Charles de Bernard et le général Vaudrimey-Davoust, partie d'un petit clan de magnétisme. Ayant eu l'idée de demander un jour au général Vaudrimey pourquoi la société s'était dissoute, sa réponse fut presque anti-parlementaire.

Se reprenant alors, il me dit : — J'ai mal répondu, mais le sujet m'est pénible, et je m'exécute pour me punir.

« Divers phénomènes nous avaient vivement impressionnés. Tous pères de famille et catholiques, moi chef de l'École d'état-major, nous en étions arrivés à douter de tout, et à la suite de nombreux incidents et surtout de celui que je vais vous raconter, nous résolûmes de renoncer à nos expériences.

« Desauneaux, beau-frère de Contades, avait pour ses filles une institutrice très impressionnable, et Contades, allant sans cesse dans la famille, en avait fait un sujet d'études. Un an avant la dissolution de notre société, Desauneaux dit à Contades : « Cesse, je te prie, tes études sur l'institu-« trice; sa santé et l'éducation de mes filles en « souffrent. Juge de l'effet qui se produit quand, « ne pouvant porter sa cuiller à sa bouche, elle « dit qu'elle est magnétisée ! » — Contades promit de s'abstenir.

« Il habitait rue de Lille; l'hôtel de son beau-frère était situé en face et deux maisons plus bas. Rentrant une nuit du cercle et son cigare n'étant qu'à moitié fumé, il prend un livre au hasard, et tombe sur une chronique du moyen âge.

« Deux paysans, accusés d'avoir fait mourir d'insomnie des habitants de leur commune en faisant sonner les cloches, avaient été brûlés vifs comme sorciers.

« Mais, se dit Contades — rien de nouveau sous le soleil — c'est du magnétisme! parbleu, je vais en avoir le cœur net.

« Il rapporte de sa salle à manger une cloche à fromage, puis regardant fixement le bâtiment habité par l'institutrice, il imite le battement des cloches. Un quart d'heure après il recommence sa sonnerie, puis enfin, son cigare étant fini, il sonne encore et se couche.

« Le lendemain tout était oublié et à trois heures, en se rendant au cercle, il rencontre son beau-frère. Après l'échange d'une poignée de main et un rendez-vous pour revenir ensemble du cercle, chacun tire de son côté. Soudain, Contades entendant derrière lui une course pressée, se retourne et se trouve en face de Desauneaux qui lui dit avec colère : — Tu te rappelles ce que je t'ai demandé. Si c'est une affaire que tu veux, dis-le franchement.

« — A qui en as-tu? lui dit Contades qui n'y comprend rien.

« — Ce matin, répond Desauneaux, au déjeuner, l'institutrice est descendue, pâle, les yeux bouffis ; à ma demande si elle était malade, elle a répondu que toute la nuit tu l'avais empêchée de dormir en sonnant les cloches.

« Contades promit de ne pas récidiver, et nous décidâmes de renoncer à nos études, dont les résultats commençaient à nous troubler. »

Sous bénéfice de ce qui pourra me revenir d'intéressant, j'arrête ici — un volume n'y suffirait pas pour de telles individualités — ce qui a rapport au Cercle agricole, dit Cercle des *Pommes de terre*, parce que presque tous les membres étaient de grands propriétaires fonciers, et qu'on y faisait toutes les semaines des conférences remarquables.

CHAPITRE V

Mort du prince Le Brun. — *Lolotte.* — Voyages autour de la roulette. — Testaments excentriques. — Études sur le vif. — Mes Cent Jours. — Ni pendu ni noyé. — Mon mariage. — Saint-Vandrille, Caudebec. — L'Abbaye de Jumièges. — Le Cardinal des mers. — Forêts de Roumare et de La Londe. — Chasses dramatiques. — 1848. — Comtesse d'Houdemare, maréchal de Castellane. — Une marche sur Paris.

Je commence ce chapitre en revenant un peu en arrière, ainsi que je l'ai annoncé.

J'avais près de dix ans quand le prince Le Brun, mon grand-père, mourut. Le dernier souvenir que j'ai conservé de cet excellent homme est triste.

On allait s'asseoir à la table de famille, appelés par le son d'une cloche que je n'oublierai jamais. Le valet de chambre du prince s'apprêtait à pousser sous son maître une massive chaise sur laquelle il allait s'asseoir, après une phrase commencée et qu'il finissait debout. Le prince crut-il que la

chaise avait été avancée? Pour ne pas l'avoir avancée, le serviteur eut-il une distraction?

Bref, le prince, s'asseyant de confiance dans le vide, tomba et sa tête et ses reins portèrent sur un grand poêle en faïence qui était derrière. C'était un grand vieillard de quatre-vingts ans. Tout le monde se précipite vers lui, on l'aide à se relever et malgré la grande douleur qu'il éprouvait il sourit et nous dit : « Ce n'est rien, mes enfants, ce n'est rien. »

Il mourut peu de temps après et j'ai toujours pensé que cette chute amena sa mort.

A Plancy, l'été, nous voisinions souvent au château de Saint-Just — qui avait appartenu à ma famille — avec la maréchale Brune; c'était un type curieux.

Lolotte, modiste à Avignon, avait été épousée par le maréchal. Ronde comme une boule, haute comme une botte, charitable et bonne, elle avait, de son ancienne splendeur, conservé les robes à queue de la cour impériale, ce qui lui donnait la plus étrange prestance.

A Saint-Just, confinée auprès du tombeau de son mari — assassiné, comme on le sait, à Avignon par la *Terreur blanche* — dont son fidèle aide de camp Degand était le gardien, elle élevait trois nièces, dont j'ai été amoureux, je l'ai dit.

Sa grande distraction consistait à aller porter du sucre aux anciens chevaux du maréchal, retraités

dans un petit enclos et exempts désormais de tout service.

J'ai toujours été peu voyageur et mes explorations se sont, à part Gênes et Milan, presque toujours bornées à Baden-Baden, Nauheim, Wiesbaden, Spa et Monte-Carlo — affaire d'études — affaire d'opposition aussi peut-être, on parlait trop voyages autour de moi.

En outre, j'ai toujours eu le vertige — pas celui des grandeurs — et, bien que j'aie découvert un matin la cathédrale de Strasbourg, je n'ai jamais pu dépasser... le premier étage !

Visitant un jour la cathédrale de Milan, je suis cependant parvenu à une plus haute altitude, mais j'avais pour guide une aimable et belle Italienne, et, ma foi, si elle l'eût voulu elle m'eût mené en paradis. En paradis, quelle société y reçoit-on donc, s'il faut en croire un maçon de mes électeurs que, dans une tournée je complimentais — boniment électoral — sur la hauteur à laquelle il travaillait ?

— Mon député, me cria-t-il, faut croire que je suis en effet bien haut, car où je suis on entend déjà p..... les anges !

Mon style est-il à peu près correct ? Je n'ose que l'espérer, écrivant *currente calamo*. Pour moi, lorsque j'étais député, une circulaire raturée devenait nulle ; je doute donc que je me relise.

On m'a souvent qualifié de blagueur, peut-être est-ce que le trop-plein de mon éloquence — com-

primée toujours à la Chambre — éprouvait le besoin de se répandre ailleurs.

Rien n'est moins vrai, je n'estime que l'exactitude et la vérité ; j'ai même horreur de ce qu'on appelle le triomphe de l'à-peu-près. Raconter ce qui m'est favorable, outre que ce serait vite fait, ma modestie bien connue s'y oppose. J'éprouve au contraire — et ce n'est pas commun — un certain plaisir à produire les aventures dans lesquelles ma vanité a pu souffrir ; et elles ne manqueraient pas, si je ne me modérais.

Donc, c'est entendu, vérité toujours, mais forcément répétitions ou désordre chronologique parfois, quant aux anecdotes.

Dans ma famille, je l'ai dit, les testaments ont été généralement spoliateurs ou excentriques, sauf celui de ma tante et marraine, la comtesse de Chabrol, qui me donnait deux millions, et que j'ai déchiré *bravement*, j'ai le droit de le dire, et ce n'est pas ma moindre excentricité ; mais en voici un qui, comme originalité, dépasse tout.

Mon grand-oncle, M. de Magny, était un original de marque. Atteint d'une horrible maladie qui mit vingt ans à le tuer, il fut constamment soigné par *Pierre*, son valet de chambre.

A chacun de ses neveux, il avait promis son héritage et, lorsque arriva la lecture du testament, chacun se flattait d'être l'heureux héritier.

Le notaire assure ses bésicles — c'était profes-

sionnel alors — et lit : « Je ne laisse rien à ma femme ! » Ici, espoir de chaque neveu, mais... chacun est déshérité à son tour. Pierre va-t-il donc être l'heureux, se dit-on; en tout cas il ne l'aura pas volé. Eh bien, non, le notaire lit : « Quant à mon fidèle Pierre, qui m'a si bien servi, je le lègue aux soins de Mme de Magny... à laquelle je n'ai rien laissé ! »

Et la succession alla à un parent hypothétique et lointain, qu'il n'avait jamais vu.

Parions que l'ombre *grand-onclière* voltigeait là, impalpable, et se gaudissait.

Jamais de sa vie il ne joua, mais il aimait à faire dans les maisons de jeu des études sur le vif.

Alors — âge d'or, heureux temps ! — les roulettes étaient en bois. M. de Magny avait remarqué une très grande différence entre les tempéraments; chez les blonds, le coup de doigt était paresseux et régulier, chez les bruns c'était tout le contraire. D'autre part, il observa que la température influait singulièrement sur l'instrument en bois qui, en cas de hausse ou de baisse atmosphérique, se gondolait dans un sens ou dans l'autre et rendait ainsi, suivant le temps, certaines zones du cylindre favorables ou défavorables.

Cette vérité, que prouveraient des expériences sur une roulette en bois, était appuyée d'un mémoire.

La ferme des jeux en eut connaissance et, après réunion suivie d'études, elle a remplacé l'instrument

d'alors, reconnu imparfait, par celui que chacun connaît, et qui m'a arraché tant de dents sans douleur — comme dit Bilboquet — parce qu'il n'en éprouvait aucune.

La roulette, nous y reviendrons, n'ayez crainte.

Elle m'a été doublement cruelle, puisque je n'ai pas eu de succès auprès des belles, et que l'on dit : « Malheureux au jeu, heureux en amour ! »

Ah ! je vous vois venir ; et Khalil-bey, allez-vous me dire !

Eh bien ! comme Napoléon, j'ai eu mes Cent Jours, c'était l'épopée Khalil. Vous voyez bien que, comme le héros, je finis à Sainte-Hélène (Suisse).

J'ai souvent entendu dire qu'à l'esprit du noyé s'offre, en quelques secondes, le mirage de la vie passée. N'y étant jamais allé voir, je ne puis avoir d'opinion à cet égard, et cependant, bon nageur, j'avais la chance de me noyer. Dans un équipage ne sont-ce pas — je l'ai dit — les chiens de tête qui disparaissent les premiers ?

N'ayant jamais été pendu non plus, je suis naturellement réduit aussi à ignorer la satisfaction qu'amène, dit-on, cet état. Admettant toutefois qu'un *clown* comme moi soit un *gas pendable*, ainsi que le dirait un Teuton.

Ce que je puis dire *ex professo*, c'est que je viens d'éprouver ce que j'ai entendu dire tant de fois. Oui, dans l'âge avancé les souvenirs intimes d'autrefois deviennent si frais et si vivaces, qu'ils af-

fluent même ; mais quitte à en reprendre quelques-uns par la suite, je dois y mettre un terme, car ils ont un médiocre intérêt pour les autres.

J'avais mal joué les douze noires et les douze rouges de Baden-Baden, ma future belle-mère l'avait constaté. Eh bien ! malgré cela elle me donna sa fille !

Je me mariai donc — comme tout le monde — et soit qu'à être le second dans Rome — lisez Paris — j'aie préféré être le premier dans mon village, soit peut-être que j'aie jugé sain de me refaire, dans une sage retraite, de l'inclémence de la bouillotte, pourtant bien douce, du Cercle agricole, je vins me fixer en Normandie, aux environs de Rouen.

Notre petit castel était situé près de la forêt du *Trait*, dans laquelle un vieux veneur de quatre-vingts ans, accompagné d'une vieille Égérie, suivait parfois ses vieux chiens chassant, je l'espère, un dix-cors *jeunement*.

A ma porte était l'abbaye de Saint-Vandrille, célèbre par son cloître, et par une fontaine d'eau glacée dans laquelle on venait, en mai, tremper dévotieusement les nouveau-nés. Il en mourait naturellement la moitié ; mais les mères disaient avec conviction des survivants : « La source les a sauvés ! »

J'ai le regret de n'être jamais allé voir ni le vieux veneur, ni la source ; mais je ne manquais pas d'aller admirer le spectacle grandiose de la barre de Caudebec.

Avec les détours, Caudebec peut être à vingt-cinq

lieues de la mer. Eh bien, la force du flot est telle qu'il amène des crevettes, et en tel nombre, qu'en 1847, j'en prenais en plongeant la main dans la Seine. J'en remplis même un bocal que je fis, pour les incrédules, sceller d'un cachet, celui de la mairie si ma mémoire est fidèle.

Quant aux crevettes capturées en surplus, un gastronome du cru nous les fit manger, cuites au gros cidre, une pelle de foyer chauffée à blanc ayant été immergée pour leur donner la coloration voulue. Avis aux amateurs!

En souvenir des anciennes cartes de restaurant, j'allais parfois manger — à Duclair — un de ces fameux canards que l'on tue en leur enfonçant une épingle dans la tête, afin qu'ils ne perdent pas une goutte de leur précieux sang.

Puisque je viens de *gastronomiser* deux fois, je ne dois pas oublier l'abbaye de Jumièges.

Casimir Caumont en était l'aimable et gourmet châtelain, et veillait avec une égale sollicitude sur ses fourneaux et ses hôtes.

A la porte de l'abbaye existe une borne, à l'anneau de laquelle s'amarraient autrefois les barques. Aujourd'hui le fleuve est à un kilomètre de là; mais, dans ces parages, la Seine capricieuse a fait en une nuit et défait des fortunes.

L'enclos de Jumièges contenait une cinquantaine de lièvres auxquels on ne touchait jamais, et un cru de cidre — valant suivant moi le Clicquot qu'on

sablait dans des agapes irréprochables au point de vue gastronomique.

Quant aux ruines, d'autres que moi les ont chantées, mais je puis dire que, lorsque le propriétaire, satisfait d'un dîner bien réussi, les faisait éclairer en allumant quelques fascines à l'intérieur, l'effet était féerique.

Comme dans beaucoup de lieux visités par les touristes, il y avait un registre où il était d'usage d'inscrire, outre son nom, un souvenir sous une forme quelconque, et c'est avec stupéfaction que j'ai lu, lu de mes propres yeux, une phrase dont il a été pas mal parlé depuis : « Le homard — ce cardinal des mers ! — signé : *Jules Janin.* »

L'illustre Jules s'imaginait que le homard naissait rouge ! Que n'a-t-il pris conseil — de son conseil — la marquise de la C***, cette belle audacieuse, qui prétendant que tout allait bien à une jolie femme, arborait pour recevoir ses invités... le bonnet de coton des Cauchoises !

A l'automne je revoyais avec joie apparaître les figures déjà vues ou entrevues à Paris.

Frédéric de Lagrange arrivait en déplacement à la Meilleraye avec son magnifique équipage de cent chiens et trente chevaux, et le vieux Lafeuille, son premier piqueur, qu'il céda plus tard à Napoléon III, ne faisait jamais *buisson creux.*

Les fidèles étaient entre autres, à tout seigneur tout honneur, Mortemart le seigneur de la Meille-

raye, les Merval, Bernis, Nadaillac, de Grente, l'incomparable sonneur de trompe, et je vous assure que les dîners qui clôturaient les chasses n'étaient pas tristes, Lagrange les faisant d'habitude parachever par du vin de Chambertin, c'était le coup de grâce.

A Rouen, je retrouvais l'aimable Jacques Reiset, receveur des finances, qui, outre ses beaux chevaux, avait un équipage de quarante chiens, et en location la forêt de Roumare et celle de la Londe.

Les deux forêts étaient bordées par des falaises très élevées, qui ont coûté bien des chiens et par suite bien de l'argent au chef d'équipage.

Souvent l'animal de chasse, sur ses fins, se dirigeait sur la partie élevée de la falaise et s'y immobilisait. Il devenait alors fort difficile de reprendre les chiens un à un, sans accident.

D'autres fois cerfs et chiens de tête, lancés, sautaient et allaient se fracasser en bas. Dès que la chasse semblait prendre la direction redoutée, le cri : Aux roches! retentissait, on dégainait les fouets et on tentait d'arrêter la meute.

Je me rappelle qu'un jour, à la Londe, un dix-cors se percha, comme un aigle, sur un rocher surplombant une falaise au-dessus du village d'Orival, et s'y tint vingt minutes. La route passant en dessous de la falaise, on dut crier aux voitures de s'arrêter, de crainte d'accident, et c'est à grand'peine qu'on put retirer un à un, et par la queue, les chiens aventurés sur un étroit sentier.

Le dernier, le meilleur toujours, voyant ses camarades repris, ne voulut pas partir sans vengeance, il mordit le cerf au jarret. Celui-ci, d'une ruade, l'envoya dans l'espace, mais perdant l'équilibre il tomba avec lui de trois cents pieds de haut.

Il nous fallut du temps pour arriver en bas avec nos chevaux, et la scène faillit tourner au drame, car un boucher, le coutelas à la main, voulait s'approprier le cerf, en nous menaçant.

Quant au pauvre chien qui râlait, il avait dans l'équipage un camarade qui devait lui en vouloir, car il l'étrangla net dès qu'il l'eut rejoint.

Le retour au pavillon fut majestueux. Une voiture, que nous suivions, y transporta les deux victimes. A notre arrivée, nous trouvâmes autour de l'habitation une guirlande de lanternes vénitiennes, allumées pour fêter notre nocturne retour. Comme en descendant de cheval j'aperçus au-dessus de nos têtes une douzaine de gros points noirs immobiles dans un grand chêne, on nous apporta nos fusils et une décharge générale fit tomber quatre cormorans.

— De la Rue, saviez-vous qu'ils perchaient? moi je l'ignorais. Il fallut du temps pour désinfecter le local où on les mit.

Pauvre Reiset, la chasse d'Orival lui était cruelle. Un autre cerf, en tombant, avait crevé le toit d'une chaumière où cuisinait une vieille femme. La survenue de cet animal corné tombant du ciel, lui fit

manquer son omelette et la rendit folle. Coût : quinze cents francs de rente viagère, que Reiset fut condamné à payer.

En vérité, ces souvenirs n'ont peut-être d'intérêt que pour ceux de cette époque, qui existent encore, et me les pardonnera-t-on? En attendant les années qui vont suivre, j'ai agi et j'agirai comme la belle fille, qui ne peut donner que ce qu'elle a.

C'est à Rouen que me surprit la révolution de 1848. L'émeute grondait à Paris et on m'a raconté que le maréchal Bugeaud, entrant dans le cabinet du roi Louis-Philippe, lui dit : — Sire, le peuple marche sur les Tuileries, le trône est en péril. Que Votre Majesté me donne pleins pouvoirs et en trente minutes je réponds de tout.

— Que ferez-vous, maréchal? dit le roi.

— Sire, je mitraillerai!

— Non, répond Louis-Philippe, je ne veux pas qu'une goutte de sang coule à cause de moi.

— Est-ce votre dernier mot, sire ?

Le roi ne répondant pas, Bugeaud s'éloigna en disant : — Alors le roi est f...

Nous venions de prendre un cerf dans la forêt de Roumare. Le peuple emplissait les rues et procédait à l'édification de barricades que, dans son inexpérience, il fit si basses que les hussards du capitaine Lepic, montés sur des chevaux de Tarbes, les franchissaient. L'art de construire des barricades s'est depuis élevé à une plus grande hauteur.

J'ai dit que le peuple emplissait les rues et son attitude n'était pas rassurante, j'ai pu en juger.

La charmante comtesse d'Houdemare, notre fidèle compagnon de chasse, voulut après dîner regagner son château, où elle avait laissé ses enfants. Nous offrîmes naturellement de l'accompagner; elle refusa en disant : — Une femme passera mieux seule; ma mère a commandé un corps en Vendée, je courrai moins de dangers qu'elle, et puis j'ai ma cravache!

Le lendemain, je voyais le maréchal Castellane — que les femmes de la Halle appelaient, vu son envoûtement, le *général Mayeux* — sortant de Rouen à la tête de ses troupes. Cette sortie était à double fin : il était habile de soustraire ses régiments au contact du peuple et... il allait attendre Louis-Philippe pour protéger sa fuite.

Le maréchal, lorsque je le vis, campé crânement sur son cheval, était séparé de ses soldats par le peuple qui l'enserrait.

J'avais été appelé par mes concitoyens normands au grade de capitaine de la garde nationale et je regagnai le chef-lieu de mon bataillon.

Militaire très novice, j'avais, dans une revue, commandé une manœuvre tellement fausse que ma compagnie était restée littéralement enclouée, et pour m'achever, ma jument — que j'avais achetée au marquis de Croix — prise sans doute de honte, me mena, à l'indignation des grenouilles qui pro-

testaient, au milieu d'une mare, en reculant, malgré tous mes efforts.

Quoi qu'il en soit, si ces fâcheux débuts altérèrent peut-être — comme vous allez le voir — la confiance des soldats, ils n'enlevèrent rien à celle de mon chef de bataillon — qui était notaire — car une marche sur Paris ayant été décidée, il prétexta des actes à signer et me pria de conduire le bataillon à Rouen.

J'acceptai — un bon soldat sait souffrir et se taire — cette honorable mission, et je parvins à réunir cent hommes que je dirigeai sur la station de Barentin.

Si j'avais eu plus d'expérience, au lieu de marcher en tête de la colonne, je me serais mis en queue et cela eût mieux valu, vous allez, du reste, en juger.

Nous n'étions pas à cent pas de notre point de départ, que ma troupe est rejointe par une grosse luronne, arrivant à poil sur un cheval de labour.

— Ah! polisson, dit-elle à son mari qu'elle attrape par une oreille, tu veux aller à la ville pour courir les filles, rentre à la maison et plus vite que ça!

Le cheval emporte les deux conjoints, et me retournant, une demi-heure après, je m'aperçois... que je n'ai plus que cinquante hommes, les autres avaient adopté les conclusions de la ménagère.

Me voilà dès lors condamné à ne plus faire un

pas sans me retourner, et j'arrive au haut de la côte de Barentin avec mes cinquante hommes... et un torticolis!

Là, on me dit : — Méfiez-vous, on va vous désarmer!

A la vue d'un mouvement d'hésitation non contestable dans ma troupe, je cherche à l'électriser, et je dis, montrant la station : — Voici le chemin des braves, et, montrant la route que nous venions de parcourir, j'ajoute : — Voilà celui... des autres!

Mon allocution produit un effet immédiat et je me trouve à la tête de... quinze hommes!

Entêté et courageux, je me dis : S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. Je ne croyais pas si bien dire.

Voulant réchauffer mes hommes, je les régale de gros cidre et enfin je les *wagonne*. En arrivant à Rouen, moi compris et mon sergent-major et fermier, nous n'étions plus que cinq!

Éclairé par l'expérience, devenu méfiant, je place mon sergent-major en tête, moi en queue, et nous arrivons au grand complet à l'hôtel de ville.

On est bien étonné de la venue de ce bataillon minuscule, mais on ne me le dit pas; avant d'aller à l'état-major me faire reconnaître, j'installe ma troupe devant un nouveau cidre.

Lorsque je sors du bureau, mon sergent-major vient à moi et me dit : — Les autres sont partis!

J'ai bien besoin à la ferme, est-ce que je vous suis nécessaire?

Mettez-vous à ma place. Un seul homme formant mon bataillon; pouvais-je commander des mouvements? Ma foi, je licenciai ma troupe.

A Rouen, trois ou quatre déguenillés, attirés soit par mon attitude martiale, soit par l'espoir de quelques cidres accompagnés de cafés, m'offrirent bien de me mettre à leur tête, mais je sentais que j'avais perdu mon prestige, et puis mon sabre se fourrait constamment dans mes jambes, et mes épaulettes, accrochant toutes les portes, me faisaient faire des quarts de conversion par trop fréquents.

Voilà la part que j'ai prise à la révolution de Février!

Reparti à cheval pour ma commune, ceux de mes soldats déserteurs que je rencontrai sur ma route évitèrent autant mes regards que j'évitais les leurs. Plus heureux que moi, Xénophon en avait gardé dix mille!

Revenons un peu à Plancy qui — sans me compter — a produit quelques célébrités.

CHAPITRE VI

L'Officier de santé Danton. — Famille du conventionnel. — L'Abbé Blin. — Le Marquis de Villette. — Voltaire. — Pérégrination d'une pierre tumulaire. — Colin *de Plancy*. — Première idée de députation. — Un conseil paternel. — Député d'Arcis-sur-Aube. — Le roi Jérôme. — Premières batailles. — Rouen et le Havre. — Baron d'Orgeval, Durecu, Grandin. — Un duel étrange.

J'ai déjà parlé de Danton qui, plus tard, devait devenir un des hauts dignitaires de l'Université. Son père, officier de santé très intéressé et très fin, sut faire une grosse fortune, et pour ne rien perdre même dans sa clientèle, voici sa recette que je recommande aux disciples d'Esculape. Si le client n'avait pas d'argent, Danton décrochait un des morceaux de lard pendus au plafond, ou bien, avisant une jarre d'huile, il allait détacher de sa selle l'instrument cher à M. de Pourceaugnac, qu'il y suspendait toujours en guise de Durandal, et d'une

violente aspiration il pompait le prix présumé de sa visite.

Plus tard, de *pompe* l'instrument redevenait... *clyso*.

Chez nous, tout Danton se targue de descendre du farouche conventionnel; chez nous aussi, tous et toutes sont cousins ou cousines.

Lorsqu'il était mandé pour un cas soupçonné intéressant, il piquait soudainement une tête et auscultait le corps du délit, disant en même temps :

— Permettez, cousine!

Un propriétaire ayant galamment édifié quelques maisons dans une rue de son village, la femme — nous ne la nommerons pas — craignit que la santé de son mari souffrît de ces érections, et fit venir Danton. — Ah! ma bonne, lui dit-il, soyez sans crainte, cet homme-là vise plus souvent ses talons que la lune!

C'est du Rabelais tout pur, je n'y suis pour rien.

Puisque j'ai écrit le nom de Danton, parlons de celui qui l'a rendu célèbre le premier.

Je n'ai point — et je m'en applaudis — de souvenirs personnels sur le célèbre Montagnard; mais j'ai suffisamment connu sa famille. Le lecteur trouvera peut-être qu'il y a compensation pour sa curiosité.

Cela va me faire envoler assez loin. Qu'importe! Nous reviendrons sur nos pas. C'est, du reste, la vie. Si tout le monde et chaque chose étaient mis

bien à leur place, il en résulterait une révolution dont on ne se fait pas d'idée. Aussi, sommes-nous de guingois et y demeurerons-nous *in secula seculorum.*

Député d'Arcis-sur-Aube, j'avais pour maire M. Menuel, notaire, que j'ai, *je crois, fait décorer.*

Il me montra sa maison (de Danton).

Je vis sa femme, fille de Danton, et j'admirai une jolie miniature, de la femme de Danton, qui était ravissante.

Sur le pont de la place d'Armes, je vis aussi un vieillard en blouse, coiffé d'un chapeau noir haut de forme, et qui regardait couler l'eau.

C'était le propre frère de Danton. Et lorsqu'en 1849 on eut l'idée de débaptiser la place d'Armes, pour en faire la place Danton, il pria qu'on n'en fît rien, ajoutant :

— Ce que je désire, c'est que mon nom meure dans l'oubli!

J'ai lu quelque part, qu'un ancien confrère en journalisme de l'aimable M. Tournier, préfet de l'Aube, causant avec lui dans son cabinet, l'huissier entre avec un carré de papier portant un nom.

Je laisse la parole au conteur :

— Tiens, dit le préfet, après y avoir jeté les yeux, c'est Mme Menuel qui désire me parler.

Et se tournant vers moi :

— Voulez-vous faire la connaissance de la petite-fille de Danton?

— Comment donc! Mais c'est tout à fait « d'actualité », la petite-fille de Danton, et j'eusse fait volontiers, pour la voir, tout exprès le voyage.

— Vous l'auriez trouvée ou du moins vue difficilement ailleurs qu'ici. Cette pauvre femme, qui a subi de grands malheurs, est devenue un peu sauvage. Elle craint par-dessus tout que son nom puisse servir de prétexte à quelque polémique et a horreur, par suite, je ne dis pas des journalistes, mais des journaux.

— J'espère cependant que nous la verrons à Paris le 14 juillet à l'inauguration de la statue de son aïeul, autour de laquelle on a fait ces jours-ci tant de tapage.

— Sans doute. Vous allez du reste le lui demander vous-même.

En même temps la visiteuse entrait.

Tout de noir vêtue, de taille peu élevée, trapue, ramassée plutôt que grosse, la femme que voilà a été évidemment fort belle de visage, et, comme on dit, en conserve des restes. Elle a soixante-trois ans.

Sous ses cheveux gris, derrière sa voilette, brillent d'un éclat très vif une paire d'yeux extraordinairement noirs ; l'ensemble de la physionomie respire la fierté et l'énergie, et dans le port général, dans la façon de rejeter, à certains moments, la tête en arrière, on retrouve beaucoup de ces attitudes dans lesquelles on a l'habitude de représenter le célèbre conventionnel son ancêtre.

Mme Menuel me raconte son histoire. Elle est, avec son fils qui occupe à Paris une très modeste situation, la seule descendante de Danton, descendante directe, s'entend, car les petits-neveux du révolutionnaire sont très nombreux.

Danton laissa deux fils qui ne se marièrent point. L'un d'eux, toutefois, eut d'une dame Rivière une fille naturelle qu'il ne voulut point reconnaître afin de pouvoir lui laisser tout son bien. C'est la personne que j'ai devant moi. Il l'adopta, l'éleva à Arcis-sur-Aube, berceau de la famille, la fit parfaitement instruire et la maria à M. Menuel, notaire à Arcis.

Maire de la ville pendant longtemps, M. Menuel était dans une magnifique situation lorsqu'il s'avisa de vendre son étude pour s'occuper de spéculations d'argent. A sa mort, il y a quelques années, son fils Georges devint directeur de la maison de banque laissée par lui.

Georges Menuel, malheureusement, fit de mauvaises affaires, et sa déconfiture entraîna la ruine d'un nombre considérable de personnes dans l'arrondissement d'Arcis, et particulièrement dans la ville. Tout fut vendu chez lui, y compris la maison du grand homme, et, du jour au lendemain, Mme Menuel se trouva dans le dénuement le plus complet.

Des députés, des sénateurs de l'Aube s'entremirent et sollicitèrent pour elle un bureau de tabac. Mais le préfet du moment, en présence de l'animo-

sité qui régnait dans le pays contre les Menuel, ne crut pas devoir émettre un avis favorable, et la demande fut repoussée.

Aujourd'hui, ces colères se sont atténuées; mais Mme Menuel n'en est pas plus riche et elle croit le moment propice pour réitérer sa requête, à laquelle le nouvel administrateur du département, M. Tournier, prête tout son appui.

C'est à ce propos qu'elle est là.

Quant à venir à Paris pour l'inauguration du monument : « C'est trop cher », me dit-elle.

Je lui fais observer que ce n'est pas là une grosse difficulté, que, de plus, en allant elle-même au ministère elle obtiendra bien plus facilement quelque chose.

— Non, non, réplique-t-elle vivement, je ne veux pas m'absenter. La parente qui m'a recueillie à Troyes — sans elle que serais-je devenue, grand Dieu! — est très, très vieille, elle ne peut se déplacer, et je ne la laisserai pas seule...

La vérité, c'est qu'elle redoute surtout de se mettre en avant, la brave dame, qui de son aïeul me paraît avoir hérité la fierté, mais non point l'audace.

J'ai quitté la petite-fille de Danton en lui souhaitant d'obtenir bientôt son bureau de tabac. Mon souhait lui a-t-il porté chance? Je l'ignore; mais j'ai su qu'elle s'était ravisée et qu'elle avait assisté à la cérémonie d'inauguration.

L'excellent abbé Blin, ancien aumônier de cui-

rassiers, mon confesseur — je péchais déjà — qui inhuma Voltaire à l'abbaye de Scellières, visait à atteindre cent ans, et mourut chanoine de la cathédrale de Troyes, six mois avant ce terme. Il viola pour moi le secret de la confession. Une vieille dévote, très satisfaite de la douceur de ses pénitences et voulant lui en témoigner sa gratitude, lui dit un jour : — Mon père, bientôt je vais aller là-haut, je parlerai de vous.

— Gardez-vous-en bien, ma fille, pas un mot de moi... ils m'ont oublié !

Le nom de Voltaire rappelle tout naturellement celui du marquis de Villette. J'ai eu l'honneur de connaître celui-ci.

Un jour que je déjeunais chez lui, j'admirais des dressoirs et une argenterie d'un prix inestimable ; il me dit : — C'est le comte de Chambord qui est mon héritier.

C'est chez le marquis de Villette, rue de Beaune, n° 1, que mourut Voltaire. Il demanda que son appartement ne fût réouvert que cent ans après. — Mourut-il réellement dans cette maison du quai qui porte son nom ?

L'archevêque de Paris ayant défendu à son clergé de lui accorder les secours de la religion, son neveu, l'abbé Mignot, supérieur de l'abbaye de Scellières (Aube), accompagné du curé de Plancy, l'abbé Blin, alla chercher son corps à Paris et l'inhuma dans le cimetière de l'abbaye.

Une mesure disciplinaire interdit les deux prêtres pendant trente jours.

Par suite d'un décret de l'Assemblée nationale, du 8 mai 1791, le corps de Voltaire fut exhumé et porté au Panthéon.

Mon père, devenu propriétaire de Scellières, dont le cloître était en ruines, avait fait entourer la fosse d'où avait été exhumé le corps, et il apprit — fait étrange — que la pierre tumulaire avait été laissée sur place.

Il donna ordre à Drouot, son régisseur, de se livrer à la recherche de cette pierre, dont voici les diverses pérégrinations.

Marche d'escalier d'abord, au village d'Origny, chez un boucher, puis ensuite, je crois, palier d'étage au village de Pars, elle échoua enfin à Bar-sur-Seine.

C'est comme dessus de poêle, que le régisseur la retrouva à la brigade de gendarmerie.

Le brigadier voulant absolument l'abandonner gratuitement à mon père, son mandataire eut toutes les peines du monde à faire accepter à la brigade... deux lapins de garenne et dix francs.

Elle fut replacée à l'endroit même où était la tête de Voltaire, et combien de fois, gamin, ne me suis-je pas assis sur elle, pour guetter les grives qui venaient se poser sur les noyers !

Aujourd'hui, la tombe, entourée d'une légère grille de fer et de ronces, appartient, pierre com-

prise, à mon frère aîné, le comte de Plancy, propriétaire de Scellières; mais le cloître et les ruines ayant été rasés, on n'y voit plus de caravanes d'Anglais en pèlerinage.

Colin — de Plancy, ainsi que le qualifie la biographie des contemporains — fut une de nos célébrités. Ah! celui-là a causé à moi et aux miens pas mal de désagréments, et je vais établir son état civil.

Lorsque l'empereur Napoléon décréta un canal de navigation qui devait entourer le bourg de Plancy, des nomades et des vivandières peuplèrent naturellement les chantiers, et... naquit Colin dit *Brin d'amour*.

Après de bonnes études au séminaire, Colin fut attaché à monseigneur de Boulogne, évêque de Troyes. Il ne tarda pas à jeter le froc aux orties, et publia le *Dictionnaire infernal*, et autres petits écrits extra-légers que les collégiens achetaient sous les galeries du Palais-Royal, pour se former le cœur et l'esprit.

Plus tard, changeant son fusil d'épaule, il s'en alla à Rome et, déchirant aux pieds du pape ses productions antérieures, — il avait précédé Paul Féval, — il offrit sa plume au saint Père et publia les *Légendes chrétiennes*.

Revenu de la ville sainte et rentré au bercail, avec une certaine auréole... et une grande barbe, il fonda à Plancy une imprimerie catholique... qui

sombra sous lui. Puis enfin, vieux et sans ressources, il mourut prote chez l'imprimeur Plon, qui l'avait retraité.

Il signa d'abord Colin de Plancy, comme *Jean de Paris* — libretto de mon oncle de Saint-Just; — puis en abrégé C. de Plancy, ce qui ressemblait fort à comte de Plancy. Mon père, averti, ne fit qu'en rire; ce qui fut cause qu'outre une confusion désagréable et trop fréquente, ma mère, sur le prononcé de son nom, fut un jour un peu brusquement expulsée de chez un miroitier de la rue de la Michodière, où il avait un compte en souffrance!

Pendant la vie de mon père, non plus que sous mon règne, il ne passa jamais le seuil du château.

1848 vit la présidence du général Cavaignac; en 1849, Louis-Napoléon fut élu à son tour.

Les chasses à courre, avec l'équipage du comte de Lagrange, avaient repris, comme tout le reste.

Un soir, après le dîner sacramentel qui suivait toujours nos chasses, chacun parla de ses projets.

— Moi, dit Lagrange, je vais me présenter à la députation dans le Gers.

— Moi dans la Seine-Inférieure, dit Mortemart.

— Ma foi, dis-je, c'est une idée, et je vais me présenter dans l'Aube.

Balzac a écrit le *Député d'Arcis*, ce qui veut dire qu'Arcis, primé par Bar-sur-Aube, n'ayant pas de député, personne ne pourra s'y reconnaître; on

appelait, je crois, Bourg-pourri, le bourg non représenté; il me plairait de représenter l'arrondissement d'Arcis et de donner ainsi un démenti à Balzac, qui, du reste, dépeint dans son roman les mœurs électorales du temps des électeurs censitaires.

Les censitaires étaient loin, et tout en prenant son assise sur son arrondissement, il fallait opérer sur tout le département. La besogne devait être dure avec le principe que j'allais adopter, *et dont je ne me suis jamais départi depuis.*

Mon père, à qui j'en référai, me dit : — Puisque tu es décidé à te présenter, n'entre pas dans les châteaux, tu n'as rien de bon à y récolter. Évite autant que tu le pourras les bourgeois; mais chaque fois que tu rencontreras un ouvrier, un cultivateur, arrête ta voiture et ne crains pas de causer, ceux-là nous aiment. Si tu suis aveuglément mes conseils, à partir d'aujourd'hui, *tu es député.* Le peuple a contracté vis-à-vis de nous une dette de reconnaissance, il est bon payeur.

J'ajoutai, moi : — Je ne veux pas de surprise, et c'est par bulletins isolés, non sous le protectorat d'une liste, que je serai nommé ou... je ne le serai pas.

Je n'ai jamais varié sur ce point et j'ai toujours été nommé. Toutefois, après le coup d'État, littéralement traqué et entravé, je dus me désister dix jours avant le scrutin.

Arcis eut donc son député, dont la victoire fut grandement célébrée, et s'il n'illustra pas la tribune, il aima et servit son département, prouvant par ses votes qu'il était un vrai libéral.

A mon libéralisme — je l'ai dit — j'allie les Bonaparte.

La famille de l'empereur venait de rentrer en France. Je me présentai au *roi Jérôme* qui m'accueillit avec bonté, et ce n'est pas sans émotion que je considérais celui qui, le soir de la bataille de Waterloo, avait dit à l'empereur : — Sire, c'est ici que tout Bonaparte doit mourir!

Quant à Louis-Napoléon, il répondit platoniquement à mes offres de service!

Pendant douze ans, j'ai été constamment près du roi Jérôme. Je l'ai toujours trouvé d'un jugement sain et qui n'était certes pas dénué de finesse. J'ajoute même que je l'ai trouvé économe. Quant à son indulgence et à sa bonté, elles ne se sont jamais démenties.

Sans être encombrées de visiteurs, la rue de la Ferme-des-Mathurins et la rue d'Alger eurent leurs fidèles, au nombre desquels était Thiers...

J'entre dans une seconde période de ma vie, qui comporterait à elle seule des mémoires; mais on comprendra que ne pouvant faire défiler toutes les grandes individualités qu'il m'a été donné de voir, je ne m'arrêterai qu'à quelques-unes.

D'autre part — je le répète encore — je ne me

crois pas en droit de reproduire certains faits ou certaines conversations, dont je n'ai dû la connaissance qu'à la confiance qu'on me témoignait, parfois même mon récit pourra être coupé par des points. Cinq mots en disent parfois beaucoup.

Mon père, d'une de ses préfectures, écrivait à son beau-père, alors gouverneur général en Hollande :

« Les circonstances politiques sont graves, que me conseillez-vous?

Le prince Le Brun lui répondit :

« Faites comme moi, faites danser! »

Cinq mots de moi n'impliqueront jamais d'arrière-pensée et surtout n'auront pas cette portée. Je dirai juste ce que je veux dire.

J'affrontai donc le scrutin électoral, sans expérience, et décidé à n'accepter aucune liste pour abriter mon nom.

La tâche était d'autant plus rude que j'étais combattu par d'honorables compétiteurs, à la tête desquels Casimir Perier avait fort habilement placé — comme amorce, je devrais dire comme trompe-l'œil — le général Husson, vieux débris de l'Empire.

Je commençai là mon stage de commis voyageur électoral, et j'ai assez bien réussi dans la partie pour que, par la suite, ma présence dans les bureaux du ministère de l'intérieur fût accueillie par un murmure admiratif. Une fois même, attendant mon tour d'audience chez le secrétaire général, mon voisin, personnage âgé et décoré me dit :

UNIV. OF CALIFORNIA

— Vous êtes monsieur le député de l'Aube, je crois ? A la réponse affirmative que je fis, il ajouta : — Je suis préfet dans le Nord et je prie le ciel de n'avoir jamais contre moi un candidat tel que vous, mais de l'avoir avec moi.

J'étais novice, les steppes de la Champagne — qui, je l'ai dit, grâce aux cultures de mon père, ont perdu le renom de *Pouilleuses* — sont immenses, et j'adoptai le principe de doubler et redoubler les bons coins, et de négliger ceux réputés mauvais. Mes électeurs avaient même tellement pris l'habitude de mes *retours*, qu'en me revoyant ils me disaient, — oubliant des distances de trente lieues en ligne droite : *Le temps nous tardait à vous voir !*

On était tellement convaincu de mon échec qu'Alexis de Pomereu m'écrivit, qu'au Cercle agricole on en riait beaucoup par avance.

La veille du scrutin, je lui répondis : — La liste est puissante, mais j'y ferai ma trouée et j'arriverai cinquième. Demain, à deux heures, le scrutin sera en plein cours, et mes bons collègues châtelains de l'Aube ne pourront plus rien contre moi. Si j'échoue, j'autorise tout le monde à qualifier mon outrecuidance. Affichez ma lettre sur la glace du Cercle à deux heures.

L'événement justifia exactement mes prévisions, grâce aux conseils de mon père que je suivis, au dévouement de mes électeurs et... aux jambes de mes chevaux, je fus nommé.

J'y fus un peu aidé sans doute par un voyage que fit Louis-Napoléon dans l'Aube. Après dîner, il y eut réception à la préfecture, et je m'aperçus que j'étais suivi et observé par un groupe de gros électeurs, désireux de s'assurer si je connaissais réellement le président de la République.

La situation était épineuse et, ma foi, je me plaçai carrément en travers d'une porte par laquelle il devait passer et vers laquelle le guidait le baron de Vaux, mon préfet et mon ami.

M'apercevant, il hâta le pas et me serrant la main il me dit : « J'ai appris votre candidature, mes vœux vous suivent. » Cinq minutes d'arrêt augmentèrent bien mon contingent de cinq mille voix.

Le baron de Vaux avait épousé la jolie Maria Volet, qui créa au théâtre des Variétés la *Polka en province*. Bonne préfète et soutenue par l'indulgent et éloquent évêque de Troyes, *Paul Cœur*, elle succomba sous la raillerie d'une ennemie qui dit : « D'un polkeur à une polkeuse il n'y a que la main. »

Quelques mois plus tard, le président de la République passait à Rouen la revue des gardes nationales du département. Il arrivait du Havre où il avait été très mal accueilli, et souffrant en outre de la dyssenterie, il lui fallut assister à un défilé, émaillé déjà, je l'avoue, de cris de : « Vive l'empereur ! »

En passant devant lui — monté sur la jument

qui précédemment m'avait couvert de honte — j'étais décoré de mon insigne de député républicain et levant mon épée je criai constitutionnellement : « Vive la république ! »

Ce cri *unique* attira son attention ; il sourit et dit un mot à Bacciocchi, qui vint me prier de sa part de passer à la préfecture après la revue.

Je m'attendais à un demi-compliment, mais il se borna à me dire : — Comment se fait-il que vous ayant rencontré candidat devenu député dans l'Aube je vous retrouve à la tête des gardes nationaux dans la Seine-Inférieure ?

— Monseigneur, répondis-je, comme vous, je suis l'enfant gâté du suffrage universel, je prends mon bien partout où je le trouve.

J'ai dit qu'il avait été très mal accueilli au Havre, mais plus tard il y rentra au milieu des témoignages d'enthousiasme, et Grandin, courtier de commerce, idole des ouvriers du port, lui organisa une garde d'honneur et une arrivée à la préfecture d'un cachet tout spécial.

Au Havre, le camionnage est desservi par d'énormes et magnifiques chevaux. A droite et à gauche de l'avenue, tous les chevaux attelés à leurs camions et enguirlandés de fleurs furent rangés côte à côte, et c'est entre cette haie d'un genre tout nouveau, que défilèrent Louis-Napoléon et son cortège.

Napoléon Ier vint aussi au Havre, mais la flotte

anglaise bloquait le port, et un navire de cette flotte étant venu — m'a-t-on dit — parader non loin des côtes, Napoléon lui fit donner la chasse.

Pour loger le grand empereur, il fallait meubler l'hôtel de ville et on fit appel aux riches habitants. A ce sujet, le baron d'Orgeval, mon ami, me raconta ce qui suit :

— Mon père, me dit-il, ancien valet de chambre de Louis XVI, hérita — comme c'était l'usage — de la *desserte* du lit nuptial, lors du mariage du roi, c'est-à-dire des draps. J'offris ces mêmes draps pour le coucher de Napoléon !

Entre autres illustrations havraises, j'ai beaucoup connu Durecu, le grand sauveteur, qui fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et auquel la ville du Havre bâtit une maison.

Doué d'une vigueur exceptionnelle, ayant risqué sa vie dans dix naufrages et soixante sauvetages, il me raconta qu'il avait failli mourir ridiculement.

Durecu n'avait jamais pu tolérer l'odeur de l'alcool et même du vin; un jour, en l'absence de la servante, sa femme insista pour qu'il descendît à la cave. Ne le voyant pas revenir, on courut à sa recherche et on le trouva étendu au milieu d'une mare de vin. Avant que le premier litre fût tiré, il s'était évanoui.

C'est plus tard et quand j'y passerai les étés, auprès du roi Jérôme, que je devrais parler du Havre, mais j'y reviendrai. Toutefois, puisque j'ai

cité Grandin, je vais dire ce que fut cet esbrouffeur cependant modeste, ce courageux corsaire, cette idole des ouvriers.

Grand, sec, musculeux, vêtu d'un habit bleu et ses énormes mains gantées de blanc, il parcourait sans cesse la ville, monté sur un vieux cheval blanc, semblant venir inspecter ou surveiller la mer, théâtre de ses anciens exploits.

Un jour, à une représentation théâtrale, apostrophé du parterre, d'une façon qui ne lui convenait pas, et jaloux de rejoindre au plus vite son... contradicteur, il sauta de la galerie et... se cassa le bras.

Une autre fois, invité à déjeuner au café Laither, à la suite d'affaires commerciales, il s'y trouva entre autres avec plusieurs capitaines marchands américains fort buveurs, fort batailleurs et très fiers de leur musculature. A la fin du repas, il fut question de force corporelle et un des capitaines, énorme gaillard, se vanta de n'avoir jamais trouvé son maître, en ajoutant : « Ce n'est pas ici que je le trouverai, certes ! »

— Capitaine, vous m'oubliez, dit Grandin.

— Allons, monsieur, c'est une plaisanterie, dit l'Américain.

Grandin le défia tant et si bien, qu'il fut convenu que les deux adversaires se placeraient en face l'un de l'autre, assis sur deux chaises, genou contre genou. Aussitôt que la position de combat fut

prise, le capitaine dit : — Que l'on tire au sort à qui commencera.

— Monsieur, lui dit Grandin, nous sommes en France, je suis chez moi, à vous l'honneur, commencez.

Le capitaine n'y voulait consentir ; mais irrité par les railleries provocantes de son adversaire, il lui asséna en pleine poitrine un coup à assommer un bœuf.

Grandin s'était assuré sur sa chaise, et il fit bien. La chaise gémit lamentablement, la poitrine de l'homme résonna, et il poussa un *hem* sonore.

L'Américain, stupéfait, le regardait, lorsque Grandin lui dit : « A vous, monsieur ! » et de son poing formidable, emmanché d'un long bras, il lui décocha au creux de l'estomac un atout de telle valeur que la chaise fut brisée et que l'Américain, vomissant le sang, alla s'effondrer contre le mur.

Sa seconde évasion des pontons anglais fut héroïque et burlesque. C'est en vieille Anglaise et dans le canot du capitaine — sa force herculéenne en ayant imposé aux deux matelots désormais ses prisonniers — qu'il arriva à Calais !

Je connaissais le patriotisme de ce modeste, et les services qu'il avait rendus, je m'étonnai donc qu'il ne fût pas décoré.

— Mais, me dit-il, qui appuierait ma demande ?

Je lui répondis : — Un homme comme vous ne

fait pas de demande. Donnez-moi vos états de services et je me charge du reste.

J'en parlai à mon oncle *de Plaisance*, auquel un an auparavant j'avais, outre le Sénat, apporté sa nomination de grand chancelier de la Légion d'honneur [1]. Il en référa à l'empereur, qui accorda à Grandin une croix, que ses concitoyens trouvèrent bien placée.

1. Un bienfait est toujours perdu : il m'a déshérité.

CHAPITRE VII

Ceux qui se rallient. — Mort du baron de Vaux. — Rapport du général Sauboul. — Caussade. — Au bureau des départs. — Un duel de Caussade. — Un chef de police spirituel et bienveillant. — Aventure d'un banquier allemand. — Maupas, le marquis de Gricourt. — Les amis. — Notice nécrologique. — Le perroquet de lord S... — Les chiens de lord M... — Marlborough et les haricots. — Le secret professionnel.

Au point où je suis arrivé, les souvenirs affluent et, à part des faits intimes, qui ne m'appartiennent pas — c'est entendu, bien entendu — il en est d'autres qui touchent à d'honorables familles et que je ne puis divulguer.

Ce que je puis dire, par exemple, c'est que dans l'escalier de la rue de Valois qui conduisait aux appartements du prince, j'ai souvent entrevu des individualités qui se dissimulaient pour entrer et, le soir, dans le monde, ne me reconnaissaient pas, ou, si vous l'aimez mieux, ne me saluaient pas.

Il y a des gens qui se rallient — en particulier — mais en public... ils ne sont plus ralliés du tout!

Et dire que sous Napoléon Ier, c'est dans les salons de mon grand-père que se faisait cette... opération !

Le roi Jérôme fut président du Sénat et gouverneur des Invalides. Le titre de roi étant imprescriptible, qu'on ne s'étonne pas de voir celui qu'il a toujours traité avec une paternelle bonté le lui donner.

Je reviens en arrière pour dire la mort du baron de Vaux, mon ancien préfet, car si elle fut misérable, elle me donna l'occasion de connaître une belle action.

J'appris que de Vaux était malade et j'allai le voir. Je le trouvai installé rue Mogador dans une petite pièce. — Je suis seul, me dit-il, bien malade et bien pauvre — la loterie *du lingot d'or* ne l'avait pas enrichi — et sans mes portiers je n'existerais plus.

En fait, son propriétaire, impayé, menaçait de le mettre à la rue, et ses portiers ayant dépensé pour le soigner leurs dernières ressources, venaient d'engager la montre du ménage!

J'adressai d'abord, en le payant, une lettre bien sentie au propriétaire, puis je rendis aux braves gens leurs avances.

J'allai ensuite trouver Collet-Meygret, alors chef du personnel au ministère de l'intérieur, et je lui

dis la situation. Le ministre me restitua mes avances et j'obtins pour de Vaux, qu'il fallait envoyer aux eaux, une indemnité de voyage, puis, sur ma promesse qu'on n'aurait pas longtemps à la lui payer, on lui accorda aussi une pension.

L'année suivante il mourut, et ratifia ainsi ma promesse.

Cela ne me suffisant pas, je demandai pour le dévoué serviteur qui avait veillé sur lui le prix Monthyon, qui lui fut accordé. Il fallut bien le produire, ce bienfaiteur, et la stupéfaction fut grande. Ce portier était... l'huissier même de Collet-Meygret au ministère! Sa bonté, jointe au culte de la boutique préfectorale, en avait fait un lauréat.

Aux Invalides, j'eus l'occasion d'entendre le désopilant rapport que fit le brave général Sauboul, Méridional au langage imagé, sur le cas d'un officier qui, comme directeur, avait cru devoir choisir un *guide!*

Le ministre de la guerre l'envoya continuer ses dévotions dans la vie privée et... il mourut à Nice en odeur de sainteté!

Je vis à cette époque, et je revis souvent depuis, un autre Méridional, type réellement curieux.

Caussade, fougueux bonapartiste, eut comme bien d'autres, lors de la Restauration, de nombreux duels. Il y avait alors ce qu'on appelait des maisons à parties, et un jour, après un dîner chez la *Destainville*, le chevalier de Bourbelle, un friand

de la lame, le salua d'un provocant *Jacobin rouge*.

Caussade lui ayant rétorqué un *Jacobin blanc*, un duel s'ensuivit et il fut traversé d'un coup d'épée.

A l'expiration de son mandat comme président de la République, le général Cavaignac fit un nouvel appel aux électeurs, et le prince Louis-Napoléon — qui, je le suppose, *n'avait pas pris l'avis de Thiers* — se présenta également.

Le général, ou plus vraisemblablement ses amis abusaient de leur situation ; qui ne se rappelle le fameux arrêt des malles-poste? Et il devint fort difficile pour le prince d'expédier, naturellement, circulaires et bulletins.

Caussade, placé assez près pour tout voir, en sa qualité de chef d'un bureau des départs, fut révolté de la façon dont on agissait avec le représentant de sa foi politique, et — à bon chat bon rat — il résolut de rétablir l'équilibre en protégeant les envois du prince Louis, et je le laisse parler :

« — J'étais dans mon bureau, la tablette supérieure était surchargée de ballots contenant les circulaires et les bulletins du prince. Arago, directeur général des postes et, par conséquent, une des chevilles ouvrières de la candidature de Cavaignac, entre, et appuyant le coude sur un des ballots en posant la main sur les autres — à cette minute, le fixant, j'entr'ouvris un tiroir où était une paire de pistolets — Arago me dit : — Tout cela va-t-il partir, me l'affirmez-vous?

— Je l'affirme, et j'y vais veiller moi-même. »

Puis Caussade essuya son front baigné de sueur et... referma le tiroir.

Lorsque le général d'Hautpoul fut nommé grand référendaire du Sénat, Caussade était chef d'administration.

Le bon général était parfois étrangement rugueux, et un jour il le fut à tel point que Caussade lui répondit :

— Général, après la Restauration ne commandiez-vous pas à Toulouse le régiment des hussards — dit-on hussard ou houzard — de la Mort?

— Oui, monsieur, répondit le général.

— Rappelez vos souvenirs. On jouait la *Caverne*, opéra-comique. Une bande de brigands était sur la scène et le capitaine ayant été tué, il s'agissait de le remplacer. — Qui nommerons-nous notre capitaine? dit un des brigands. — Napoléon Bonaparte! crie en se levant un bel officier de votre régiment qui se trouvait à l'orchestre derrière un jeune étudiant. Celui-ci se lève à son tour, soufflette l'officier et le lendemain... *je* tuai l'officier d'un coup d'épée. L'âge ne m'a pas rendu plus endurant.

— Ah! coquin, dit le général en tapotant la joue de Caussade, c'est vous qui m'avez tué mon officier. Ah! je vous ai assez cherché et vous êtes bienheureux que je ne vous aie pas trouvé, mais où diable étiez-vous passé?

— J'ai jugé prudent, dit Caussade, d'aller dé-

jeuner loin du colonel et dîner... plus loin encore.

Je tiens de Caussade lui-même la drolatique histoire que je vais narrer, et que le joyeux conteur qui a nom Armand Silvestre a su accommoder dans le *Gil Blas*, à une sauce que nous aimons tant.

« Il y a bien longtemps de cela. La princesse Czartoriska m'avait chargé de remettre à son fils, le prince Adams, exilé, quarante rouleaux d'or, et je fis faire à ma calèche un compartiment secret, dans lequel j'encastrai mes rouleaux.

« Arrivé à Varsovie, j'y passai quelques jours et j'eus l'occasion de rencontrer souvent le prince — *Menschikof*, je crois — directeur de la police.

« Le jour de mon départ, obligé de prendre mon laissez-passer, j'allai trouver le directeur de la police et je Lui dis : — Prince, je vais partir et... Le prince me coupa la parole ainsi : — Et... vous venez me demander l'autorisation de remettre au prince Adams des lettres de la princesse sa mère, et quarante mille francs cachés dans votre voiture. Eh bien ! monsieur, l'ordre était donné de vous arrêter aux portes de la ville ; mais, ajouta-t-il en souriant, je vous sais gré de votre franchise, et j'autorise. »

Caussade ayant, comme vous le supposez, remercié le chef de police si bien informé et si spirituellement bienveillant, revint à Varsovie.

A la suite d'un dîner, le baron Frankel, alors le plus grand et le plus considéré banquier de l'Allemagne, lia conversation avec lui.

Le baron, homme d'attitude grave et de mœurs ascétiques, était israélite et portait toujours la grande lévite et la culotte, ainsi que ses coreligionnaires.

— Monsieur, dit-il, demain je pars pour la France et je ne la connais pas. Vous partez aussi m'a-t-on dit, vous seriez bien aimable d'accepter une place dans ma voiture.

Caussade ayant accepté, on voyagea de conserve, et on arriva à Strasbourg, à six heures du soir.

Le Méridional aimait à se rendre compte *de visu* des beautés des différents pays qu'il parcourait, et après le repas, il prétexta des courses *obligées*. Le baron insistant pour l'accompagner, sur le refus de son compagnon de route, il s'adressa au maître d'hôtel, lui demandant ce qu'il y a de curieux à voir.

— Mais, la messe de minuit, répond celui-ci.

— Oh! dit le baron, je n'ai jamais osé entrer dans une de vos églises, et je désirerais bien voir la messe de minuit.

— Eh bien! lui dit Caussade, vous êtes âgé, la route a été fatigante et il faut partir demain matin. Allez vous reposer, la cathédrale est à deux pas, cinq minutes avant minuit le maître d'hôtel vous réveillera.

Puis il se rend... à ses affaires.

Le baron s'était mis à son aise et s'était endormi, lorsque sonna minuit : — Vite, vite, monsieur, lui

dit le serviteur en entrant, rendez-vous à l'église ou vous n'entrerez pas.

Le brave homme saute sur sa canne et son chapeau et court à la cathédrale. La porte était obstruée par le public habituel de ces cérémonies, vrais ou faux dévots, tire-laine ou étudiants cherchant une aventure.

Il est bon de noter que le baron avait dit : — Mais n'étant jamais entré dans une église chrétienne, qu'aurai-je à faire?

— Vous n'aurez, dit Caussade, qu'à imiter les autres, *faites tout ce qu'ils feront.*

Dès la porte de l'église, le baron est entraîné, roulé plutôt, jusqu'au milieu de la nef. L'office commence et au moment de l'élévation, la clochette invite les fidèles à s'agenouiller. Il s'agenouille.

Le baron avait derrière lui des étudiants, et devant lui se trouvait une jeune femme.

Un second coup de sonnette fait s'incliner l'assistance. Il s'incline.

Au troisième tintement, la jeune femme touche du front la dalle, et au moment où le baron, esclave du programme, s'empresse d'imiter son chef de file en jupons, une main solide lui applique tout à coup une maîtresse claque sur la fesse. — Ayant oublié sa culotte, il était en caleçon et sa grande lévite avait jusqu'alors caché ce détail, qu'avait révélé son inclinaison. — Une main donc le calotte et une voix crie : « Fais passer ! »

Se conformant aveuglément aux instructions qui lui avaient été données, et affolé sans doute, le vieillard lève la jupe de la dame agenouillée devant lui et envoie sur sa fesse nue — alors les femmes ne connaissaient pas ces odieux pantalons — il envoie, dis-je, une calotte qu'il accompagne religieusement du : « Fais passer ! »

L'évêque d'*Hermopolis* était ministre des cultes ; la Restauration, alors en pleine floraison, encourageait l'exagération des manifestations religieuses.

Au bruit causé par le contact de la main hébraïque avec la peau satinée, je le suppose, mais postérieure à coup sûr, de la dame, on lève la tête, on pousse des cris, l'office est interrompu, et vingt bras s'abattent sur le trop fidèle exécuteur de la consigne.

La police s'empare de lui, et c'est sans chapeau, lévite en lambeaux et meurtri qu'il est conduit en prison.

A minuit et demi, Caussade arrive... du tournoi, et voyant sur la porte de l'hôtel un rassemblement, il s'enquiert du baron.

— Votre baron, lui répond-on, est un polisson, et... vous devez en être un autre. Quant à lui, il est arrêté.

Caussade court chez le procureur du roi ; j'ai dit que nous étions au fort de la réaction religieuse. Le magistrat, de retour de ladite messe, le reçoit fort mal et veut le faire coffrer.

Caussade lui raconte simplement comment cette

burlesque aventure a pu se produire; il dit l'âge, la respectabilité de son compagnon et justifie de son identité personnelle.

— Monsieur, lui dit le procureur, à la rigueur tout ceci est possible et je veux bien vous croire. Voici un ordre de mise en liberté, courez à la prison, faites atteler votre chaise de poste et quittez Strasbourg au plus vite, car en matière de religion on ne badine pas, et au jour je ne répondrais pas de vous.

Caussade courut à la prison délivrer son compagnon, tristement affalé dans un coin, ne comprenant rien à l'événement. Il ne s'était pas encore aperçu qu'il était allé à l'église... sans culotte!...

J'apprends à l'instant même la mort de l'ancien préfet de police Maupas. que pendant de longues années je ne portai pas dans mon cœur.

Son père me remplaça comme député après le coup d'État et c'est pour soutenir sa candidature que les brigades de gendarmerie me courant sus, je dus me désister.

Je me revois au bal de l'Opéra, il y a cinquante ans. Le spirituel et brave marquis de Gricourt — pris avec la duchesse de Berry en Vendée, et depuis sénateur de l'Empire — brillant, étincelant sous un costume de mousquetaire Louis XIII, intriguait à tour de rôle Balzac et Maupas, et à la grande joie de la galerie le futur auteur du *Député d'Arcis* et le futur sénateur de l'Aube eurent le dessous.

Qui ne se rappelle — je n'y crois qu'à moitié — les dépêches du préfet de police au ministre Morny le 2 décembre?

La dernière disait : « L'attaque de la préfecture de police est imminente, nous sommes envahis. »

— Combien avez-vous d'hommes ? demande Morny.

— Huit cents, répond Maupas.

— Eh bien! télégraphie Morny, envoyez-m'en quatre cents!

D'autres ont dit : « Vous êtes malade, eh bien, couchez-vous! »

Fut-il un auteur bien conscient du coup d'État. Le maréchal Magnan lui-même ne fit-il que suivre le mouvement? Je me le suis toujours demandé.

Quand Maupas fut nommé président du conseil général de l'Aube, nous nous rapprochâmes. J'appris à le connaître et nous devînmes amis. Après tout, il avait soutenu son père contre moi.

Il était simple, serviable et très populaire — j'en ai jugé, bien qu'on ait dit le contraire — j'ajoute qu'il savait être brave à son heure, et il eut l'occasion de le prouver, il y a une dizaine d'années, dans une campagne électorale où il fut combattu d'une façon cruelle.

Victime moi-même de procédés encore plus inqualifiables, ma campagne alla se terminer ridiculement à Bâle, et mes honorables témoins, le duc de Feltre et le marquis de Louvencourt, n'eu-

rent comme compensation à leur ennuyeux dérangement — qu'ils me le pardonnent — que la table de l'hôtel des Rois et... un peu de vaudeville!

La goutte avait immobilisé Maupas dans son beau château de Fouchères-sur-Vaux, adossé à une forêt, et chasseur maugréant, il lui arriva de tirer de son perron des sangliers qui traversaient sa pelouse.

C'est dans sa forêt et avec lui que je tuai mon unique chat sauvage. Ce petit tigre, orné de longues moustaches et de dents formidables, se fit chasser pendant trente minutes dans un inextricable hallier, par six grands chiens d'ordre, puis enfin se brancha sur un chêne qui surplombait un chaos de rochers entremêlés de ronces. Il pesait bien vingt-cinq livres et son pelage orne le salon de ma femme.

Ami, ai-je dit tout à l'heure. Ah! depuis que, malade et appauvri, j'ai quitté ce Paris dont continuent à jouir tant de mes anciens obligés et débiteurs, qui alors se disaient mes amis, je la connais la valeur du *donec eris felix multos numerabis amicos*, et j'ai pour l'espèce humaine la considération... *que je crois lui devoir!*

Ainsi que Voltaire, je puis, certes, aujourd'hui dire : « Mon Dieu, préservez-moi de mes amis!... »

J'en ai vu — et j'en riais — qui se détournaient pour ne pas me saluer; d'autres n'ont pas même répondu à mes lettres! Aussi suis-je un solitaire doublé d'un philosophe. Que mon expérience si *chèrement* achetée serve aux autres et qu'ils médi-

tent cette sentence latine : *Experto crede Roberto*, que mon pédantisme amène encore naturellement sous ma plume.

Non, franchement, j'ai été par trop *roulé*. Croyez-vous qu'outre les décavés, je protégeais encore les inventeurs et les lettres!

Six mois heureux au rubicon, et ma caisse réouverte, me ramèneraient bien des amis d'antan... et d'autres; mais j'ai renoncé à Satan et à ses œuvres.

La mort, du reste, liquidant souvent tout, il convient sans doute à d'aucuns de me juger mort. Il y a trois ans, à Arromanches, un Genevois — ils sont méfiants, les Genevois, mais ils sont, comme on dit, payés pour cela — interrogea sur mon compte le bon général Corot.

— Plancy, répondit-il, mais il est mort il y a bien cinq ans et... depuis dix ans il était gâteux! Voilà toute la notice nécrologique que ma mémoire lui avait inspirée. Il était, sans s'en douter, plus près que moi de la grande échéance, et comme tant d'autres il m'a précédé... là-bas!...

Mais, je deviens passablement élégiaque. Pour chasser cette fâcheuse disposition d'esprit, je ne vois rien de plus topique que deux anecdotes gaies que je tiens de Dumas père. Je ne dis pas *le grand* Dumas, son fils ayant aussi quelques droits à ce qualificatif. Voici les anecdotes, telles que notre merveilleux conteur me les a narrées.

« Lors d'une visite que j'eus à faire à Londres à

un grand seigneur anglais, je fus reçu par un majordome et introduit dans un salon d'attente ou il me laissa seul.

« J'examinais les magnifiques tableaux appendus aux murs, lorsque je ressens au mollet une atroce douleur.

« C'était un énorme perroquet ara qui, descendu sournoisement de son perchoir, était venu planter son bec dans un morceau qui l'avait tenté.

« Furieux de cette attaque déloyale et sensible, je lui rétorque un coup de botte qui le tue net.

« En une minute, j'envisage les conséquences de mon forfait, et, entendant revenir mon émissaire, je cache ma victime sous une banquette, et je fais ma visite.

« Lors d'un autre voyage, j'eus occasion de revoir le propriétaire de mon occis emplumé, et grand fut mon étonnement de trouver, installé sur son perchoir, celui que je croyais décédé.

« — Oh ! me dit lord S... il est empaillé. J'avais toujours entendu dire que, semblables aux cygnes, ces fiers animaux voulaient mourir à l'écart : on l'a retrouvé sous une banquette !

« J'allai ensuite voir lord M... dans sa magnifique propriété, et on m'introduisit, en me priant de l'attendre, dans son cabinet de travail.

« Par une porte-fenêtre, j'examinais le panorama d'un splendide parc, et sous le bureau du cabinet deux beaux lévriers noirs.

« Soudain, sans motif apparent, les deux chiens bondissent et, brisant les vitres de la porte-fenêtre, fuient.

« Peu après le lord entre et je lui fais ma visite.

« Intrigué au plus haut point de la fugue des chiens, je dis en prenant congé : — Mais qu'ont donc vos chiens ?

« — Ah ! me répond lord M... en souriant : vous avez fait *quelque chose !* — J'aime beaucoup ces chiens, voyez-vous, ils sont toujours sous mon bureau, et parfois un d'eux se permet quelque chose... de désagréable ! Ils sont tellement semblables que, dans l'impossibilité de reconnaître le coupable, je cravache les deux d'où il résulte que le délit d'un seul fait fuir également l'autre. »

Avec Dumas, il fallait toujours dire : *Si non e vero...*

Sa seconde anecdote m'en rappelle une autre qui effleure le même sujet. Je l'emprunte à mes souvenirs du temps de Napoléon III.

Ayant été de *cour*, j'en connais l'étiquette; mais il est incontestable que, si les princes avaient autrefois leurs fous, il y a toujours à présent un ou deux enfants gâtés, ou enfants terribles, à qui l'on concède de grandes franchises de laisser faire ou laisser dire, certain qu'ils paieront leur dette de courage et de dévouement au moment venu.

Le général de Cotte, aide de camp de l'empereur, mort depuis en Italie, l'un de mes adversaires au

piquet, était un de ces blagueurs à froid avec un air sérieux.

On sortait un jour de la messe, et le cortège impérial regagnait les appartements privés.

Interpellant soudain le maréchal Vaillant, qui le précédait :

— Monsieur le maréchal, lui dit de Cotte, savez-vous quelle est la différence entre Marlborough et les haricots ?

— Est-ce à l'homme ou au ministre de la guerre que vous vous adressez, monsieur ?

— Au ministre, monsieur le maréchal.

— Mais alors... je ne vois pas !

— Eh bien, monsieur le maréchal, Marlborough s'en va-t-en guerre et les haricots... s'en vont en *paix*.

Désormais je vais entrer dans une période de ma vie qui m'oblige à m'expliquer très nettement.

En matière de *secret professionnel*, chacun est son appréciateur, et j'ai dit précédemment qu'à cet endroit ma doctrine est radicale.

J'ai parlé également de la *tunique de Nessus*, vêtement imposé d'office par le grand vêtisseur *monsieur tout le monde*.

Il y a aussi la *livrée*, et livrée il y a lorsque la fonction est appuyée d'un appointement, *quelque modeste qu'il soit;* en d'autres termes, lorsqu'on a mangé le pain de la maison.

Ici deux opinions sont en présence. Il semblerait que tout individu, officier de cour ou autre, aurait le droit ou même *le devoir*, d'affirmer certains faits du *domaine public*, ou de les rétablir, s'ils ont été *altérés*.

Parler *de visu* ou *de auditu* dans des cas semblables, c'est accomplir un devoir; ne pas protester, se taire, c'est accepter la complicité d'une bourde ou d'une diffamation.

D'autres — et je ne partage pas leur avis — diront : « Seul, vous avez le devoir de vous abstenir de *toutes* appréciations, de *tous* récits, de *tous* rétablissements de vérité. Vous n'avez pas qualité pour cela, vous êtes disqualifié; on pourrait d'ailleurs vous objecter que vous ne pouvez être juge et partie. » Bienheureux si l'on n'ajoute pas : *Trop parler nuit, trop gratter cuit*... N'eussiez-vous parlé que de faits connus, enregistrés et appartenant à tout le monde.

Il y aurait bien encore — *inter utrumque tene* — le système du moyen terme.

Eh bien! latiniste incorrigible, c'est à mon premier et illustre professeur que je demande la solution d'un cas litigieux, et, comme il me répond : *Cessante causa, cessat effectus*, en d'autres termes : Plus de cause, plus d'effet, si d'autres eussent dit : Je *maintiendrai*, je dis, moi : Je *m'abstiendrai*, et voilà... pourquoi ma fille *sera* quasi muette.

CHAPITRE VIII

Fortoul, Changarnier. — Dupin, Miot, Valentin. — *Liquidations* de la Chambre. — Petit complot. — Le cabaret de lord Hertford. — La veille du coup d'État. — Revision du procès Lesurques. — Les Ménechmes. — Le coup d'État. — Le général de Cotte. — Général Fabvier, Labrousse. — Commission consultative. — Le comte Camerata. — Suicide. — Famille impériale. — Grand Écuyer. — Une sérieuse anicroche. — Comte Alexis de Pommereu. — Conspirateur sans le savoir.

1852! Nous voici arrivés au coup d'État.

A la Chambre, la séance était orageuse, et plus, je le jure, que le jour où l'universitaire Fortoul, ministre de la marine — c'était un calculateur qu'il fallait, c'est un danseur qui l'obtint — parlant sur son budget, mérita... le surnom de *Forte houle!*

Sanglé dans sa redingote — on eût pu dire sa tunique — roide et compassé, le général Changarnier, chef de l'armée de Paris, je ne dirai pas s'élance, mais monte magistralement à la tribune.

Ah! à cette minute, croyez-le bien, ce n'est pas une mouche, mais bien un moustique qu'on eût entendu voler, et chacun de nous s'attendait à apprendre l'arrestation du président de la République.

— Mandataires du pays, délibérez en paix! soupire Changarnier.

Puis il descend, toujours majestueux, de la tribune.

Vous dire la stupéfaction générale, y compris celle du président Dupin, est impossible.

Dupin, cependant, ne se troubla jamais; exemple : sur l'extrême sommet de la Montagne siégeait Miot, le pharmacien de Clamecy; *Miot à la grande barbe*, son irréconciliable ennemi, qui, sur sa terrasse, avait braqué deux petites couleuvrines contre l'immeuble Dupin. A la suite d'un tumulte inénarrable :

— Monsieur Miot, glapit Dupin, je vous rappelle à l'ordre!

Et ce rappel est suivi de ce formidable coup de cloche qui nous déchirait le tympan et semblait épargner le sien.

L'ancien sous-officier Valentin, je crois, se lève et dit :

— Mais, monsieur le président, notre collègue n'y est pas : il est au lit depuis dix jours!

On rit, comme vous le pensez, et, après un nouveau coup de sonnette, qui pouvait faire entrevoir les charmes de la trompette du jugement dernier,

Dupin proclame d'une voix retentissante cette sentence de Salomon :

— Je maintiens le rappel à l'ordre.

Ce verdict fut rendu avec le sérieux qui lui était habituel dans de semblables et fréquentes circonstances. La Chambre rit et fut désarmée par ce spirituel blagueur, qui fut, du reste, un président modèle.

Ainsi que je l'ai dit, les six mots de Changarnier stupéfièrent la Chambre; en réalité, ils signifiaient: « Il n'est pas encore arrêté, mais... il le sera demain. » Il est incontestable, en effet, qu'il l'eût été, s'il n'eût pris l'avance, et je crois que ce n'est pas de Sainte-Hélène qu'il se fût agi pour lui.

Ayant assisté aux deux... *liquidations* de la Chambre, au Deux Décembre, et, plus tard, au Quatre Septembre, je vous assure qu'il va falloir faire appel à ma mémoire pour ne pas mêler les incidents des deux époques, bien qu'il y ait eu fermeture d'abord, puis, plus tard, envahissement.

Depuis mon vote contre la dotation du président, je n'étais pas allé à l'Élysée, et le soir même de cette fameuse séance, poussé par un sentiment de convenance et désireux — ça sentait, comme on dit, la poudre — de voir les choses de près, je m'y rendis.

Les salons étaient remplis et Louis-Napoléon venait d'éprouver deux émotions très différentes.

Il s'avançait vers un groupe d'officiers supérieurs lorsqu'un colonel lui dit:

— Eh bien! monseigneur, notre petit complot va donc réussir!

Imaginez — je cherche le mot — l'angoisse de cet homme, armé peut-être et ayant en poche le coup d'État.

A l'aspect du masque ordinairement si impassible de Louis-Napoléon, le colonel, voyant qu'il n'était pas compris, ajouta :

— Je fais allusion à cette décoration pour un de mes officiers, et que j'avais prié Votre Altesse d'appuyer. Elle est enfin accordée, le ministre a cédé.

Peut-être, en ce moment-là, l'homme de glace eut-il peur!

Une émotion plus agréable l'attendait, lorsqu'il s'approcha du comte d'Orsay, qui causait avec lord Hertford.

— Monseigneur, dit d'Orsay souvent blagueur à froid, lord Hertford est très embarrassé; il possède dans ses magnifiques collections un splendide cabaret en porcelaine de Sèvres, commandé et offert à la reine votre mère par l'empereur Napoléon.

— Eh bien! dit le président, je l'accepte, qu'il me l'envoie.

Et voici comment Hertford, dont la prodigalité était loin d'atteindre l'esprit, fut *tombé* de mille louis.

C'est à cet instant et dans le dernier salon, qui devait, je pense, précéder son cabinet — il pouvait

être dix heures — que je rencontrai le président.

Il vint à moi, et après m'avoir témoigné le plaisir qu'il éprouvait à me *revoir*, il me serra nerveusement la main et disparut littéralement comme un diable dans une féerie, par une porte que je ne soupçonnais pas. Il ne me restait qu'à partir, et dans le dernier salon je croisai mon frère, le député de l'Oise, qui venait saluer le président.

— Ma foi, lui dis-je, je crois que tu ne le verras pas ce soir. A la pression émue de sa main, je m'imagine que, derrière la cloison, il en va presser une plus douce que la mienne, et... je le remplacerais volontiers!

Le remplacer! il allait à cet instant même donner les derniers ordres pour le coup d'État, et il est probable que j'eusse moins bien travaillé que lui.

Le lendemain matin... ici, une digression.

J'étais membre de la commission de revision du procès Lesurques — président : Regnault de Saint-Jean-d'Angely; rapporteur : de la Boulie — convoquée à l'instigation d'un bonhomme nommé Méquillet qui, à chaque législature, nous coulait dans la main mémoires sur mémoires.

Baroche, alors ministre de la justice, m'avait dit :

— Comme magistrat, je devrais vous dire : Ce qui est jugé est bien jugé; comme juriste, je dis : Il était coupable et, à chaque gouvernement nouveau, sa famille a demandé des indemnités qui ont été assez souvent accordées pour que cela ait une fin.

Regnault de Saint-Jean-d'Angely, notre président, à qui j'annonçais un jour que je comptais aller voir le *Courrier de Lyon,* me répondit :

— Méfiez-vous des ménechmes. A la retraite de Russie, j'ai trouvé le sosie d'un camarade, et il m'a disputé la place au foyer. Du reste, ajouta-t-il, la pièce a été faite dans l'intérêt de la famille, et le gouvernement ne s'y est pas opposé.

Pour bien me rendre compte du drame, je me plaçai en plein milieu des premières galeries.

Le premier acte allait finir, lorsqu'un couple entre assez bruyamment. Dans la salle, on murmure; mais soudain, un grand étonnement se manifeste et je vois toutes les têtes se tourner de notre côté.

Les entrants ayant occupé deux stalles sur le devant — stalles évidemment louées d'avance — il se trouva deux hommes et deux femmes exactement pareils, à côté les uns des autres, coupe de vêtements, coiffures, physique, tout y était!

Le coup d'État fit la commission mort-née.

Le lendemain de ma soirée à l'Élysée, je m'habillais pour aller à la commission convoquée matinalement, lorsque mon valet de chambre me dit :

— Si monsieur compte aller à la Chambre... il n'y en a plus!

Un coup d'État, ça se fait, nous l'avons vu ; mais pour y croire il faut le voir, et je sortis.

Au coin de la rue Royale, je rencontrai Drouyn

de Lhuys et je lui contai le joyeux à-propos de mon domestique.

— Mais, me dit-il, il vous a dit la vérité. La place de la Concorde — qui fausse souvent son nom — est occupée par la troupe ; regardez et d'ici vous jugerez.

Fort de la majesté de mon personnage — j'avais sous le bras un portefeuille, que je contemple en ce moment avec attendrissement et qui mentionne mon titre de *représentant du peuple* — je demande à passer, et au troupier qui croise la baïonnette, je dis : — Appelez votre officier.

Un jeune sous-lieutenant imberbe se présente et me refuse également le passage.

— Comment, dis-je, je ne passerai pas, quoique député !

— Monsieur, me répond le jeune enfant de Bellone, ce n'est pas *quoique*, mais c'est assurément *parce que*.

C'était bien touché !

Je me rendis chez le prince Jérôme, gouverneur des Invalides, y résidant, et j'y arrivai... par le Champ-de-Mars. Nous causâmes quelque temps... et le prince me dit : — Faites-moi le plaisir d'examiner les boulevards jusqu'à la Bastille, et revenez dans une heure.

Les boulevards étaient occupés par la troupe, et à la hauteur de la porte Saint-Martin j'avisai le colonel — était-il déjà général ? — *de Cotte,* qui

— Eh bien! mylord, si vous achetiez la maison!

— Ah! quelle idée, et je ne l'ai pas eue!

— Quel prix dois-je en donner? dit le notaire.

— Tout ce qu'on demandera, répondit Hertford.

Les vieux notaires! ils ont du bon, sans compter le père *Piet*, qui paya mes *jeunes* dettes.

Château-Villard — l'auteur du *Code du duel* — fit appel au sien pour qu'il tentât de réparer une cassure dans son ménage.

— Mais, monsieur le marquis, lui dit le fin tabellion, est-ce à un notaire à tracer sa voie à un séducteur tel que vous? Votre femme est Anglaise, enlevez-la et... surtout à quatre chevaux.

Et l'enlèvement à *quatre* répara la lézarde des *deux*.

On ne saurait glisser quelques mots sur le duel plus à propos que lorsque l'on vient de citer un maître en la matière.

Le duel ne prouve — en fait — que la bravoure de deux hommes qui, esclaves du point d'honneur, vont sur le terrain sans enthousiasme parfois.

C'est un absurde préjugé disent d'aucuns.

Eh bien, lorsqu'on a vécu dans un pays où le préjugé n'existe pas, je dis, moi, qu'il est — ce que la prison pour dettes est au débiteur de mauvaise foi — un moralisateur dans bien des cas, et qu'il oblige au moins à ne pas oublier la courtoisie et les égards que l'on doit aux autres.

Je vais citer deux cas relatifs à deux des plus braves.

Dans le premier, l'un avec l'esprit eut le courage d'éviter la rencontre.

Dans le second, l'autre eût voulu — bien que provocateur — l'éviter, mais... il était trop tard.

Le marquis du H...y, ancien officier de la garde royale, acquiert la triste certitude qu'il est... vous m'entendez bien.

Il va trouver M. de Chevrigny son ami et ex-officier de son régiment, qui lui répond : — C'est un malheur, mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus.

Du H...y résiste et persiste.

— Ma foi, alors, tu seras tué au moins par le ridicule, car te voilà obligé d'occire tous les amants de ta femme, lui dit nettement C...y.

— Comment, tous les amants, s'écrie le brave marquis, il y en a donc d'autres?

— Mon vieux, répond son témoin : entre *plusieurs* et *beaucoup* choisis!

Et le marquis, bien qu'il eût le mauvais œil, rengaine sa brette.

Le même Chevrigny fut témoin dans une autre affaire, qui se termina moins pacifiquement, et dont l'éternel féminin était encore le point de départ.

M. de R...c, tout récemment marié — sa femme n'avait pas perdu de temps — surprend une correspondance qui lui prouve qu'il l'est en réalité, et non *imaginaire*.

C....y, son témoin, ne peut cette fois réussir dans

son désir de conciliation, et rendez-vous est pris. A peine arrivés au Bois, R... et C... voient déboucher d'une petite allée l'adversaire et son témoin, R... ne connaissait ni l'un ni l'autre.

L'un était ridicule, l'autre a peu rencontré de cruelles.

R..., furieux, se précipite sur *l'autre* en criant :

— Ah ! canaille, tu m'as fait c. ., je vais au moins te souffleter.

— Êtes-vous fou? lui dit C....y, le rattrapant au vol : c'est le témoin.

— Comment, dit R... montrant le second : c'est pour cette caricature-là que ma femme m'a trompé ! oh ! si je l'avais vu, du diable si je l'aurais provoqué.

Disons tout de suite que l'un était le baron de Vidil, baron apocryphe, qui plus tard fut condamné à Londres pour tentative d'assassinat sur son beau-fils ! l'autre témoin était Edgar Ney, qui eut l'heureuse fortune d'être au Deux Décembre et pendant dix-huit ans un des témoins de... Napoléon III.

Il fallut donc en découdre. R... reçut un joli coup d'épée; il était battu, cocu et mécontent.

Mon ami *Caussade*, qui avait trompé un mari, consentit à promettre au... lésé — qui le lui demandait — qu'il ne le blesserait pas une seconde fois... dans un duel de comédie. Le mari, fort de cette promesse, se jeta sur lui comme un furieux, et le balafra.

Le comte Caccia, Napolitain et tireur émérite, ayant promis de ne pas même blesser un débutant, s'amusa à lui jouer, à ras de terre, le jeu napolitain.

Le *ménagé* dut nécessairement abaisser son arme, qui soudain ploie, lui échappe et passe par-dessus sa tête.

Au même moment, Caccia étouffait presque étranglé, la pointe de l'épée lui avait cassé net une incisive, et la lui avait envoyée dans la gorge.

Je ne parle, bien entendu, que de quelques faits et de quelques contemporains, que j'ai connus plus particulièrement. Si vous voulez revivre *en autrefois*, adressez-vous à mon ancien préfet et ami Isidore Salles, qui possède une collection unique, et je me suis senti rajeunir en la lisant.

Ce spirituel *ordonné*, après la faillite Outrebon — sur laquelle tant de bohèmes s'appuyaient pour sauver leur crédit, — a depuis l'âge de vingt ans catalogué chaque année tous les faits saillants, et d'après son âge vous jugerez du nombre des volumes reliés. Il a été un peu directeur de la presse, pas mal préfet, et beaucoup financier, m'a-t-on dit aujourd'hui.

Le roi Victor-Emmanuel nous dit en arrivant au Palais-Royal : — L'empereur a attaché Belmont à ma personne, et je m'aperçois que c'est un trop rude service pour lui. Je l'ai laissé dans ma voiture, il n'ira pas loin.

Et Belmont ne le fit pas mentir !

La visite du roi de Wurtemberg, beau-frère du roi Jérôme, était annoncée. J'avais remarqué, *dans mon métier*, que les souverains, outre qu'ils sont parfois coquets et étroitement culottés, ont le dédain des difficultés ou des *impedimenta* extérieurs ; je plaçai à l'entrée du vestibule et au pied de chaque colonne, mes deux plus forts valets de pied, en les prévenant qu'ils pourraient avoir à parer un choc.

Dire que je n'ai jamais, dans ma longue pratique, deviné un numéro de la roulette et que j'avais deviné cette fois.

A sa descente de voiture, le roi se fracassait la tête sur la colonne — pas de bêtises — du vestibule, s'il n'eût rencontré les forts bras et la poitrine du brave Buttel, et... c'est moi qui fus nommé commandeur de Frédéric de Wurtemberg!

Mais Victor-Emmanuel ne m'avait-il pas nommé commandeur des saints Maurice et Lazare, parce que Belmont était resté dans sa voiture?

Politesses de cour, penserez-vous. Ah! s'il y avait un ordre pour les *pontes*, on verrait voir!

Quoi qu'il en soit, au palais du Sénat, on ne fut pas aussi avisé que moi. Le roi de Wurtemberg se prit le pied dans un pli du tapis et... Buttel n'était pas là.

Un matin, j'avais accompagné le roi Jérôme à Saint-Cloud et je l'attendais dans le salon de service. Il sortit avec l'empereur et me dit : — Venez

remercier l'empereur qui vous donne la croix de la Légion d'honneur. *Le coup était dans les cartes.* Je dus remercier. C'était écrit, eût dit un Arabe. Il le *fa-allait*, eût dit Bilboquet.

Je voyais souvent le marquis de Boissy, le cauchemar du duc Pasquier, qui épousa la belle comtesse Guccioli, Égérie de lord Byron. Je dînai un jour chez lui avec Brigham Young, chef des Mormons, et Villemessant, pontife du *Figaro*.

J'avais eu, à l'Opéra-Comique, avec un de ses rédacteurs, le mulâtre Cochinat, un tournoi parlé, qui se termina à mon avantage, et je le priai de moins me mettre en relief dans son journal.

— Avec tout votre esprit, me répondit-il, vous n'êtes pas fort; — d'autres me l'ont dit depuis — vous donnez à tout le monde, excepté à moi. Quel sera mon profit?

De l'esprit! oui j'en avais — argent comptant. — Comprenez-le comme vous le voudrez.

Albert Wolff et Fervacques m'avaient depuis longtemps oublié dans leurs chroniques. Ils en sont morts. Chroniqueurs, méfiez-vous!

Le prince Paul de Wurtemberg, frère du roi régnant, avait la bonté de me recevoir très souvent, je faisais sa partie avec le comte de Chabrillan et le comte de Medem, fils du diplomate.

Pauvre Medem! je le rencontrai un jour et il voulut me vendre une fourrure; nous étions en avril, je refusai — comme pour Camerata!

— Vous avez tort, me dit-il, c'est une occasion que vous ne retrouverez pas, j'ai dans l'idée que je me ferai casser la tête avant peu.

Six mois après, à Florence — aux Cassines — le général Kalergis lui logeait une balle dans la tête.

Dujarrier, ami de Girardin, tué par Beauvallon, mourut de la même façon, et me fit, la veille de sa mort, une étrange confidence sur un de ses adversaires au jeu. Son testament ayant nommé l'adversaire, celui-ci vint consulter Véron qui lui dit : — Trouvez des gens avec lesquels vous ayez joué et perdu, et qu'ils le signent ! — L'histoire dit qu'il n'en trouva pas !

Sur la mort du peintre Alfred de Dreux et sur celle du général Cornemuse, la légende a varié.

Légendes ! légendes ! Ah ! combien n'en ai-je pas entendu d'abracadabrantes sur les sujets dont je connaissais le *solde* véritable.

Il y a eu, je l'avoue, des événements dont je n'ai jamais pu avoir le fin mot.

Le peintre Alfred de Dreux a-t-il été tué d'un coup d'épée dans son atelier ? Le général Cornemuse est-il mort également de la même façon, ou tout simplement de sa belle mort à l'aide d'une fluxion de poitrine en sortant du bal des Tuileries, *Chi lo sa* ?

Je me bornerai à dire que j'admets que de Dreux soit mort d'une querelle particulière, comme bien d'autres. Quant au général, je m'étais trouvé peu

avant, très *au vent* près de lui. Nous sortions d'un bal des Tuileries, culottés en gala, et tout le monde sait la longue station qu'il fallait faire dans l'escalier glacial du pavillon de Flore, en attendant sa voiture. J'admets aussi, ce qui est moins *légendaire*, que Cornemuse a pu attraper là une bonne fluxion de poitrine, et il n'aura pas été le seul.

L'autre escalier, celui de l'impératrice, était moins froid, mais les stations y étaient aussi longues.

Combien n'a-t-il pas couru de versions au sujet de la mort d'un archiduc et d'une jeune comtesse?

Eh bien, en voici une nouvelle que je donne telle que le hasard me l'a livrée et j'ajoute que l'indiscret aurait été une femme, bien que l'on crût s'être assuré que le secret serait gardé.

Dans le pavillon de chasse les convives étaient, outre l'amphitryon, le comte L..., gentilhomme hongrois, le duc de C..., le comte H...

Ajoutez-y quatre dames. Le souper en était arrivé à ce moment où l'absorption des vins trop généreux a oblitéré le sens moral des convives, fussent-ils du meilleur monde, et où la plus monstrueuse proposition a chance de se produire.

— Tous voiles à bas! dit l'un, ou plus probablement *l'une !*

Immédiatement, trois de ces dames obtempèrent, ainsi qu'au jugement de Pâris.

La quatrième proteste et se lève pour sortir, malgré l'insistance de son partenaire qui, saisi d'un véritable accès de délire alcoolique, saisit un pistolet à la panoplie et la tue, puis soudain, dégrisé, se fait justice.

Le secret devait être gardé mais... il y avait trois femmes, et elles n'avaient pas promis de ne plus boire.

Je me borne à raconter sans avoir, je le jure, ornementé le récit qui m'a été fait, et je conclus en disant : *Si non e vero...*

A la suite d'un des bals de cour dont j'ai parlé, il arriva à Mme de Plancy une bizarre aventure.

Ma maison, rue du Bac, avait trois cours, une voûte devant mon entrée et deux portes cochères, une rue du Bac, l'autre rue Saint-Dominique.

Dès le matin, pour raccourcir leur route, les ouvriers du quartier traversaient cours et voûte. Un matin, mon valet de chambre me remet une broche qui me paraît très belle et qu'il vient de trouver devant la porte. Je me dis immédiatement : C'est un bijou qui s'est accroché, au bal de l'impératrice, à la robe de ma femme.

J'envoie une lettre au général Rollin qui me répond : « Mon cher, gardez votre trouvaille, c'est du faux. J'ai une vitrine pleine de bijoux de ce calibre-là, trouvés à la suite des bals, et on ne les réclame jamais. »

Mon valet de chambre ayant porté la broche à

un bijoutier, qui l'estime dix mille francs, j'avisai de suite le général Rollin.

A la réception de jour de la duchesse Tascher de la Pagerie, et le jour même, ma femme racontant ce fait étrange :

— Mais, madame, dit une visiteuse, opale et diamants, c'est la broche de Mme de Saint-Paul; comment est-elle *encore* entre vos mains?

Ce que ma femme répondit, vous le supposez, moi aussi. Bref, j'envoyai à Saint-Paul le bijou trouvé et mon valet de chambre reçut *cent francs;* c'était peu.

Évidemment, la broche s'était piquée à la robe de ma femme pendant le cotillon final et on avait *pu l'y voir,* dans les trente minutes de station *escalière.* Elle eût pu tomber dans la cour des Tuileries, dans ma voiture ou sous ma voûte, et être par conséquent dérobée.

Qu'eussent dit, le lendemain, ceux qui *avaient* pu voir le bijou accroché à la robe ! ! ! J'en eus le frisson.

CHAPITRE XI

Jérôme Patterson Bonaparte. — Prince de Canino. — Brouet lacédémonien. — Prince Paul de Wurtemberg. — Cause probable de sa mort. — Le *Portofoglio*. — Les résurrections du maréchal Ornano. — Une aventure du général Prim. — Absurdité de *chasseur*, *blagueur*. — Chasses de Plancy. — État actuel. — Les montres du roi Jérôme. — Sa mort. — Noble vengeance. — Nouvelle élection. — Cours électoral.

S'il m'a été donné de connaître presque tous les contemporains marquants, je le dois aux phases diverses, aux hasards de ma vie, et je n'ai pu parler que de quelques-uns.

J'ai naturellement connu toute la famille impériale.

Parfois, j'allais à Buzenval — célèbre par un duel itérativement repris, et plus tard par une triste bataille en 1870 — visiter l'excellent prince Murat, qui ainsi que le roi Jérôme aimait ses cultures et ses chevaux.

Je fus particulièrement lié avec Jérôme Patterson-

Bonaparte, et son fils qui venait de servir au Texas.

On se rappelle que Jérôme Bonaparte avait épousé en Amérique miss Patterson, que l'empereur exigea la rupture de ce mariage fait sans son consentement, et lui substitua une union politique.

Lors de la guerre de Crimée, au début de laquelle le prince Napoléon prit part, l'empereur qui, en Amérique, avait beaucoup connu le cousin — d'aucuns dirent alors... de *Damoclès* — le fit venir à Paris — y vint-il de lui-même? — et il amena son fils.

Ses débuts dans la grande ville furent brillants, sa faveur extrême, et j'allais, par ordre de son père, lui faire ma visite à l'hôtel du Rhin, et mettre à ses ordres un service très complet d'écurie.

Plus tard, *cessante causâ cessat effectus* — ici je ne commets aucune indiscrétion, les débats ayant été publics — Jérôme Patterson dut... regagner l'Amérique!...

Son fils avait été naturalisé Français, et, pendant la guerre de 1870, je le vis à Paris, lieutenant-colonel d'un régiment de dragons.

Le père avait le masque de Napoléon, mais le langage et la tournure avaient l'estampille américaine.

Le fils était beau soldat, et des plus civilisés.

J'ai beaucoup connu également le prince de Canino, prince extra-libéral, ex-président de la république romaine, dont les frères ont été mes collègues à la Chambre.

Dans un journal français, je viens de lire qu'une berline à deux chevaux, escortée d'un piquet de cuirassiers, est allée *prendre* le représentant d'un grand empire pour l'amener au palais de l'Élysée, chez le président de la République.

Le culte de mon ancien métier m'autorise à dire qu'en aussi maigre équipage cet ambassadeur pouvait être pris pour un détenu. La république n'implique pas forcément le brouet lacédémonien, et les côtelettes à la purée d'ananas n'ont pas altéré les convictions du président Marrast, peut-être même Barras les connut-il?

Il me semble qu'il serait digne de la France d'adopter un peu plus de mise en scène pour la réception d'un ambassadeur; je me rappelle que lorsque Napoléon III envoya, pour l'entrée de la reine d'Angleterre, ses magnifiques équipages à la française, j'entendis d'un groupe de déguenillés sortir cette appréciation : « A la bonne heure, c'est beau et digne de la France, et ça vaut mieux que le fiacre de Louis-Philippe! »

Le maréchal-président pensait sans doute comme moi, car supposant que le souverain de l'empire persan ne pouvait faire son entrée comme le conseil municipal, il *fréta* deux équipages à quatre chevaux, mais... *l'improvisation* craqua en route. *On avait perdu l'habitude.*

Barras vient de me rappeler un souvenir.

Mon père, très jeune alors, reçut un jour l'invi-

tation de se rendre à Grosbois. — Monsieur, lui dit Barras, vous êtes jeune et je vous connais peu, mais j'ai confiance en vous. Autour de moi il me semble que le sol se mine et je m'attends à tout. Voici un lingot d'or de cent mille francs, je vous le confie.

Mon père cacha le lingot dans la caisse de son cabriolet, et l'enfouit sous le parquet de son appartement de garçon de la rue de Grammont.

De toutes façons, Barras avait vu juste. Mon père, esclave de la consigne, se cloîtra chez lui et fut bien heureux lorsqu'au bout d'un mois, *Valadon*, ami du directeur, vint lui réclamer le dépôt.

Un journal français m'a inspiré tout à l'heure une réflexion, que certains trouveront mal fondée, je suppose qu'ils seront cependant frappés comme moi de ce que je lis dans la *Gazette de Genève :* naturalisations : *huit* Français, *un* Allemand, *un* Russe, et c'est généralement la proportion courante, outre que l'argent de Lyon et de Paris figure de plus en plus ici dans les achats d'immeubles, — *caveant consules.*

Si les Allemands se naturalisent peu, il faut cependant reconnaître que, dans ce beau pays où les oiseaux sont rares, leurs *rossignols* foisonnent... comme à Paris du reste. *Re-caveant consules.* Mais que le lecteur-ami me permette de revenir au prince Paul de Wurtemberg que j'ai laissé loin derrière moi.

Qui ne se rappelle ce grand et beau vieillard? Fixé depuis longtemps en France, il habitait place Vendôme l'hôtel de *Behring*, et on le rencontrait constamment rue de la Paix, dont il s'éloignait peu, promenant ses king-charles.

Le prince aimait beaucoup à faire sa très modeste partie, et s'il perdait, il faisait, pour garder ses partenaires, servir à souper; j'ai même vu une fois, à quatre heures du matin, la déveine ayant persisté et l'excellent prince perdant une dizaine de louis, apparaître... un *avant-déjeuner*.

Un jour, seul avec lui et ayant l'honneur de faire sa partie, je l'entendis — il était en déveine — proférer une interjection gutturale dont le sens m'échappait :

— Monseigneur, que veut donc dire Votre Altesse?

— Je dis en allemand : je voudrais être *cerf!*

Comprenant esclave, je lui dis : — Pourquoi *serf?*

— Mais non, je dis cerf, pour mieux courir et fuir la malechance!

Une autre fois, me trouvant seul encore avec lui et voulant flatter sa juste prétention d'homme très informé, je lui dis :

— Votre Altesse a la réputation d'être au courant des *dessous* de toutes les cours d'Europe, mais il y a, je suppose, des cas particuliers où on pourrait mettre sa science en défaut.

— Essayez, me dit le prince.

— Eh bien! monseigneur, il est un grand État

où un favori, qui a cependant des opinions notoirement opposées à celles du souverain, a ses grandes et ses petites entrées à la cour. Quelle en est la raison ?

— Ah ! mon pauvre enfant, me répondit le prince, je m'attendais à quelque chose de plus difficile, et vous êtes en vérité bien... ignorant. Les grands de la terre aiment plus encore que les autres à boire du lait, en d'autres termes à savoir qu'ils sont bien jugés, et il y a tels courriers d'ambassade apportant telles lettres cachetées à l'adresse du favori, et qui, remises au souverain qui les décachette et n'y trouve que des appréciations louangeuses, suffisent non à justifier, mais à expliquer la faveur... du favori.

— Ma foi, j'étais battu et confus.

Lorsque le prince Paul mourut, je me rappelai sa constante bonté et j'éprouvai un véritable chagrin. Je me demandai même si le ridicule épisode que je vais raconter n'avança pas sa fin.

Tout Paris a connu ce grand et beau vieillard, figure martiale, moustache coupée en brosse, œil bienveillant, qui promenait, je l'ai dit, sans cesse, ses petits chiens rue de la Paix.

Un jour, à quatre heures, à dix pas de la porte de son hôtel, il est pris par une de ces crises auxquelles sont parfois sujets les vieillards, et s'appuie contre une des balustrades en bois du ministère de la justice.

Soudain deux mains de *tyroliens* — les agents

que *Caussidière* avait coiffés du chapeau pointu — s'abattent sur lui.

— Mais, s'écria-t-il, je suis le prince de Wurtemberg; je souffre; depuis trente ans, je suis l'hôte de la France.

Les agents ne voulurent rien entendre, et c'est entre deux alguazils, qu'il défila rue de Castiglione, rue de Rivoli, et fut interné au violon de la place des Pyramides !

C'est là où, affalé, la tête dans ses mains, le front et le visage marbrés de plaques rouges, que le trouvèrent Napoléon et le préfet de police !

Piétri s'excusa, et voulut casser les agents.

Le prince exigea qu'ils fussent maintenus. Le roi Jérôme, apprenant l'état grave dans lequel était son beau-frère, alla le voir.

Dans le salon d'attente nous croisâmes le nonce du pape et l'abbé Coquereau, qui sortaient de chez le moribond.

Peu après il sortait lui-même de chez le prince Paul, et je me rappelle qu'il me dit :

— Mon beau-frère est paralysé, et il m'a été impossible de comprendre l'expression d'un désir instant qu'il me témoignait.

— S'agissait-il du *Portofoglio*, correspondance intime européenne ?

— Ah ! mon cher enfant, ajouta-t-il : voilà ce qui ne m'arrivera pas à moi.

Pauvre prince, c'est juste ce qui lui est arrivé.

L'héritier du czar dînait un jour au ministère de la guerre, entouré de tous les grands dignitaires de l'empire. On parlait de la campagne de Russie, et le prince, après avoir gracieusement fait l'éloge de la Grande Armée, ajouta : — Vous avez, lors de vos désastres, perdu bien des officiers d'avenir, entre autres un brillant colonel, Ornano.

— Pardon, monseigneur, dit en se levant le grand chancelier de la Légion d'honneur, petit bonhomme vit encore ! A la bataille dont parle Votre Altesse, je fus en effet laissé pour mort sur le champ de bataille, mais plus tard mon aide de camp vint chercher mon corps et le chargea sur un mulet qu'il traîna par la bride. Un boulet malencontreux ayant emporté l'avant-train du mulet, je fus tué une seconde fois. Mon corps rejoignit dans une charrette mortuaire le contingent qu'on enlevait, et un soldat ayant remarqué ma grosse épaulette, me retira du tas et s'aperçut que je respirais. Larrey fit le reste.

Ornano n'en avait pas fini avec les résurrections, car bien que plus tard il ait été traversé d'un coup d'épée dans un duel, il est devenu maréchal de France, bien que mort trois fois. Arrighi, duc de Padoue, eut du reste même chance.

Il m'arriva de tenter un tour de force. Le Cercle agricole, je l'ai dit, était le *buen retiro* des anciens officiers de la garde royale et j'y amenai dîner...

Prim, l'*agitateur*, et son aide de camp. Ils furent très bien reçus.

Prim me confirma un fait que mon ami Ferdinand de Lesseps, ancien consul général à Madrid, m'avait raconté ; je laisse parler Prim :

« Jeune *alferez* dans une troupe de partisans, j'errais avec cinq à six de mes hommes affamés et exténués à la recherche d'un gîte. La nuit était venue et j'aperçus une ferme isolée, une lueur filtrait le long d'une porte mi-fermée. Je laisse mes hommes à l'écart et, m'avançant seul, j'essaie d'entr'ouvrir la porte, mais les gonds étant huilés elle s'ouvre toute grande et je me trouve en face d'une quarantaine de royaux, qui, tunique bas et fusils déposés dans une encoignure, faisaient flamber des sarments, coupaient du lard, battaient des œufs, enfin tous les signes précurseurs d'une omelette monstre.

« La situation était critique, une seconde la résolut. J'avais en mains un *trabucco*, ou tromblon, chargé de deux ou trois douzaines de balles et qu'on ne tire jamais qu'en le balançant, afin d'éviter le danger du recul.

« Ma foi, je lâchai le coup dans le tas, et tout tomba !

« Les adversaires étant quarante, et mon *outil* ne devant contenir que 24 ou 30 balles, je me dis : Il y a *frime*, le fait n'est pas douteux.

« J'appelle alors mon sergent et je crie : Venez

avec deux hommes reconnaître ces drôles, et que la compagnie entoure la maison.

« Rassurez-vous, je n'avais pas tout tué; on coupla les survivants et... nous mangeâmes l'omelette. »

En tua-t-il vingt et un ? j'en doute, mais Jules de Lesseps tua, chez le *diamantiste* Moiana, vingt et un perdreaux de ses deux coups, et le fait, affirmé par un procès-verbal à la mairie locale, l'obligea par la suite, m'a-t-il dit, à de trop fréquents récits.

Je n'ose dire, approximativement même, le nombre des perdreaux que j'ai tués dans ma chasse qui était réputée des plus belles; mais je n'en ai jamais tué que trois d'un coup. On verra plus tard qu'à la roulette, où j'ai tant ponté de numéros, je n'ai jamais — ce que je voyais faire chaque jour à d'autres — pu en réussir un seul de mon invention, mais je l'ai écrit et le réécrirai.

J'entends sans cesse dire : *chasseur, blagueur*, c'est absurde. Le chasseur ayant beaucoup pratiqué fatiguerait vite son auditoire au récit de banalités; il raconte ce qui, étant excentrique ou imprévu, l'a frappé et mérite d'être dit. Les autres sont simplement des blagueurs, et saint Hubert ne les reconnaît pas pour chasseurs.

Je veux citer la plus belle période des chasses de Plancy.

J'avais, à l'ouverture, mon frère, mon cousin d'Aucourt, Lavillestreux, Boulard, Tanlay et La

Boissière, en tout sept clubistes; j'allais oublier Léon Chevreau, préfet de l'Oise.

Le premier jour on tua 457 perdreaux et, le soir, on prit 500 belles écrevisses. Le second jour 300 perdreaux. Le troisième jour 400 perdreaux et le matin on avait pris en rivière 300 livres de beau et bon poisson.

Dans ces trois jours on tua deux canepetières, et je ne compte pas les cailles, lièvres et lapins.

Cette saison fut, je l'avoue, exceptionnelle; la chasse ayant été également belle dans la commune, on vendit des perdreaux vingt-cinq centimes!

Depuis, la démocratie a passé par là et, dans l'air comme sous l'eau, le vide s'est fait. Le ministre qui m'a répondu que la chasse était assez protégée, qu'il était démocratique de l'ouvrir un dimanche, et que la réglementation des mailles du filet était une mesure de préservation suffisante, m'a dit trois bêtises ou tout au moins deux.

Je lui ai répondu que dans son budget des recettes il s'illusionnait sur le produit prévu des locations. Je n'ai eu raison qu'à moitié parfois, je n'avais pas compté sur la vanité, et sur les bourses israélites. Le droit de chasse a augmenté, le gibier a diminué et cependant — affaire de vanité — il y a plus de ports d'armes qu'autrefois dans beaucoup de localités.

A la suite d'un dîner au Palais-Royal, auquel

avaient assisté, si mes souvenirs sont exacts, la duchesse de Grammont, lord et lady Holland, on était rentré au salon.

— A quoi pensez-vous? me dit subitement le prince. J'étais embarrassé, il le vit et ajouta : — Parlez, je le veux.

— Devant un ordre, je dois m'incliner, répondis-je. Je pensais, Monseigneur, au nombre de souvenirs, montres surtout, que vous avez toujours aimé à prodiguer autour de vous. Je me disais : Dans ce salon même, l'officier du prince, le petit-fils du prince Lebrun est certainement le seul qui n'en ait pas.

— Vous avez raison, mon enfant, me dit-il, et, me remettant sa montre qu'il venait de décrocher de la chaîne, il ajouta : — Vous aurez au moins sur les autres un avantage, c'est que celle-ci est *ma* montre. Aujourd'hui je la répute historique.

Quelques années plus tard, le prince m'en donna une autre sur laquelle était son portrait; mais elle me fut dérobée avec d'autres objets, lors d'un vol avec effraction commis chez moi par un Allemand. C'était lors de la déclaration de guerre; la police avait d'autres occupations et je fus sans doute la première victime du goût de nos ennemis pour l'horlogerie... et les petits brillants qui entouraient le bijou!

C'est au château de Villegenis, où il était installé depuis quelques années, que le roi Jérôme reçut la

dernière atteinte du mal qui devait l'emporter. En peu de jours la maladie fit de tels progrès qu'il n'y eut plus d'espoir à conserver; le prince rendit le dernier soupir entouré de la famille impériale et de sa maison qui l'aimait, le respectait et faisait en sa personne une perte irréparable[1].

Mes fonctions m'appelaient naturellement à aviser au transport du corps au Palais-Royal, où on organisa une chapelle ardente. Je ne puis oublier l'effet saisissant de ces grands équipages, accompagnés de valets porte-torches, traversant les campagnes et les villages endormis.

Ce n'est qu'à Genève où j'ai connu la vraie liberté, mais la mort du prince me fit une quasi indépendance.

Je crus devoir demander une audience à l'empereur. Il me la refusa.

Maupas, père de l'ancien préfet de police, qui m'avait remplacé, étant mort — on meurt souvent quand j'en ai besoin — je résolus de reconquérir ma députation et d'avoir ainsi *mon* audience.

La députation, mes chers électeurs me la rendirent... l'audience, je ne l'eus pas, *quoique* député!

J'étais évidemment mal noté; mais, beau joueur, j'eus plus tard l'occasion de me venger noblement.

1. Deux ans auparavant, le prince avait eu la bonté de me communiquer un article de son testament me concernant. Il me léguait 25,000 francs, deux chevaux et une voiture. Je le priai de supprimer le don en argent; il n'y voulut pas consentir.

L'impératrice, qui au charme de la femme joignait le courage civil, venait de visiter les cholériques d'Amiens. Beaucoup de conseils généraux eurent la pensée de lui voter une adresse.

Les assemblées départementales avaient-elles le droit de s'immiscer dans la politique? C'était très contestable, et mon collègue Casimir Périer ne le pensa pas. Plus que moi Périer était travailleur. Il avait des secrétaires et il apportait en séance de gros in-folio, et des arguments plus gros encore.

Eh bien! ce fut moi qui plaidai la cause de l'impératrice et répondis à l'attaque. Je ne porterai pas mon succès au compte de mon éloquence; mais, enfin, l'adresse fut votée et... mon préfet fut content

Je me représentai donc aux élections.

Ah! ce fut un tournoi mémorable et qui dura six mois. Pour ces batailles-là il faut: un coffre solide, des électeurs fervents et des juments percheronnes bien *jambées*. Pour y persister, il faut, en outre, je le jure, une force de volonté peu commune.

Il y avait, parmi les cinq candidats, un candidat *agréable*, et quand je vins annoncer poliment ma candidature au ministère, en ajoutant, ce qui était parfaitement inutile d'ailleurs, que je ne voulais aucun appui, je fus reçu... fraîchement. Au conseil des ministres, j'avais été fortement battu en brèche par Walewski et Thouvenel; Persigny, qui m'était plutôt sympathique, ne me le cacha pas.

Mon préfet et ancien camarade, le vicomte de

Charnailles, consulté, ayant répondu qu'il était impossible de m'empêcher d'arriver, fut envoyé à Chartres. La vicomtesse et sa mère comtesse de Damrémont m'ayant dit : « Réussissez pour nous donner raison », je répondis peu galamment : — Je réussirai pour moi d'abord, et serai heureux que mon succès justifie votre appréciation.

A Charnailles succéda M. Lemasson, ancien officier d'artillerie, qui s'étonna d'avoir à me combattre. Entre nous, du reste, il fut convenu que la lutte serait toujours à armés courtoises. Je raconte et ne blâme pas. N'est-ce pas Jules Simon qui a dit : « En élections, un gouvernement qui s'abandonne est un gouvernement perdu. » Le gouvernement me *jaugeait* ennemi.

Reste toutefois le choix des moyens !

A l'expiration du sixième mois, le gouvernement ayant convié brusquement tous les maires à un vote préparatoire, j'y eus la majorité, et je crois pouvoir dire que, *seul*, j'eus les honneurs d'un scrutin à deux degrés, *plus ou moins constitutionnel.*

Huit jours après le vote des maires, le sous-préfet de Bar-sur-Seine m'annonça... que j'étais candidat du gouvernement ! Je cite ma réponse toujours polie : — Cette décision, pleine de bonne grâce, me donne une estampille qui m'enlèvera bien deux mille voix, mais... je suis assez riche sans cela ; d'ailleurs, une politesse en vaut une autre : j'accepte !

Au début même de ma tournée, mon cocher, mal-

adroit, avait cassé le timon de ma calèche en pleine ville hostile; un superstitieux eût hésité. Ma dernière visite fut pour M. Chanoine — retour de Chine, aujourd'hui général — et un de ses chevaux faillit me tuer. Mon œuvre parachevée, et comme j'arrivais au perron de la station du chemin de fer, la roue de ma calèche, faisant chapelet, s'abîma; mais le tour était joué.

Enfin — je puis dire malgré tout — j'avais réussi; mais, je dois l'avouer, pointant pendant six mois sur mon livret de commis voyageur et pérégrinant sans cesse, je revins deux fois à Paris, découragé; puis, après deux jours de station dans ladite ville, je repartis avec une nouvelle ardeur. Gros joueur, je jouais contre un souverain, et je m'entraînais, pressentant sans doute Khalil, le cousin du Prophète, contre lequel j'aurais à soutenir d'autres luttes.

Le vote ayant toujours lieu le dimanche, mon *travail* électoral était terminé le samedi soir, et, à chaque élection, ma dernière étape sur le chemin de Paris était chez mon ami Roulleaux du Gage, receveur des finances à Nogent-sur-Seine. J'y trouvais bon dîner et bon gîte.

Après le repas, Roulleaux s'installait régulièrement à sa table et me disait : « J'y suis. » Je lui dictais alors une lettre ainsi conçue, qui partait par le courrier de neuf heures :

« Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous

« annoncer, *comme d'habitude*, le résultat des élec-
« tions qui auront lieu demain. »

Je donnais alors le chiffre présumé des votants, suivant le plus ou moins d'intérêt de l'élection; le chiffre de chacun des candidats par chaque canton, et enfin le total.

Ce résumé amusait beaucoup Roulleaux, et, cette fois, si le hasard seul m'amena à un écart de neuf voix, ce qui fut véritablement extraordinaire, ce fut l'exactitude des chiffres annoncés pour chaque candidat et par chaque canton.

Ma lettre, concernant cette même élection, arriva le dimanche matin au ministère, et Dureau, je crois, chef du personnel, entrant chez Persigny, lui dit :

— Monsieur le ministre, je viens vous annoncer, avant l'ouverture du scrutin, le résultat de l'élection de l'Aube.

— Ah! dit le ministre, c'est Plancy qui continue ses prédictions! Eh bien! pointez cette élection, et nous vérifierons.

Je viens de faire un cours électoral un peu long, mais il pourra servir aux candidats de l'avenir et leur enseignera, au moment où le scrutin de liste est sur le point de disparaître, que de bonnes tournées, faites par soi-même, et un livret sur lequel trois signes différents cotent l'impression produite par le serrement des mains, à la sortie de chaque village, donnent la seconde vue et la note vraie.

CHAPITRE XII

Une historiette gaie. — Mustapha, Khalil-bey. — Le jeu. — Un mécène turc. — Un duel au piquet. — Khalil et l'Angevin. — Au jeu tout arrive! — Un docteur allemand. — Deux études typiques. — Nariskine. — Vertige des croupiers. — La vérité et la légende. — Le baron James de Rothschild. — De Lamarre, Khalden, Abazza. — Démission de Nariskine. — Turc et Français. — Un membre de l'ordre de la Jarretière. — Affolés et preuve d'affolement. — Un savant administrateur. — Prince Pierre Galitzine.

Une historiette gaie pour reposer le lecteur de mes grandes manœuvres électorales du chapitre précédent.

Il était une fois un joyeux viveur, très voisin d'une capitale — je ne la nommerai pas. — Suis-je assez discret!

Si mon héros était viveur, c'était aussi un travailleur, et je l'en loue, car m'est avis que le plaisir est double après le labeur.

Sa tâche finie, il courait à la ville et, commençant en pique, il finissait régulièrement... en cœur.

Pour être plus clair, en quittant le cercle, c'est muni d'un viatique enjuponné qu'il regagnait le caravansérail à la mode. De cette façon, si la série avait été heureuse, il la continuait; si elle avait été mauvaise, il empruntait à sa belle. Le système des compensations.

Toutefois il fallait entrer, et surtout ne point voir lever l'aurore, car dans ce cas — la chanson le dit — on fut toujours vertueux et oncques n'était son cas. Il fallait, dis-je, entrer et, pour ce, avoir raison de l'opposition du *custode* de nuit préposé aux mœurs; mais quel est le cerbère qu'on n'amadoue pas à l'aide de quelques sesterces ?

Le maître chef ayant eu connaissance de cette infraction aux lois de la morale, formula un *veto* absolu. Remarquez qu'en certains côtés, plus le fond est laid, plus la comédie ostensible de la moralité se joue.

Notre farceur n'était pas à cela près; il répondit désormais au sévère concierge : « C'est ma femme. » Il n'y avait qu'à s'incliner et à ouvrir, c'est ce qu'il fit.

Les flots sont changeants, on le dit du moins, et je n'y contredirai pas; mais il les imita, lui, tellement, que chaque jour sa femme était nouvelle.

Ici nouveau *veto* tellement radical, qu'il fallut bien sacrifier cœur à pique, et pique se comportant très mal tout seul, renoncer à la *Métropole*.

Le pique et le cœur sont des irréguliers et pour se consoler de leur perte, notre homme eut recours

au *connubium stabile*, en d'autres termes il se maria.

La lune de miel dura... ce que durent les lunes, et quand on a mangé du serpent, gare le revenez-y. Bref, le voyage à la ville étant indiqué, la légitime, assoiffée encore des primes ardeurs conjugales, voulut accompagner son seigneur.

Désir de femme est un feu qui dévore; il fallut donc bon gré mal gré dire oui, et à minuit tintant ledit seigneur frappait à l'huis du caravansérail, désireux d'y loger temporairement sa conjointe.

— Ah ! vous voilà, dit le portier.

— Oui, répond l'autre, et avec ma femme.

— Elle est bien bonne, s'écrie l'incorrigible gardien, mais je la connais. Couchez dehors, c'est ici une honneste demeure.

S'il est un dieu pour les ivrognes, il faut croire qu'il en est un pour les mauvais sujets. Usant du rituel séculaire et toujours si bien accueilli, le pendard avait décroché la timbale à l'aide du : « Je n'ai jamais aimé que toi. »

Que toi ! le mérite de la dame était par ma foi bien mince, puisqu'il n'y avait pas eu concurrence, et voilà qu'elle découvrait les *mille e tre*.

Ah ! pour le coup, la chère petite chatte, jalouse d'effacer les autres, l'aime deux fois de plus.

J'étais toujours membre du Cercle agricole, mais, en 1865, je le désertai pour celui de la rue Royale, où je venais d'être admis.

Il est parfois donné à un individu de modifier les habitudes ou les conditions existantes ; l'apparition de Mustapha, frère du vice-roi d'Égypte, et de Khalil-bey sur le tapis vert opéra cette modification.

Jusqu'alors, dans les cercles, on avait joué les jeux de *commerce* à un taux relativement modéré, et un lansquenet un peu plus accidenté.

Les deux fils de l'Islam importèrent, ou du moins développèrent, le *baccara* et le *bésigue*. La chronique en a dit long sur eux, mais je vais établir la vérité.

Tous deux étaient instruits, intelligents ; si leur esprit était éminemment gaulois, en bons Turcs ils détestaient les Français... qui le leur rendaient.

J'ai peu connu Mustapha, qui tenait ses assises au Cercle impérial, mais je dînai une fois avec lui chez Khalil. A la fin du repas, vautré à la turque sur un divan, il m'appela et en prenant le café nous causâmes. Le maître de la maison, traversant le salon où nous étions, il l'interpella ainsi : — Khalil, mon ami, ôtez donc ces diamants et ces chaînes, vous avez l'air d'un Turc, faites comme moi, supprimez les bijoux. Puis se tournant vers moi il ajouta : Il n'a pas de capital ce que j'ai de revenu, quelque jour je le trouverai à la porte de mon palais vendant des dattes !

Peu d'années après il lui donnait sa fille en mariage. Khalil-bey avait hérité de quinze millions à la mort de son père. Ambassadeur à Vienne, puis

à Saint-Pétersbourg, je crois, il mena grand train et arriva à Paris avec huit millions.

C'était encore un beau denier, auquel vinrent s'ajouter trois millions qu'il nous gagna tout d'abord; — j'ai dit que les Turcs changèrent absolument les conditions de la partie dans les cercles. Ils y développèrent le baccara, et à coups de millions.

Un homme gagne au jeu pendant de longues années; il mène grand train et n'économisera rien. Un jour il perd moins qu'il n'a gagné et les moralistes disent : Il s'est ruiné au jeu. Ils devraient dire : Le jeu l'a ruiné; car le relevé approximatif que l'on peut faire dans les cercles prouve souvent que leur gain a été supérieur à leur perte. Ce fut le cas de Khalil-bey, qui se ruina à Paris; *le régisseur de son frère me l'a confirmé.*

Mais il était le Mécène d'une petite cour, achetait pour anciens des tableaux et porcelaines modernes, entretenait *ferme* une Égérie *porte-veine* du grand Opéra, — les Égéries courantes tirant malgré cela sur sa caisse, — payait dans sa maison deux francs une côtelette de mouton, enfin il avait avec Lafitte une écurie de course administrée par Perregaux, et il lui suffisait qu'un de ses coursiers fût porteur de la casaque verte — couleur du saint de la Mecque — pour qu'il engageât sur son dos des sommes qu'il jugeait imperdables.

A ce régime-là — et voilà la vérité absolue — on

pourrait être surpris... qu'il ait duré aussi longtemps, mais j'y ai été pour quelque chose.

Nous étions en juillet 1867, et, je l'ai dit, il nous avait gagné trois millions, nos finances étaient à bout.

Un soir, un aimable Angevin, qui avait trop bien dîné, rendit le baccara impossible et la partie cessa. Je me suis laissé dire que les Angevins — adversaires toujours dangereux quand ils avaient bien dîné — habitaient fraternellement un local surnommé le *tremplin*, lieu où l'on saute, et que chaque gagnant de la nuit mettait un pot de fleurs — signe de triomphe — à sa porte. Si le matin le corridor était veuf de pots de fleurs, c'est que tous avaient sauté. Un des frères partait alors en remonte et allait hypothéquer en province pour continuer la guerre.

Le baccara ayant cessé à minuit, Khalil me proposa un piquet. Disons ici, — pas à notre honneur, bien entendu — que Khalil tenant tout notre argent, nous dictait littéralement ses conditions. Il se plaçait dans une encoignure pour qu'on ne vît pas son jeu, et se levait quand cela lui convenait !

J'avais, outre mes pertes, à me venger de lui pour un grief tout féminin. J'invoquai saint Augustin mon patron — celui des *Confessions* — et j'acceptai. Je lui offris six piquets, mais il affirma sa volonté de se lever quand il le voudrait ; il *exigea* que le jeu fût porté à *cent cinquante francs* le point !

Je suis en réalité un médiocre joueur *grammatical* de piquet, et il m'a fallu du temps pour prouver à Daru et aux habiles, qu'une espèce de *contre-jeu* déroutera toujours les *grammairiens ;* en d'autres termes, écartez bravement ce que l'adversaire doit craindre dans vos mains, et jouez l'argent comme des pois chiches.

N'est-ce pas le mode que doit employer sur le terrain le novice qui a pour adversaire un maître ? La feinte la moins classique ou l'improbable peuvent seuls le sauver. J'ajoute du reste que ce moyen m'a toujours réussi, et je me rappelle la terreur de mes parieurs quand j'avertissais mon adversaire que j'allais faire l'*écart improbable;* ils oubliaient qu'il y a quatre couleurs et mon avertissement était plutôt une complication... pour l'ennemi.

En vingt minutes et à l'aide d'une douzaine de souscripteurs divers, je parvins à parfaire mes cent cinquante francs, j'y étais pour deux louis et Daru pour un ; ma liste était une vraie coche de boulanger.

Au premier piquet je fis *rubicon* de cinq cents points et Khalil... ne se leva pas !

Les trois autres piquets furent également rubicons. Au cinquième je gagnai cent vingt-sept points, et le sixième fut encore un énorme rubicon. Coût : environ deux mille cinq cents points à cent cinquante francs le point. Calculez !

Daru qui marquait les points à ma gauche et que

chacun de mes écarts avait convulsionné, me fit une pression du genou qui voulait dire : « Tenez-vous-en là ! »

Khalil avait chaud à ce point que les verres de ses lunettes étaient embrumés ; et sans se lever me présentait les cartes pour tirer la donne.

Je lui dis alors avec le sérieux voulu : — J'ai dit six piquets, je les ai faits, et outre une preuve de mon exactitude à tenir ma parole, je veux prouver ma modération ; je m'en tiens là !

Saint Augustin m'avait été clément, mais Mahomet en réservait une autre encore à son cousin.

Il était deux heures et Khalil se promenait comme un fauve, lorsqu'on entend un chant joyeux, c'était l'Angevin qui venait de se compléter au café Anglais.

S'approchant du battu : — Excellence, lui dit-il, d'une voix et d'un souffle de soupeur, jouons tous deux au baccara, vous ferez la banque et on vous paiera, voici un chèque de cent mille francs.

Khalil hésita longtemps, nous consultant du regard ; enfin la pensée du rattrapage et l'avantage de la banque le décidèrent. Il accepta et nous assistâmes à une partie en trois coups, inénarrable dans ses détails.

L'Angevin, muni d'une montagne de jetons de toutes valeurs, poussa d'abord un bloc qu'un ami derrière lui retirait sans cesse, le trouvant trop fort ; enfin il gagna le coup.

Au second tour, pareille comédie, il gagne encore. Au troisième, il pousse la montagne entière, l'ami la reprend et lui dit entre haut et bas : — Mais, animal, tu as rattrapé les cent mille francs que tu perdais après dîner.

L'Angevin le savait parfaitement, et repoussant de nouveau le bloc entier, il lui crie : — Tu m'embêtes !

Le coup était de deux cent mille francs et Khalil s'apprête à détacher la carte. A ce moment, l'Angevin, qui le guignait du coin de l'œil, se lève rapidement et appuyant la main sur cette montagne, lui dit posément : — Vingt-cinq louis à la masse !

Il est visible que Khalil fléchit sous... le procédé, et qu'il a d'abord la pensée de se lever, mais réfléchissant sans doute que ce serait s'ôter tout espoir de se refaire, il tire et... amène huit qui gagne.

L'Angevin alors assène sur la table un coup de poing qui fait sauter en l'air toute la mitraille et s'écrie : — S..... déveine, je ne jouerai plus jamais à ce jeu-là !

Puis, avec une gravité comique, il échange à la caisse ses jetons contre deux cent mille francs, et s'en va !

L'été était venu, la partie agonisait et ce fut pour Khalil-bey le commencement de la fin !

Au jeu, comme à la chasse, tout arrive. J'étais un

médiocre joueur de piquet et Daru était à ce jeu d'une force telle que sa mémoire lui rendait inutile l'inscription des points. Je lui rappelai qu'au Cercle des chemins de fer, je le *rubiconnai* à un piquet, où en deux coups, ayant deux points à faire pour arriver à cent, il n'en fit qu'un.

La bouillotte était autrefois le jeu en vogue, mon père me raconta qu'un quidam stationnait au bout du Pont-Neuf, et que montrant aux figures qui lui revenaient, ou pour mieux dire qui sentaient la carte, le fond de son chapeau où se trouvaient trois as : — Qu'eussiez-vous fait avec cela? disait-il.

Parbleu, mon reste, disait-on.

Eh bien! je l'ai fait, et j'ai trouvé *brelan carré*, je suis ruiné, aidez-moi!

Pareil à l'homme du Pont-Neuf, Daru eut pendant plusieurs années mon coup dans sa poche, et le montrait aux artistes, avec un sourire admiratif, mais navré. Étant apparentés, le coup eût dû lui sembler moins dur.

La saison était avancée, et cette nuit mémorable qui vit poindre l'aurore de la débâcle du mahométan clôtura l'année scolaire.

Si ma caisse de guerre s'était améliorée, il n'en était pas de même de ma santé et le Dr Constantin James me signa mon exil pour Wildbad. Le docteur allemand, après m'avoir soumis à un petit exercice de conversions de pied ferme, pour s'assurer si la moelle épinière était nette, m'or-

donna — à l'allemande — outre les eaux, tant de pipes et tant de cafés, que je lui confiai que c'était précisément parce que j'avais trop pris des deux que je lui faisais ma visite. Il parut surpris et sourit, toujours à l'allemande.

J'eus lieu de faire là deux études qui me firent réfléchir.

Nous vîmes arriver un jour, fifre et tambour en tête, un lycée qui, sous la conduite d'un sous-officier, faisait la tournée de la Forêt-Noire. La troupe, composée d'enfants de huit à seize ans, armés de cannes, évoluait militairement! J'y songeai souvent en 1870.

Je remarquai une belle jeune fille qui circulait régulièrement au bras d'un grand sec, porteur d'une longue houppelande et d'une figure mauvaise. Ayant aperçu un jour à un troisième étage la donzelle qui, ornée d'un tablier en serge, cirait d'ignobles bottes, j'en conclus que c'était la *gouvernante* du vieux, et qu'il y avait... à rire !

L'arrivée du général Steinmetz étant annoncée, il y eut réunion sur la promenade, et mon étonnement fut grand en voyant la jeune fille au bras de James de Rothschild. Steinmetz dès son arrivée enleva sa conquête au vieux baron, et c'est à son bras qu'elle assista à la fête.

Je demandai à un baigneur l'explication du rébus et il me répondit : — Français, cette *demoiselle* est la fille d'un riche banquier de Berlin, elle cire les

bottes de son père, mais dans le tablier que vous avez vu, un fiancé trouvera trois millions. Voilà comment chez nous on fait les bonnes maisons !

Une jeune institutrice allemande voulut me convertir à Luther et me détourner du jeu... en faveur de l'amour peut-être ! Je n'en eus *cure* et comme la mienne était faite, je m'enfuis.

Je me rabattis naturellement sur Baden ; j'y trouvai joyeuse société et mes entretiens avec Martin recommencèrent. J'y jouais modérément et je gagnais même cinquante mille francs, lorsqu'un article de courriériste annonça, qu'à la suite d'un tournoi avec Nariskine, je perdais un million. Cette fausse nouvelle n'était pas faite pour charmer ma famille et mes électeurs, et on répondit avec bon sens à ma demande *armée*, qu'il y avait eu erreur et qu'on allait démentir. Je préférai le silence à une rétractation qui eût appelé l'attention sur mes *placements*.

En fait, mes relations avec Nariskine étaient courtoises ; mais, bien que Russe, il aimait assez à s'arc-bouter contre les Français ; en réalité peu soucieux du jeu, il se plaisait à jouer, sur le tableau opposé, la contre-partie de la somme que je jouais. Un jour même, au grand mécompte des jeux, je lui proposai de jouer simplement l'un contre l'autre, échappant ainsi au *refait*.

Pendant quelques jours, Mustapha et moi, altérés de vengeance nous nous mîmes à couvrir, pen-

dant la dernière demi-heure, le tapis de la roulette de mises multiples tellement compliquées que les croupiers-payeurs en avaient le vertige; mais l'autocrate Martin avançait l'heure de la fermeture.

Après la partie du mois de juillet, on avait pris ses quartiers d'été et, dès le 15 octobre, Khalil, plein d'ardeur et altéré également de vengeance, m'attendait.

La lutte s'engagea et en peu de temps j'inspirai une telle confiance qu'il m'était facile de trouver immédiatement à parfaire les cent cinquante francs. Les étrangers même y contribuaient, car dix ans plus tard un monsieur se fit présenter à moi à Nice et me dit : — J'ai, monsieur, des remerciements à vous faire : un de mes amis, membre du Cercle impérial, pariait dix francs dans votre jeu et j'y étais pour cinq francs; j'ai gagné quarante mille francs!

Pour en finir avec la *légende*, je dirai de suite que j'estime que je regagnai à Khalil-bey — qui était en outre gagnant ailleurs — environ trois millions cinq cent mille francs — j'eus pour moi plus du tiers.

Le baccara me rendit à moi personnellement trois cent mille francs.

Quant au whist, où le prix du jeu était irrégulier et non excessif, j'y jouais contre des joueurs de force reconnue, et ma veine fut telle pendant un hiver que j'y gagnai personnellement un demi-million.

L'affolement était arrivé à ce point qu'un jour je proposai à James de Rothschild un pari... d'un million ! L'esprit ne lui manquait pas et il me fouailla de cette réponse que méritait ma sottise : — Je ne suis pas assez riche pour jouer ces jeux-là ! Je n'étais pas de la cour du baron, mais je connaissais sa bienfaisance, j'appréciais son esprit et il m'était sympathique. Il me le rendait un peu, on le verra lors de ma campagne de Hombourg.

Je reçus aussi de lui une autre leçon d'administration. Nous jouions le whist à deux; après qu'il m'eut gagné la première *manche*, je m'aperçus que j'étais en retard pour mon dîner et je demandai à partir, lui observant que, si je gagnais la seconde manche, il faudrait jouer la troisième.

— Mais j'ai, dit-il, la première et c'est un avantage. Je lui dis alors en riant : — Combien voulez-vous de compensation ?

— Ça, dit le baron, c'est du commerce, c'est mon affaire et ça vaut cent cinquante francs.

Je m'exécutai, tout fier d'avoir traité une affaire avec Rothschild, qui, non content de me battre au jeu de l'argent, me battait souvent au jeu de l'esprit.

J'ai réduit à sa juste valeur la légende de *Turc*, ainsi que le disait le comte Lamarre, que Khalil avait parfois le mauvais goût d'appeler *père* Lamarre, et je ne détaillerai pas par le menu les folles et formidables parties de cette époque; le jeu

d'aujourd'hui en donne-t-il une idée? je l'ignore.

Nos parties ont eu cela de remarquable qu'elles ont toujours été payées comptant.

J'ai connu deux énormes gagnants dont la caisse ne s'est jamais ouverte et leur popularité a toujours été grande; je me suis fait des ennemis de ceux à qui je n'ai pas prêté... et des autres!

Je ne parlerai pas de l'originalité et de l'esprit du comte Lamarre, ni de tant d'autres. Ma génération a pu en juger et la nouvelle s'en soucierait peu. Je crois pouvoir cependant intéresser le lecteur en parlant encore de ces étranges années.

Qui connut jamais à la rue Royale la force réelle de Khalden au jeu; au Cercle agricole qui connut celle de Satgé au billard?

Le Russe Abazza ne venait qu'avant dîner. Il cherchait le gain du million, et comme à son troisième coup de gain le banquier abandonnait la banque — ne voulant pas jouer contre son argent — cette manie lui coûta un million en quelques mois.

Un jour Nariskine faisait la banque; j'avais mille louis et la *main* sur le tableau de droite. Pendant que j'allumais mon cigare, Nariskine abat *huit;* je n'avais pas vu mon jeu et je lui propose cinq cents, puis sept cent cinquante louis. Il refuse. Je lève alors d'un doigt un *huit* et je dis : — Je n'offre plus que deux cent cinquante louis. Le banquier me répond : — Je veux tout. Daru, impatient, me presse de terminer et je relève un *as!*

Je gagnais donc avec *neuf* et Nariskine, ayant payé, jeta les cartes et... donna sa démission !

Un jour Khalil, banquier, tenait un coup formidable et Lamarre, qui avait la main sur son tableau, ne jouait qu'un louis. Khalil abat huit et dit : — *Père* Lamarre, abattez donc, je suis très ému, j'ai *huit*.

Lamarre enlève alors ses immenses lunettes en argent qui couvraient ses cartes — déjà vues — et répond : — Et moi, *Turc*, je ne le suis pas du tout, j'ai *neuf !*

Ce soir-là le comte gagnait — *il n'avait pas mal aux mains* — et il était en verve.

Un valet de pied lui ayant apporté une lettre, et lui demandant la réponse, il lui dit : — Vous répondrez à ce monsieur qu'à mon âge on ne lit plus que dans l'imprimé ! Puis il ajouta gravement : C'est Hutton qui veut m'emprunter de l'argent !

Du reste, il n'y a pas que les Turcs, beaucoup d'étrangers sont bizarres au jeu. On voyait autrefois à Frascati, et je l'ai revu à Baden, un magnifique Anglais, membre de l'ordre de la Jarretière, qui n'avait que le buste — les jambes étant restées telles qu'elles étaient à la naissance — on lui ajustait un fac-similé en coton, culotté de casimir et chaussé de souliers vernis. Un beau coupé à rainures encastrait un fauteuil en ébène, sur lequel il circulait, poussé par deux valets de pied.

Au jeu, le garçon de salle lui remettait des liasses

de vingt mille francs, et le lendemain son intendant remboursait avec mille francs de prime par liasse.

Shouwaloff agissait à peu près de même. Le caissier lui prêtait — sur nos fonds déposés — cent mille francs, et dans la quinzaine il en rendait cent dix mille.

Un fait comique se produisit un jour. A deux heures du matin B*** gagnait à sa banque un demi-million et Lamarre le voyant en veine s'associa d'un dixième, puis il alla se coucher. Le lendemain, il apprit avec autant de désespoir que de stupéfaction que son associé avait reperdu son gain et se trouvait en perte d'une somme égale au gain précédent. Il eut donc à payer un dixième sur un million.

Tout ce que je raconte a eu trop de témoins pour que je sois taxé d'indiscrétion. Nous étions des fous, soit, mais des fous de bonne compagnie. Indépendants et nos maîtres, nous suivions les *Turcs* qui nous avaient affolés.

Je ne demande pas qu'on nous chante, mais nous jouions comptant, et les moralistes n'ont généralement que des paroles d'indulgence pour ceux qui jouent *à terme* sur les cotons, sur les farines ou à la Bourse !

J'ai parlé de nos affolements : ce qui suit le prouvera.

Un soir, après dîner, je causais au Cercle avec deux camarades, il s'agissait de nos mouvements de fonds. Nous fûmes effrayés de constater qu'à

nous trois, nous avions six cent mille francs entre les mains du *jeune* caissier, En ayant trois cent mille pour ma part, je... réfléchis et les redemandai.

— Vous n'avez pas confiance, me dit le caissier, laissez-m'en au moins le tiers; ces dépôts me sont très *utiles*.

Le jour de l'entrée du sultan à Paris, je perdis avant dîner deux cent mille francs et, après les péripéties nouvelles de la nuit, je réglai mon compte en payant.

Un mois après, l'aimable et regretté Berthaudin, gérant du Cercle, me dit à mon arrivée : — Réglez donc ces deux bons de cinquante mille francs! Puis voyant mon effarement il me remit les bons et ajouta : Parbleu, je sais bien que vous avez payé; mais n'en voilà pas moins cent mille francs de bons qui eussent pu passer dans d'autres mains. Déchirez donc toujours quand vous payez.

Je m'arrête sur ce sujet, car j'en aurais trop à raconter et on n'y croirait guère. En réalité, l'argent n'avait plus pour nous de valeur bien définie, et nous agissions sous l'empire de la chaleur et de la fatigue, mais, je le répète encore, en gens honnêtes, indépendants et bien élevés.

Les étrangers nous étaient cruels; ils gagnaient toujours. L'un d'eux — *qui gagne même à Monaco* — arrivait toujours à deux heures du matin, sortant soi-disant des bras de sa belle. En réalité, il venait de se lever et, frais et reposé, il livrait ba-

taille à des ensommeillés, au grand avantage de sa caisse. Nous le savions parfaitement; mais c'était son droit, il administrait savamment ses subsides de réfugié!

Il y eut — pour confirmer la règle — une exception, et je dois en tenir compte : le prince Pierre Galitzine.

J'entendis un soir Lamarre demander à Daru des nouvelles d'un absent. — Il est malade, dit ce dernier. — Parbleu! il est à la campagne. — La campagne, dit Lamarre, qui était sourd quand il le voulait, surdité et mal aux mains facultatifs, la campagne c'est bon pour les petits oiseaux!

Comme toujours on en vint à parler de la partie et des étrangers; on fut d'accord que seul le prince Pierre Galitzine avait la bonté de perdre, et Lamarre l'appela désormais le *bon étranger* et prince Charmant.

CHAPITRE XIII

Le premier niais de France. — Un valet de pied famélique. — Bonheur extraordinaire. — *Un échauffé.* — Les trois dernières! — La banque saute. — Une détente. — La taille du député. — Sellier, Goldschmidt. — Un chèque sur Rothschild. — Gain bien acquis. — A propos du 17. — Maingoval. — Première bonne fortune. — Aux Variétés. — Brillant corso. — Messager d'amour. — Déménagement. — Bredouille. — Un grand roué. — Bien commencé pour mal finir.

Nous voici en juillet 1868. La chance m'était revenue, j'avais trouvé tout naturel de venir en aide aux... moins heureux que moi, mais j'allais entrer dans la crise aiguë de ce *delirium* — on dit *tremens* et non *très mince* — qui m'a emporté, car ainsi qu'Ornano j'ai été tué plusieurs fois.

J'entre au Cercle avant dîner et, sur le palier de l'escalier, je croise un gros bonnet du Cercle dont la figure me semble plus qu'assombrie.

— Qu'avez-vous? lui dis-je tout inquiet.

— Ah! mon cher, je suis navré, je sors de la com-

mission. Nous renvoyons le caissier des jeux dont nous avons à nous plaindre, et il lui est dû près de huit cent mille francs par les joueurs; c'est la dissolution immédiate du cercle.

Ici je donne carrément un démenti à Talleyrand, n'est-ce pas lui qui a dit : « Méfie-toi du premier sentiment... il est toujours bon. »

Je dis d'emblée à X... : — Le Cercle est une réunion d'hommes aimables et bien nés. On a eu la bonté de m'y accueillir, j'y ai gagné et je ne veux pas qu'il tombe; je dégagerai nos camarades vis-à-vis du caissier... en payant.

Rappelez vos souvenirs, monsieur le duc, — pourquoi ne nommerais-je pas notre aimable collègue au Cercle, le duc de la Trémoïlle, qui ne me démentira pas? — ne me dîtes-vous pas alors : — Vous êtes le premier gentilhomme de France!

Voici ma réponse textuelle : — Je n'accepte pas cette qualification louangeuse très au-dessus de mes mérites; mais je me décerne celle de premier niais de France. Je ne me fais du reste aucune illusion; en admettant que je n'y perde rien, je suis certain que si les mauvais jours venaient pour moi... je ne trouverais pas dix louis!

Il y a telle *grue* théâtrale qui, avec deux cents francs d'appointements par mois, trouve moyen d'*économiser* en deux ans huit cent mille francs! Le caissier — dépositaire du reste de nos fonds, qu'il faisait valoir — avait réalisé le même prodige d'ad-

ministration et dut bien se gaudir de mon... don quichottisme!

On m'a raconté qu'un valet de pied famélique, promu au service du baccara, et chargé de porter à la caisse les plateaux de jetons des banquiers sortants, avait, à la fin de l'année, acheté dans son pays une ferme de cent mille francs! N'était-elle pas située au bout de votre parc, monsieur le marquis?

A la légende j'ai substitué de l'histoire, et où il y avait tant de témoins, il n'y a pas, ce me semble, d'indiscrétion.

Pour finir — elle est bien bonne, eût dit Villemessant — *de Val* était asséché, et devant à la caisse il ne paraissait plus au Cercle.

Une nuit, la partie agonisant à quatre heures du matin, le caissier alla se coucher. Son poste était contre la fenêtre de la rue Royale. De Val, qui rôdait par là, le vit disparaître et grimpa au Cercle.

Il s'assoit et change contre des louis un billet de cent francs maculé de crasse. La main lui vient; il ponte deux louis et passe quatre fois. Une seconde et une troisième main à des prix plus élevés surviennent. Bref, à huit heures du matin, il réalisait quatre-vingt mille francs.

Le lendemain, j'apprends ce succès et je dis à de Val : — Rendez-moi les quatorze mille francs que je vous ai prêtés, on en parlera! Puis je dis à un voisin : — De Val a eu, cette nuit, un bonheur extraordinaire.

— Oui, me répondit-il, c'est extraordinaire, où diable a-t-il trouvé les cent francs ?

Dans nos rues l'esprit courait et on y rencontrait souvent, outre le comte Lamarre, le marquis de Modène. Je vous crois trop bien informés pour vous raconter dans le détail l'histoire, qui advint à cette époque, de cet *échauffé*, que l'on rafraîchit dans un bassin des Champs-Élysées, ce qui fit une affaire quasi diplomatique.

Mes prêts avaient sans doute coupé ma veine. Je reperdis, en 1869, une partie de mon gain.

J'ai parlé tout à l'heure d'un gain de quatre-vingt mille francs fait avec deux louis. Il me revient à la mémoire un gain pareil fait avec une somme moindre, et je le citerai à cause de la *procédure*, qui n'est plus celle d'aujourd'hui.

Caussade ayant tout perdu au Cercle des Étrangers, alla, avant de se coucher, prendre un consommé au café Hardy. A cette époque, les deux cafés en vogue étaient Hardy et Riche. Nos pères s'esclaffaient aux *lepide dicta* du père sournois dans les *Petites Danaïdes*, et de Mareko dans l'*Ours et le Pacha*.

En sortant de chez Hardy, Caussade veut prendre son mouchoir dans la poche de son habit et sent un corps dur, c'était un louis. Il remonte au salon des étrangers et gagne quatre-vingt mille francs ! A ce moment le cri : *Les trois dernières !* retentit. Caussade propose les quatre-vingt mille francs en trois coups, *partie liée*.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas le droit de l'accepter.

— Appelez un des chefs d'administration, dit Caussade.

— Il est minuit, ils sont partis et couchés.

— Monsieur de Chalabre ne demeure-t-il pas ici? Réveillez-le.

On va le réveiller.

Chalabre arrive. Un débat s'engage ; on offre à Caussade trois coups de quinze mille francs ; il refuse.

Pourquoi Chalabre ne serait-il pas descendu, on faisait bien descendre Martin *utilement !*

Ce soir-là la banque venait d'avoir un autre mécompte ; un acharné décavé du *creps*, raillé par le croupier, lui dit : — Quand je le voudrai je ferai sauter le crêps.

— Je vous en défie, dit le croupier.

A l'instant l'autre, passant sous la table, fit sauter la boutique.

Ce n'était pas une mince satisfaction physique et à ce propos je dois encore citer le fait suivant :

J'étais une fois à Frascati dans la journée, le comte de Blancmesnil perdit soixante mille francs, ce qui alors était une grosse somme.

Soudain, il ouvre la porte d'un salon obscur, où étaient empilées les banquettes des bals, et disparaît. L'émotion est grande et on s'attend à un malheur. Tout à coup, un effroyable bruit retentit et

Blancmesnil sort, figure calme, nerfs détendus : il venait de faire écrouler toute une pile de banquettes.

Mais assez de ces souvenirs d'autrefois.

J'allai à Hombourg en 1868 et 1869.

Le trente-et-quarante, c'est jeu noble, le grand opéra. La roulette, jeu bourgeois, opéra-comique.

Dans le temple on dit : les *messieurs* du trente-et-quarante ; les *hommes* de la roulette !

Je chantais alors le grand opéra et deux fois j'y fus premier sujet. Plus tard vous me retrouverez à l'opéra-comique, mais... dans les chœurs, hélas !

Qui n'a connu et ne connaît Sellier, marqueur immuable, que je revois chaque été à Genève ?

Après un plantureux dîner, j'arrive au trente-et-quarante ; Villemessant, qui dînait en joyeuse compagnie, m'envoie ces mots sur une carte : « Vous êtes généreux, vous donnez à droite et à gauche, que nous donnerez-vous ? »

A ce coup droit, je réponds : « Ma générosité est de la prodigalité ; il lui faut une punition : je ne donnerai rien. »

— Touché ! dit le grand prêtre du *Figaro*.

Donc, à mon arrivée le brave Sellier me dit :

— La taille commence par une rouge.

J'avais alors une bonne maladie, j'étais atteint du *maximum*. Je mets douze mille francs, — Saint-Clair ne l'a pas oublié, il gagna vingt-cinq mille francs avec cinq louis ; — au treizième coup la rouge ayant continué son voyage, j'avais sur le

tapis un monceau de billets, et la banque *saignant du nez*, on me paya en *patards*. J'exigeai des billets qu'on me refusa en alléguant que le portefeuille de *renfort* n'était pas compté.

Je crois faire un coup de maître et je retire tout. Il passa encore cinq rouges — la galerie murmurait et gémissait — enfin une *noire*, et tout le reste rouge.

Le lendemain matin, Villemessant m'apporta un article intitulé : *la Taille du député!*

— Les autres, me dit-il, en parleront, *mon* journal doit toujours avoir la tête.

Après quelques corrections, je dus subir la publicité.

Ce même lendemain, Sellier me dit : — Vous jouez toujours la série au trente-et-quarante, mais il y a aussi des séries à l'intermittence, essayez-en.

J'essayai et j'en trouvai une de dix-sept, de sorte que je rattrapai trois cent mille francs que je perdais, plus trente mille francs de gain.

Un banquier réputé très dur — Goldschmidt — m'avait ouvert un crédit énorme à un prix très modéré; j'eus l'explication de sa *modération*. Il me versait des billets allemands, qu'on n'osait refuser à un gros joueur de changer contre de l'argent français. Mon prêteur y trouvait un bénéfice considérable, puis bénéficiait ainsi au détriment des autres associés des jeux. Il n'en courait pas moins un gros risque avec moi.

Blanc me fit visiter, au premier étage, le local du Cercle international, qu'il espérait avoir l'autorisation d'ouvrir. C'était magnifique et c'eût été une jolie Thébaïde de viveurs.

— Vous partez, me dit-il, avec une somme énorme, c'est dangereux, voulez-vous un chèque sur Rothschild?

J'acceptai, et à Paris je remis le chèque à mon notaire qui me dit : — Cela demandera huit jours pour les informations.

— Je suis allé chez Rothschild, m'apprit mon émissaire le soir même, entendant votre nom il a crié d'entrer.

— Mais vous n'êtes pas le baron?

— Je suis son notaire; à son arrivée de Hombourg il m'a chargé de présenter ce chèque.

— Alors, le baron a gagné. Tant mieux, je l'aime bien, vous savez; il faut la semaine pour payer *ça*, mais pour le baron la caisse est ouverte, passez-y.

J'avais joué et j'ai joué depuis bien des numéros à la roulette, mais j'affirme n'en avoir *jamais* gagné un de mon choix, ce que j'ai vu faire mille fois à d'autres, témoin le 17 de Vendel à Baden. J'ai vu aussi — mon wagon d'arrivée étant le 174 — sortir au début, le 4, le 1, et le 7, mais... je ne les ai pas joués.

Jouant *un seul* numéro, je n'ai réussi que deux fois dans ma vie, et *les choix n'étaient pas de moi.*

Premièrement, à Baden, un des louis qu'on me

payait à la *chance simple* roula et alla tomber sur le 13.

— Laissez-le, criai-je au croupier qui le touchait avec son râteau, la main tutélaire de l'administration l'a affirmé, j'ai confiance.

Le 13 sort, et un beau monsieur ramasse mon gain !

Le croupier et la galerie s'écrient : — Mais c'est à vous !

— Je le sais bien, mais ce gain bien acquis paraît tant faire plaisir à monsieur !

Dygneauville me dit alors à voix basse :

— Mais tu vas te faire casser les reins !

Je répondis :

— Allons donc, un pêcheur de ce calibre-là est toujours pacifique.

Et le monsieur enfinancé *commença* à jouer au louis !

En second lieu, à Hombourg, — rappelez vos souvenirs, Saint-Clair ! — je m'approche d'une table et j'aperçois ma femme, qui n'avait jamais joué, assise près du bout de la table, faisant placer cinq francs sur le 17 — encore le 17.

— Si vous croyez à un numéro, il faut l'affirmer davantage, lui dis-je, et je pose neuf louis sur *sa* pièce de cinq francs.

En face de moi et debout Mme R. K... couvrait le tapis de pièces de *deux* francs.

Le 17 sort. On me passe mes six mille francs et on pousse les neuf louis, gain de la pièce de cinq

francs sur le tapis. Mme R. K. prend les neuf louis et comme je lui dis : — Mais, madame, cet argent n'est pas à vous, il a été placé par le croupier pour cette dame là-bas, et d'ailleurs vous ne jouez que des pièces de *deux* francs !

La dame me rétorque : — Mêlez-vous de ce qui vous regarde ; êtes-vous donc chargé de défendre les intérêts de *cette dame ?*

Le colloque s'envenimant, bien qu'un chef de partie eût dit : — Payez en double, avec M. de Plancy, il ne peut y avoir d'erreur, je dis à Mme R. K... : — Je ne puis continuer ici ce dialogue, mais envoyez-moi un de vos compatriotes et je m'engage à le reprendre.

Bigre ! le *cavaliere servente* était un chevalier-garde, mais heureusement le *patito* était un vieil ami à moi, qui eût pu être mon père et... que je croyais mort depuis longtemps. Il n'y eut que de la fumée... et pas de feu !

Et voilà comme quoi je n'ai *jamais* gagné que deux numéros... dont je n'étais pas l'inventeur !

Aux *tombolas* d'autrefois je prenais des vingtaines de billets. Maingoval me disait : — Je n'en prends qu'un, mais le bon ! Et en deux fois il gagna un thé en argent de six mille francs et un coupon de dentelle. Ma loyauté m'oblige, il est vrai, à dire qu'il s'appelait Fortuné, mais il ne justifia pas son nom avec Marie du Plessis — heureux au jeu, malheureux en femmes !

Désormais, sauf souvenirs rétrospectifs, j'en ai fini avec les cercles, et les événements de 1870 vont m'éloigner de Paris, à jamais, après la guerre, bien entendu. Je vous livre toutefois deux aventures dont le souvenir me revient, et qui ne me sacreront pas don Juan.

Êtes-vous comme moi ? Parfois je me prends à revivre par le souvenir, c'est du reste aujourd'hui à peu près ma seule distraction, et je me dis que la vie de celui-là même auquel on prête de l'intelligence — remarquez que l'intelligence on ne la donne jamais à la partie adverse, on la lui prête seulement, et souvent nous n'en aurions guère, avouez-le, s'il nous avait fallu l'emprunter à ceux qui nous jaugent, — que la vie, dis-je, de celui-là est souvent un composé de vanité, de bêtise et d'illusions, pauvre bagage qu'on promène jusqu'au grand voyage, nourrissant toujours la pensée qu'on réussira là où les autres ont échoué. Il semble que la vie soit une roulette et qu'on va trouver le *système*.

Je vais donc vous raconter — je m'y engage : il ne sera pas question de politique — d'abord ma première bonne fortune et ensuite mon début dans la carrière de grand roué.

J'étais jeune alors et l'inconnu en jupons m'assoiffait. A la recherche de cet inconnu, j'entrai, un soir de 18.., au théâtre des Variétés.

A peine installé à l'orchestre, j'eus la bonne for-

tune, en me retournant, de renouveler connaissance avec M. de C..., fort aimable garçon que j'avais perdu de vue depuis quelque temps.

La pièce commence, et comme je la connaissais assez pour pouvoir au besoin doubler le souffleur, j'inspecte la salle. A l'avant-scène de droite figure un monsieur décoré, type marital et rogue, il est accompagné d'une femme fort avenante, ma foi!

Non, ce n'est pas une illusion, la dame me regarde avec des yeux fort doux; naturellement je réciproque de mon mieux et la télégraphie oculaire ne s'arrête qu'à la fin de la représentation. Le temps est beau, le couple s'achemine et j'emboîte le pas discrètement et à distance; parfois on *file* en avant, j'avais adopté le filage en arrière, c'est affaire d'inspiration ou, si vous voulez, de méfiance, car si l'on dit « qui va à la chasse perd sa place », souvent aussi il arrive que fileur d'avant est coupé par fileur d'arrière.

Nous voici de conserve, mais à distance, arrivés au gîte, la porte cochère se referme et le gibier est, comme on dit, rembûché. Juché sur la borne qui fait face, j'inspecte l'immeuble; cinq fenêtres s'étant successivement éclairées au premier étage, j'aperçois une accorte soubrette guidant respectueusement et le flambeau à deux branches à la main — ainsi qu'agit au théâtre M. le directeur, lorsqu'à reculons il guide, dans les pays qui ont eu la malechance de conserver une monarchie, le

tyran à sa loge — guidant, dis-je, le couple au *retraict*. J'enviais, croyez-le bien, l'homme au ruban, mais voilà qu'après un bonsoir peu senti, ô joie, il s'éloigne.

Ah! je vous vois venir, petit-fils de Lovelace, et vous vous pourléchez incongrûment d'avance les babines. Calmez-vous, mes maîtres, car vous en serez cette fois pour vos frais.

Je vis la dame procéder à sa toilette de nuit avec l'aide de sa soubrette, et vous vous attendez bien à ce que je vous dise que j'ambitionnais *in petto* les fonctions d'icelle.

Enfin Lise part et la dame, vêtue seulement du dernier vêtement, s'approche de la fenêtre. Nommez vous-même ce que maintenait sa main gauche, et à quoi les avant-scènes du théâtre me firent penser soudain, je dis sa gauche car la dextre envoyait vers la rue d'ardents baisers. Dieu sait si je les recevais et surtout si je les rétorquais! Tout a une fin — je le constate mais je le déplore en certains cas — la lumière s'éclipsa et je fis comme elle.

A cette époque, ma mère me tenait de court; vieux aujourd'hui, j'aurais encore besoin d'une bonne paire de guides et même parfois, ne riez pas, d'une martingale. La grande distraction de famille était alors le tour du Bois en calèche, quand toutefois le cocher, Frontin d'écurie, buveur et joueur, ne déclarait pas les chevaux malades, pour courir le guilledou ou... aller à son cercle!

Le lendemain de cette nuit d'amour... contemplatif, je fis atteler et André me promena à maintes reprises dans cette horrible rue, transformée pour moi en brillant Corso. Œillades et baisers, divine télégraphie des amoureux, échangés, je m'éloignai enfin, steppant... au figuré, ainsi que mes coursiers au positif. Je m'éloignais, moi, avec l'espoir du bonheur, André avec la certitude de la bouteille et les chevaux avec le flair de l'écurie.

Le soir même, je cours aux Variétés. O bonheur, elle est là, accompagnée du sigisbé. C... y est aussi et j'ai toutes les peines du monde à lui dérober mes transports. A la sortie, j'emboîte le pas — derechef, rembûche comme ci-dessus et comme devant les baisers tombent de ses lèvres dans la rue. Je me retire enfin et, chauffé à blanc, je me décide à aborder les grands moyens.

Le lendemain, stylé comme il convient, André part, porteur de l'épître obligée, dont la forme varie souvent, le fond jamais. A ce sujet, qu'il me soit permis de formuler un vœu : on devrait, pour simplifier la stratégie des approches, adopter réglementairement, dans les cas analogues, la vieille formule si courte et qui va si loin : « Quand on vous voit on vous aime; quand on vous aime où vous voit-on? » De cette façon, la bêtise aurait la même estampille.

André, pimpant et effaçant sous les parfums l'odeur de l'écurie, arrive. Lise, en train de mettre

le couvert, lui objecte que madame a une visite et veut le congédier. Mon sacripant trouve moyen de lui dire qu'elle est charmante — elle le savait déjà — et qu'il est garçon, que du succès de sa missive dépend sa place et qu'elle est trop bonne — veut-il dire Lise ou la place — pour le désespérer. A la parole joignant l'action, il l'aide à mettre son couvert et ses mains agiles passent de l'argenterie à la taille du friand morceau qu'il croque par avance. Émue par cette mimique expressive, Lise cède enfin, et dix minutes après, elle rapportait la réponse désirée. Après l'avoir remerciée, je suppose, mon ambassadeur triomphant m'apporte le poulet.

Pour l'amoureux, le poulet qui ne dit pas non dit oui, en tout cas il apporte l'*odor di femina;* j'ajournai la suite au lendemain.

Quel lendemain, mes frères! — Bon, voilà que j'allais prêcher. — Décidé à donner de ma personne, et voulant me recueillir, comme il est d'usage dans la veillée des armes, c'est à pied que je voulus aborder la redoute.

Horreur!... l'appartement est démeublé! la comète a filé sans laisser trace de queue et je remporte... mon amour et une veste!

Heureusement l'été arrivait — ici je pourrais vous servir une tirade bucolique, je la remets à plus tard — et la chasse est un puissant dérivatif que je recommande dans ces maladies du cœur qui ne sont pas du ressort de la Faculté.

Après la chasse, l'hiver et la rentrée en ville, qui permet de retrouver ses connaissances.

Flânant un jour sur les boulevards, je rencontre C...

— Eh bien ! me dit-il, et Mme P... qu'en faites-vous ?

Mon air stupéfait lui donne un instant de douce joie et il me distille ce qui suit : — Aux Variétés j'étais derrière vous, dans la rue j'habitais en face, et tous les baisers de cette chère tendresse passaient par-dessus votre tête et m'étaient destinés. Vous nous avez un peu gênés et forcés de déménager, j'étais son amant.

Puis, avec une pointe de modestie, il ajouta : — Quant à la lettre, elle est de moi, j'y ai mis autant de féminin que possible. Moins entreprenant — cocher compris — vous eussiez pu nous être une diversion fort utile, mais que diable ! vous brûliez les vaisseaux et vous nous avez contraints à appareiller pour ne pas amener le pavillon.

Il n'y avait pas d'illusion à se faire, ma première campagne d'amour avait été un échec de première classe, avec roulade majeure à la clef.

Bredouille !!!

Les années passèrent, apportant petitement leur contingent d'aventures assez médiocres et l'idée me vint un jour de jouer les grands roués.

L'Académie royale de musique possédait, en 18.., un corps de ballet à tous égards très satisfaisant, et l'étoile de première grandeur — lisez premier su-

jet — était alors une baladine d'une plastique inénarrable autant qu'inexpressible. Son ami du moment était, disait-on, un *jettatore* bien connu. Ah! le gredin, il a dû me porter la guigne; mais n'anticipons pas. Esprit fort et d'ailleurs sous l'influence de la plastique, je voulus tenter le sort, cette fois armes en mains.

Jaloux de jouer les Rothschild et les don Juan, je déléguai une de ces personnes complaisantes qu'on est heureux de trouver en certains cas. Partisan de toutes les libertés, pourquoi serais-je l'ennemi de celle des transactions? Remarquez que les gens atteints de gastrites n'admettent pas les soupeurs et ceux qui, je les plains, n'ont pas d'affaires tendres, flétrissent les intermédiaires.

Ladite personne voulut bien se charger de formuler en mon nom la demande d'une entrevue mensuelle et privée : coût six mille francs, intérêts ou plutôt éclairage en dehors.

Mon émissaire ayant habilement justifié ma confiance, me dit : — Mon petit — il est certain que ce genre d'affaires amène entre les parties une grande familiarité, qui va parfois jusqu'au tutoiement — ne te perds pas dans les phrases, va droit au but et ne fais pas le gentilhomme.

C'était le conseil de l'expérience; mais, vous le savez comme moi, les conseils ont été créés pour n'être pas suivis.

Sûr de moi, fier comme Artaban, la conscience

nette comme peut l'avoir un honnête négociant qui vient prendre livraison d'une denrée loyalement acquise, je me présente et je trouve l'étoile sous les armes dans son salon.

A la scène une danseuse court vêtue montre, sauf addition, ce qu'elle a. Dans son salon, elle le cache et c'est plus capiteux, je vous le jure.

Boireau dit bien : — Quand on a fini de rire on peut causer. Mais c'est Boireau. Avec un premier sujet force était de causer... avant de rire, vous me l'accordez.

Oubliant, comme un niais, les sages avis de mon chargé d'affaires, qui à la profondeur de Machiavel joignait la finesse de Talleyrand, je causai même si bien que je m'aperçus que je m'emballais, et je voulus prendre livraison.

Tonnerre et sang ! ou plutôt par Vestris et Mérante ! il était trop tard ; grâce à ma prose j'avais raté le moment psychologique.

— Cher, me dit la grande ballerine, vous me demandez deux consultations ce mois-ci ; vous n'inquiéterez, dites-vous, personne, et ne me compromettrez pas, car on ne vous verra jamais près de moi ; puis vous m'offrez six mille francs ; voici ma réponse : Quand on a causé avec vous pendant une demi-heure, on a pu vous apprécier et, loin de se cacher, on serait fière de se montrer à votre bras. Du bras au lit il n'y a pas loin, et je crois bien que notre conversation combinée mettrait à néant,

avant neuf mois, mon engagement de cent mille francs, qui est mon gagne-pain. Vous connaître un mois, c'est trop peu, je demande douze mois, cela ne peut que vous flatter. Déposez soixante-douze mille francs chez un notaire, je fais, vous le voyez, un sacrifice, mais vous le valez bien, et l'affaire est signée.

Puis après ce jeté-battu elle resta majestueusement sur ses pointes!

Qui s'en alla sot, ce fut moi, je vous le dis bien vite pour vous éviter cette désobligeante appréciation, et j'aurais dû en rester là; mais allez donc compter avec la vanité... et la plastique!

Bah! me dis-je, l'affaire se fera, *eureka!* j'ai trouvé le moyen; allons, soyez francs, au grec près, vous auriez dit comme moi.

Ah! par ma foi! il était beau, mon moyen, jugez-en. Jaloux de gagner la belle, il n'y a pas de jeu de mots, j'allai au Cercle. J'y perdis quatre-vingt mille francs et du maillot je n'eus... que la fumée!

Les années passèrent rapidement cette fois, bénissez cet adverbe qui vous sauve encore une digression, et j'arrivai à la vieillesse sans avoir été, en réalité, le héros de ces aventures extraordinaires que j'entends chaque jour narrer aux don Juan passés et présents. A ma déveine en affaires galantes le sort devait bien la compensation obligée de la veine au jeu. Il me l'a accordée plus que grande un jour, eh bien! ne soyez pas pour moi plus sévères

que moi-même, croyez-le, tout invraisemblable que cela soit, je n'ai pas su en profiter plus que dessus.

D'où il résulte que si mon insuccès en amour m'avait donné le droit de dire en excellent latin : *Desinit in piscem*, mon échec en rouerie m'amenait à me dire en non moins bon français : *Tu l'as voulu Georges Dandin!* et que n'ayant jamais atteint que le triomphe de l'à-peu-près, ayant souvent bien commencé pour mal finir, je me vois obligé, de par le jugement de Mme Desbarolles, successeur autorisé de la maison Zoroastre, d'avouer que j'ai justifié l'influence fatale et, compris d'autres faits et signes particuliers que je garde pour moi, rempli consciencieusement le triste programme de la planète sous l'empire de laquelle je suis né et qui s'appelle : SATURNE!

CHAPITRE XIV

Une lettre de Léonce Détroyat. — Une des miennes. — Départ de l'Impératrice. — Document unique. — Position critique. — La Chambre envahie. — Soirée du 4 Septembre. — Baraguey-d'Hilliers. — Résultat d'un hasard burlesque. — Chez Jules Favre. — Une drôle d'escouade. — *Amuser le tapis*. — Enfant du hasard. — Dans un moulin. — A Bagneux. — Mort de Dampierre. — Le pardon. — Le comte de Biancourt. — Ivry, Choisy-le-Roi. — Lettre du vicomte de Grancey. — Rires et pleurs. — Les parlementaires.

Nous sommes en 1870. Il faudrait un volume pour raconter les événements tristes, souvent burlesques, auxquels j'assistai. J'abrégerai autant que possible.

Je placerai d'abord ici deux lettres sur les préliminaires de la guerre, que je retrouve dans le *Gaulois :*

A monsieur Arthur Meyer, directeur du GAULOIS.

Paris, le 22 novembre 1883.

Mon cher ami,

Vous rapportez très fidèlement, dans le numéro de ce jour, le petit incident qui s'est produit au Corps légis-

latif, en 1870, lorsque, causant avec vous et avec moi, le baron de Plancy interrogea Émile Ollivier, qui passait devant nous pour entrer en séance. Il est vrai que, sur les instances de Plancy, jointes aux vôtres et aux miennes, il nous montra la fameuse dépêche dans laquelle on annonçait la renonciation, au nom de son fils, du prince Antoine de Hohenzollern.

Il était rayonnant de joie, je n'hésite pas à le dire.

Voulez-vous me permettre, sans m'arrêter aux conclusions que vous tirez de l'incident, de vous fournir quelques renseignements inconnus qui s'y rattachent, et de vous poser enfin une simple question?

Je venais d'acheter à E. de Girardin la *Liberté*, qui était un des organes les plus importants de l'époque. Mon éminent prédécesseur m'empruntait souvent les colonnes de son ancien journal pour publier des articles belliqueux. Je ne crois pas offenser sa chère mémoire en rappelant qu'il ne voulait rien moins que faire repasser le Rhin aux armées allemandes « à coups de crosse dans le dos».

Émile Ollivier était navré des articles de De Girardin. Aussi, tenant la fameuse dépêche dans ses mains, m'entraîna-t-il — vous en souvenez-vous? — jusqu'à la porte d'entrée de la salle des séances, et là, avec l'accent de la conviction la plus profonde, il me dit, joyeux et ému à la fois :

— Mon cher Détroyat, je vous en supplie, dissuadez votre oncle de continuer sa belliqueuse campagne. Ayez le courage de lui refuser l'insertion de ses articles, vous lui rendrez un grand service en même temps qu'à notre pays.

Et de Girardin, anxieux et trop nerveux pour venir jusqu'à la salle des Pas-Perdus, m'attendait au bout du pont, sur la place de la Concorde. Je l'avais quitté pour aller aux nouvelles.

Je courus lui répéter ce que venait de me dire notre ami commun.

Quelqu'un très peu partisan de la guerre, Hector Pessard, je crois, était avec lui.

Déjà irrité par les paroles pacifiques de son interlocuteur, Émile de Girardin me quitta brusquement dès les premiers mots que je prononçai, en haussant les épaules. Il désapprouvait absolument les sentiments du premier ministre.

Deux ou trois heures après, vers cinq heures, en passant par la place Vendôme, je vis Émile Ollivier qui, de l'un des balcons de l'entresol du Ministère de la justice, cherchait en vain à calmer des bandes de forcenés criant : « A Berlin! à Berlin! »

Il ne voulait pas la guerre! La guerre s'est faite malgré lui.

Quand celle-ci a été décidée, aurait-il dû avoir le courage de donner sa démission? Peut-être.

A-t-on le droit de lui reprocher d'avoir été *maladroit* parce qu'il n'a pas remis son portefeuille aux mains de l'empereur? Peut-être encore.

Ce que je tiens à constater et à *affirmer* loyalement, c'est que de toutes les conversations qu'Émile Ollivier a eues avec Émile de Girardin et tous les personnages influents qu'il rencontrait dans les salons de ce dernier, il ressort pour moi qu'il rêvait une France grande seulement par la liberté, par le travail; qu'il considérait la guerre comme un fléau; qu'il n'en a été ni le promoteur, ni l'instigateur. J'ajoute, — et vous ne me refuserez pas de le déclarer avec moi, — que celui-là seul aurait le droit de lui jeter la pierre qui oserait affirmer qu'il aurait mieux fait que lui, au milieu des circonstances troublées que nous avons traversées en 1870!

Voulez-vous me désigner « celui-là »?

Toutes mes amitiés,

LÉONCE DÉTROYAT.

Voici la seconde lettre :

A monsieur le Directeur du GAULOIS.

Genève, 30 novembre 1883.

Monsieur,

On me communique le *Gaulois* des 22 et 23 de ce mois. Oui, tout ce que vous dites et que confirme M. Détroyat est d'une rigoureuse exactitude. C'est avec une véritable joie que M. Émile Ollivier me communiqua la dépêche qui lui annonçait la renonciation du prince de Hohenzollern; et cependant, peu après, la guerre était déclarée.

Est-ce à dire que M. Ollivier, si joyeux naguère de la dépêche, et l'empereur — si triste à son départ de Saint-Cloud — la désiraient ? C'est là une légende sortie de je ne sais quelles officines intéressées; mais l'histoire est une réalité et non une fiction, tôt ou tard elle s'écrit d'elle-même, à l'aide du plus petit fait.

Quoi qu'il en soit, il est bon qu'un de ceux qui, peu après, allaient voter la guerre s'explique nettement en son seul et privé nom, mais avec la pensée de n'être désavoué par aucun de ses collègues.

Nous étions tellement hésitants, que c'est à moi-même qu'un personnage autorisé répondit ces paroles typiques : « Si nous sommes prêts, celui-là doit certes le savoir qui tient le manche de la poêle ! »

Si nous tenions peu compte de la menace qui nous était faite de la descente de 40 000 hommes des faubourgs pour nous forcer la main, il était difficile de ne pas céder à la voix de ceux qui nous criaient : « Sommes-nous assez insultés ! Êtes-vous donc des lâches et reculerez-vous ? »

Bref, nous avons voté, sous la pression, avouons-le, de l'opinion publique et, avouons-le surtout, très mal renseignés par ceux dont le métier devait être de savoir.

Quant aux patriotes platoniques qui criaient : « A Berlin ! » et nous commandaient la guerre, nous en avons revu beaucoup, — nous qui au moins l'avons faite, cette guerre — lorsque tout a été fini, venir nous la reprocher, en termes rien moins que parlementaires.

Je ne plaide pas les circonstances atténuantes ni ne demande un bill d'indemnité pour le gouvernement d'alors et pour un vote qui me pèse ; mais le résultat est assez triste par lui-même pour qu'on se fatigue à la longue des appréciations fantaisistes et erronées qu'on y joint journellement pour les besoins de la cause.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués,

Baron de Plancy.

Je saisis l'occasion qui m'est offerte d'envoyer à l'aimable directeur du *Gaulois*, qui a su se faire une brillante place dans la presse, le rappel amical de nos bons souvenirs du Havre et de Paris.

Tout le monde sait que le 4 septembre 1870 l'impératrice, accompagnée des ambassadeurs *Metternich* et *Nigra*, quitta hâtivement les Tuileries, et traversant la galerie du Louvre qui confinait à la Seine, monta, place Saint-Germain-l'Auxerrois, dans le fiacre qu'on eut l'heureuse fortune de trouver.

Ainsi que Louis XVI et Marie-Antoinette son objectif aimé, à Varennes, elle fut reconnue, mais la voiture était déjà loin.

J'ai lu, quelque part, que le départ fut tellement

précipité que Sa Majesté n'emporta qu'un léger sac à la main et que les premiers envahisseurs trouvèrent, dit-on, sur un guéridon son déjeuner à peine entamé.

Le maréchal *Vaillant*, grand maréchal du palais, était-il près d'elle, ou dut-on le faire venir — peu ingambe — du rez-de-chaussée qu'il habitait à l'aile opposée au coin du guichet de la rue de Rivoli ? Je l'ignore, mais voici la pièce — *document original unique, que je n'ai pas voulu faire photographier jusqu'alors* — que j'ai trouvé à Genève à vil prix, et comment diable s'y est-il échoué ?

Timbre frappé.

RELATION DES OBJETS QUE CONTIENT LA CAISSE REMISE A M. ANGEL PODRIGO VIVAR D'ORDRE DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE POUR QU'IL LA TRANSPORTE A MADRID CHEZ Mme LA COMTESSE DE MONTIJO.

Un collier de brillants, perles et émeraudes avec un médaillon garni d'émail, et portant les initiales L. N.

Deux bracelets, deux boucles d'oreilles et une broche, le tout garni de brillants.

Une croix et un porte-crayon, hommage de Sa Majesté l'empereur de Russie.

Un gobelet garni de brillants, souvenir de S. A. le grand-duc Constantin de Russie.

Quinze cent mille francs en billets de banque... Le tout représentant la somme de quatre millions de francs environ.

Timbre imprimé.

Paris, le 4 septembre 1870.

VAILLANT.

Si l'impératrice n'a pas emporté un mouchoir, comme il a été conté, elle a pensé, on le voit, à des choses plus sérieuses.

Le 4 septembre je faisais partie, avec *Thiers*, du neuvième bureau, président *Creuzet*. La Chambre ayant été envahie, notre bureau, qui était au fond d'un corridor, fut bloqué par le peuple et envahi par une demi-douzaine d'internationalistes armés. L'un gardait la porte, les autres, montés sur la table, nous annonçaient notre fin prochaine ; c'était lugubre.

Tout à coup notre collègue Taschard force la porte et parlemente ; la porte s'entr'ouvre de nouveau et Roger du Nord fait irruption et se place devant Thiers, *qu'il couvre !*

La position n'en était pas moins toujours critique, lorsque des clameurs retentissent. On crie : « A l'hôtel de ville ! » Par la porte entr'ouverte nous voyons une foule qui entraîne Jules Favre coiffé d'un képi de garde national !

A l'hôtel de ville ! c'était là sans doute que nos geôliers jugèrent qu'il était bon de se trouver, car ils s'éclipsèrent un à un, et nous fûmes libres.

En me rendant à la salle des séances, je vis notre pauvre président regagnant son hôtel et assailli à coups de crosse. La salle évacuée était gardée par deux fusiliers peu engageants que regardait en philosophe Renard, l'acteur des Variétés, envahisseur malgré lui, m'a-t-il dit.

J'obtins, en jouant l'infirme, l'autorisation d'aller chercher ma tabatière — lisez lorgnette, — les nationaux continuent à m'avoir à l'œil... et au fusil. Nos pupitres étaient saccagés et couverts d'inscriptions gracieuses; mon tiroir avait été forcé et des mains investigatrices et calleuses avaient, sans s'en douter, repoussé dans une courbe en retour ma chère lorgnette, qui me fut très utile à la guerre et qui, pacifique aujourd'hui, me sert à admirer mon bel horizon. Renard me félicita de cette rentrée.

La température a baissé et j'écris tout ceci vêtu du gilet de laine que je portais à la bataille de Bagneux. Saint désormais et économe, je ne suis plus qu'entouré de reliques!

Le soir nous nous réunîmes dans la salle à manger de la présidence... où nous n'arrêtâmes rien!

Thiers qui présidait — Schneider ayant été roué — pleura et nous raconta son arrestation au 2 décembre. Jules Favre nous annonça que les députés de Paris s'étaient constitués gouvernement à l'hôtel de ville, et Girault (du Cher) sortit en disant qu'il allait leur en dire son opinion.

L'Empire avait vécu. Ce n'était pas la faute du vieux Baraguey-d'Hilliers.

Le 3 septembre — je crois mes souvenirs exacts — Baraguey-d'Hilliers n'ayant pas encore résigné ses pouvoirs, était chef de l'armée de Paris, et, de la terrasse qui domine le quai, les députés eurent

un moment d'inquiétude en le voyant, dans la ronde qu'il faisait à l'extérieur du palais, entouré d'un flot de peuple.

Enfin il rentra et les grilles se refermèrent.

J'avais connu à Néris-les-Bains le vieux maréchal lorsqu'il y abrita sa personnalité sous le nom de *Pierre*.

Je renouvelai connaissance, et pendant que nous causions, un colonel de la garde de Paris lui dit : — *Monsieur le maréchal*, le peuple va forcer le cordon de troupes qui barre le pont de la Concorde.

A ce moment, le maréchal, de la petite cour intérieure du palais, faisait face à la place de la Concorde bondée de peuple. Soudain, du seul bras que lui a laissé l'ennemi, il plonge, et à une profondeur qui m'inquiète, dans sa culotte par le chemin de la ceinture, et il en extirpe... un oignon en argent qui eût pu servir à faire une omelette, puis l'élevant en regardant en même temps le peuple et le colonel, il dit à ce dernier : — Dites-leur que si dans cinq minutes ils n'ont pas fiché le camp, je fais mitrailler !

Nous reprenons notre promenade, et quatre minutes après, il était en avance, il refait un plongeon dans l'inexpressible, en retire l'oignon monstre et l'élève bien en vue.

Ce fut alors un vol de pigeons. Pour l'instant, nous étions sauvés, mais le vieux de la vieille allait, hélas ! abdiquer.

Le soir il y eut séance de nuit, et vers huit heures j'eus grand'peine à entrer au palais par le quai d'Orsay.

Gambetta entouré de journalistes ou d'anciens députés ou hommes plutôt ennemis du régime impérial groupés dans la petite cour intérieure, parlementait à travers les grilles avec quelques ardents, et leur recommandait le calme. Mes souvenirs ne me permettent pas de préciser davantage ; d'ailleurs l'endroit était peu éclairé.

Le lendemain, 4 septembre, il y eut suspension de séance du jour. J'ai dit que pendant que j'étais dans le neuvième bureau confinant à la place de Bourgogne, nous fûmes, après avoir été prisonniers de l'internationale, — qui n'était pas réjouissante à voir de près, — sauvés par notre collègue Taschard, et que Roger du Nord, plus tard mon colonel devant Choisy-le-Roi, et envahisseur ce jour-là, jaillit comme d'une boîte à surprise, et couvrit Thiers très menacé ; il lui devait bien cela !

Il y eut donc envahissement, mais comment ? La veille, Picard nous avait bien menacés de la descente de 40 000 faubouriens, destinés à nous forcer la main.

D'aucuns m'ont raconté — et ici sans rien garantir bien entendu, je répète ce qui m'a été dit — que l'envahissement de la Chambre avait été le résultat d'un hasard burlesque.

Pendant la suspension de la séance, et avant de

se rendre à son bureau, notre collègue Steenackers avait eu, en fumant une cigarette, l'idée de jeter, du haut des marches du palais, un coup d'œil sur la place de la Concorde occupée par le peuple.

Apercevant alors un ou des amis, il leur aurait, à l'aide d'une télégraphie expressive, fait signe de venir pour les caser dans les tribunes.

Le peuple aurait compris que les députés l'appelaient, et rompant la faible ligne des troupes, il serait accouru !

Je crois plutôt à l'épée de Damoclès du doux Picard.

La veille de la fermeture des portes de Paris, le marquis *de* Laferté mon voisin, me conseilla de partir *immédiatement*. Je compris que je pouvais être un otage de l'avenir; en effet, pendant la Commune, on est venu me chercher deux fois — quel honneur — mais j'étais loin.

J'allai au ministère chez Jules Favre — que je vis *malgré* M. de Chaudordy — et je lui dis : — Je reste, bien qu'on m'ait conseillé de partir, et je compte faire mon devoir comme soldat, mais quand je serai en avant, vos électeurs me fusilleront-ils par derrière ?

— *Mon cher collègue*, dit le grand Jules, c'est beau, c'est patriotique; si vous et vos amis étiez menacés, venez à moi.

Venir à lui !... c'est lui qui est venu à moi !

Il a concouru à me faire rayer de la liste des médaillés militaires !

Je m'engageai *régulièrement* dans la compagnie de carabiniers-éclaireurs du 17e bataillon, commandant comte de Crisenoy, camarades les Biancourt, Dulac, Pozzo di Borgo, Bagneux. Quant aux autres de la section, ils devinrent tous préfets départementaux ou de police ! Pour une escouade du faubourg Saint-Germain, c'est drôle !

Cinquante braves d'une localité de Seine-et-Marne, *trop patriotes* sans doute, gagnèrent Paris, et nous nous les annexâmes. Notre compagnie fut donc portée à cent hommes et le 17e bataillon eut l'honneur d'être voué à la mort, sur tous les murs de Paris.

J'ai lu ces jours-ci la lettre d'un porte-parole et aujourd'hui le manifeste d'un prétendant. Je comprends la valeur de ce mot *amuser le tapis*, qui ne mène à rien. Je comprendrais mieux encore, *peloter en attendant partie,* mais cette partie, encore faut-il être décidé à la jouer, car la France est une belle fille qui aime un peu à être violée. En politique comme en amour le succès est souvent aux audacieux; des mots ne sont que des mots et « la charte sera désormais une vérité » n'a pas suffi pour sauvegarder même un trône. Ne m'appelez pas révolutionnaire, je ne suis que logique.

Aide-toi, le ciel t'aidera, dit-on. Mon ami le comte de Germiny — pas l'autre — ancien préfet, ancien

conseiller d'État, ancien ministre, ancien... tout, auquel je faisais compliment de ses fructueuses transformations, me répondit : — Mon cher, j'ai toujours été l'enfant du hasard !

— Oui, mais avouez, répliquai-je, que vous avez crânement aidé votre père.

On a dit aussi — l'empire c'est la paix, et nous voilà en pleine guerre — que sans avoir *le cœur léger* j'ai voté.

J'avais obtenu du ministre l'entrée à Paris d'un bataillon des mobiles de l'Aube, chef Dampierre, mon jeune ami et collègue au Conseil général. Mon fils était officier dans ce bataillon.

Dampierre vint un jour me demander d'être son témoin, il voulait provoquer un journaliste dont un article l'avait outragé. J'exigeai avant tout qu'il en référât au général Bertaut, son chef, puisqu'il commandait la mobile.

Le général lui défendit naturellement de se battre, et me recommanda de veiller à l'exécution de cet ordre.

On comprendra que je sois très réservé sur ce qui me concerne personnellement — et m'a valu un rapport au général en chef, dont le colonel de Grancey eut la bonté de m'envoyer la copie légalisée — tous mes camarades de l'Aube, que j'avais eu l'autorisation de rejoindre, s'étant également bien conduits.

Cependant je citerai un fait qui fut réellement dramatique.

La veille de la bataille de Bagneux, après avoir rencontré le général Blanchard, je visitai la propriété Raspail où nos mobiles colligeaient à la main les carpes du *camphrier* libéral. Avisant le moulin de Cachan, je montai au second étage pour examiner le champ possible de nos travaux ; un mobile — braconnier, œil de faucon — m'ayant désigné une batterie que l'ennemi préparait à trois cents mètres dans un chemin creux bordé de haies, je m'accroupis — heureusement — contre la fenêtre et j'alignai mon chassepot. — Gare la riposte, me cria le mobile, il y a un tirailleur derrière chaque arbre.

Il avait dit vrai. A mon coup de feu, bien dirigé je le crois, vingt balles vinrent briser les vitres de la partie de la fenêtre restée poussée, et j'entendis ce cri peu rassurant : « En retraite, l'ennemi ! »

Ainsi que Latour d'Auvergne j'étais seul dans mon moulin et... je ne valais pas le *premier grenadier de France*, je me hâte de le dire.

Ma descente des deux étages fut funèbre. Notre très petit poste était abandonné... je sautai la Bièvre où je m'embourbai et j'arrivai sauf.

Pourquoi ne trouvai-je pas l'ennemi ? C'est, je suppose, qu'il craignit une embûche ou une mine.

Le lendemain, avant la bataille, j'allai trouver

Dampierre. Il était grave et me dit : — Le journal qui m'a insulté saura aujourd'hui comment un gentilhomme sait mourir. Ce que je lui dis à cet égard, vous le supposez, mais la blessure qu'il avait reçue était profonde.

Il nous guida à l'assaut du village de Bagneux avec une crânerie assez froide pour que plus tard M. Benoît d'Azy m'ait dit : — L'amiral suivait du fort votre compagnie à la lorgnette et regrettait de n'avoir près de lui Horace Vernet.

Entrés dans Bagneux, nous nous séparâmes et, allant à gauche, j'escaladai avec quelques mobiles les trois étages d'une maison qui dominait le cimetière.

. . . . . .

Je fis de mon mieux — revanche de 1815 — honneur au chassepot que Mlle ou Mme Gastine-Renette m'avait fait avoir par faveur.

Puis je redescendis et entrai dans une ruelle fermée par une barricade. . . . . .

J'appris, trois ans plus tard, que le danger que je croyais pour moi le plus grand en avant, avait peut-être été en arrière, des tirailleurs ennemis me canardant du haut du clocher.

A midi, j'appris que Dampierre venait d'être mortellement blessé. A la fin de la journée, les Prussiens ayant repris Bagneux, que nous avions reçu ordre d'abandonner, nous fûmes ramenés chaudement. Nous nous rassemblâmes sous le fort

de Montrouge où paradait un membre du gouvernement de la Défense nationale, accompagné d'une Égérie en amazone !

J'allai de suite au couvent des dominicains, où avait été apporté Dampierre mourant. Mon cocher dut couper ses vêtements, et ce brave enfant lui dit :

— Portez mes adieux à ces messieurs, dites-leur que je suis fier de mourir en ayant fait mon devoir. Je vais rejoindre ma femme.

Le Dr Baux, médecin militaire, entre les bras de qui Dampierre est mort, m'a donné à Genève tous les détails de cette fin héroïque... que le Père de Bengy — otage tué plus tard — célébra dans une magnifique oraison funèbre.

Je ne pus qu'embrasser le cadavre de cet ami, je dirais presque de cet enfant si regretté.

Très surexcité, j'arrivai au bataillon qui était sous les armes, et en montant en voiture je dis hautement : — Mes amis, je sais d'où est partie la balle qui a tué notre chef, et je vais le venger.

A ce moment, un mobile, ému et pâle, demande à me parler en particulier :

— C'est moi, dit-il, qui, mal conseillé, ai fourni les notes pour l'article qui insultait le commandant. Avant la bataille je lui ai avoué ma faute en lui demandant pardon. Le commandant m'a relevé et en m'embrassant m'a dit : « Je te pardonne. » Serez-vous plus impitoyable que lui ?

Après la bataille, j'allai trouver le général Trochu ; le général Schmitz me reçut, fit droit à ma demande, et on accorda au bataillon de l'Aube un repos bien mérité.

Puis je visitai deux de nos hommes incarcérés, le lendemain de la bataille, à la prison du Cherche-Midi. Je leur remis de l'argent et je puis vous dire que, de l'avis du rapporteur au Conseil de guerre, je leur ai sauvé la vie. Un bienfait n'étant jamais perdu, tous deux, aux élections, ont été ensuite mes plus cruels ennemis, et... ils ne m'ont pas remboursé !

Mon camarade du 17e bataillon, le comte de Biancourt, asthmatique et père de famille, avait voulu, malgré mes avis et cédant à son caractère chevaleresque, m'accompagner. Il y gagna la croix de la Légion d'honneur, et cette guerre dut avancer sa mort.

La retraite s'effectuant au pas de course et son infirmité le maintenant au dernier rang, je ne voulus pas l'abandonner, de sorte que nous courûmes un réel danger.

Je racontais cette journée, il y a dix ans, en Suisse, et je disais : — Je suppose que Bagneux dut être réoccupé par cinq ou six mille Bavarois venus de Clamart, jeunes soldats sans doute et mauvais tireurs qui, heureusement aux créneaux, ne tinrent pas compte de la dépression du terrain.

— En effet, dit en se penchant le maître d'hôtel qui me servait, nous étions six mille et nous venions de Clamart !

Plus tard ma compagnie fut envoyée à Ivry-sur-Seine. Ma première fonction consista à balayer le campement, et notez que mon aïeul ayant été seigneur d'Ivry, nos armes figuraient, m'a-t-on dit, sur le mur de l'église.

En y arrivant, j'appris que nous succédions au bataillon du colonel de Grancey, mon ancien chef, qui venait de traverser la Marne.

Le lendemain, passage de la Marne, nous fîmes sous les ordres de Roger du Nord, qui ne se ménageait guère et ne nous ménageait pas, une diversion sur Choisy-le-Roi, et nous y fûmes rejoints par Latour-Maubourg et du Lau, deux friands de la balle.

Rentrés le soir au campement, nous y prenions notre modeste repas, lorsque le vaguemestre me remit une lettre portant le timbre même d'Ivry et renvoyée de Paris. Elle était de Grancey et je la reproduis ici :

Monsieur le baron,

Je suis confus de n'avoir pas répondu plus tôt à la lettre si parfaitement aimable que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'espère que vous voudrez bien m'excuser en raison des occupations incessantes qui m'empêchent souvent d'écrire même à ma femme.

Nous marchons de nouveau à l'ennemi aujourd'hui même et je conserve un trop bon souvenir de la part que vous avez prise au combat de Bagneux, pour ne pas vous assurer que, vous et les deux Biancourt, vous me manquerez beaucoup.

On est heureux, dans les circonstances difficiles et de

grand danger, d'avoir à côté de soi des hommes tels que vous et eux.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le baron, avec mes excuses pour mon retard bien involontaire à vous répondre, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Vicomte DE GRANCEY.

Ivry, 28 novembre 1870.

A Monsieur le baron de Plancy,

Ancien député, 46, rue du Bac.

A l'instant même où, tous, nous espérions que les balles auraient épargné ce père de famille, ce brave, un aide de camp du ministre de la marine entrait et nous annonçait sa mort !

A Ivry, attelé un jour à une petite charrette, je revenais de la corvée au bois et, le verglas aidant, je me *couronnais* fréquemment, lorsque j'entendis un éclat de rire. J'avais devant moi l'amiral commandant du secteur, et je me calai de mon mieux, faisant le salut militaire.

— Eh bien ! me dit l'amiral Pothuau, le métier n'est pas amusant, mais vous pouvez mettre sur vos états de service qu'en peu de temps vous avez fait pleurer et rire un amiral de France, au deuil de Dampierre d'abord, et aujourd'hui.

Petit détail : pendant le siège j'eus la chance de sauver mes quatre chevaux et deux voitures, qui purent sortir de Paris avec l'ambassade anglaise.

J'obtins de mon colonel l'autorisation de m'an-

nexer pendant le dernier mois du siège au bataillon de la mobile de l'Aube, qui était installé à Billancourt, et j'assistai à toutes les entrevues au poste parlementaire du pont de Sèvres.

J'y étais lorsque Mme Cordier, ex-Erlanger, tenta inutilement de rentrer dans Paris, et franchement j'admirai la crânerie du comte d'Hérisson persistant à rester exposé, malgré mes appels, au feu de l'ennemi après la sonnerie réglementaire.

Les Prussiens, d'Hérisson ne me démentira pas, nous ont injustement accusés de cette félonie, qu'ils commirent souvent.

Après ce refus d'entrer dans Paris, notre chef ayant malgré moi voulu rentrer au campement sans y mettre la dissimulation habituelle, nous fûmes, comme je l'avais prévu, observés à la lorgnette, et notre déjeuner fut troublé par quelques obus, dont l'un fut assez malencontreux.

A quatre heures du matin, les Prussiens, irrités dudit refus, bombardèrent le poste parlementaire, et les attachés à l'ambassade américaine, qui venaient pour l'échange du courrier, apprécièrent comme il convient ce procédé inusité.

CHAPITRE XV

Bruxelles, Nice, le Havre. — Essai de concurrence commerciale. — Sort d'un petit chef-d'œuvre. — Un colosse *tatoué*. — Les Galions de Vigo. — Étranges hasards. — Réponses de Prussiens. — Spéculations d'affaires. — Autographe de Bonaparte. — *Brienne-Napoléon*. — Entre Dienville et la Rothière. — Incohérent. — Sophisme et positivisme. — *Vox clamat in deserto*. — Un lièvre empaillé. — Le milliard des... Républicains. — Amour et vanité.

Après la guerre et pendant la Commune, j'allai à Bruxelles, et je fis bien, car j'avais, il paraît, été jugé digne d'être otage, et deux fois on me fit l'honneur de venir me chercher.

De cette période de cinq mois, beaucoup pourraient être des historiens intéressants et inédits, j'aurais donc pu en dire plus long, mais je me suis conformé au conseil qui m'a été donné. Puis il aurait fallu me mettre davantage en scène.

Pareil au général Trochu, en février 1871, je quittai Paris que je n'ai pas revu depuis vingt ans,

si donc j'en parle désormais ce sera par réminiscence.

J'allai à Nice et... j'y restai ou j'y revins dix ans de suite, au grand dommage de mes finances, mais nous en parlerons tout à l'heure.

L'été, je revenais au Havre, où je retrouvais mon ami le comte d'Houdetot, Baudeuf, consul général d'Haïti, Arthur Meyer, futur directeur du *Gaulois* et royaliste intelligent, un des inventeurs, sinon l'inventeur de Boulanger et du Boulangisme, Adolphe Gaiffe, intime ami de Théophile Gautier et mon ami et armateur Brostrom, aujourd'hui consul général de Suède.

Au Havre, la reine Marie-Christine et le duc de Rianzarès me reçurent parfois avec la plus grande bonté.

Ah ! que ne puis-je raconter la façon dont Rubio, chambellan de la reine, me fit l'éloge de Ferdinand VII.

Je viens de dire mon armateur, rien de plus vrai. Moi qui de la jetée ai le mal de mer rien qu'en voyant sortir du port un navire, j'acquis le *Notre-Dame-de-Fourvière*, aviso de trois cents tonneaux !

La première et *unique* course en rade que je fis, donna à mon équipage une si triste idée de mon estomac, que je ne fus pas tenté de récidiver.

J'essayai de faire avec mon navire une concurrence commerciale aux voiliers, mais ma tentative avortée et l'inclémence de la roulette m'amenèrent

à une vente précipitée et... médiocre de mon immeuble d'eau. Ce réel petit chef-d'œuvre du grand constructeur Lenormand ne se signala que deux fois.

C'est dans sa souille que Troppmann tenta de se noyer, et le pauvre navire, chargé d'armes, fut, m'a-t-on dit, saisi plus tard par le Chili comme contrebande de guerre.

On ne raconte évidemment que ce qu'on a rencontré d'intéressant, d'incroyable, et on a souvent tenu pour fantaisistes certains récits d'Alexandre Dumas.

Je lui présentai, entre autres, un jour, au bord de la mer, un colosse *tatoué* en général français! C'était un ancien matelot cinq fois naufragé, et pendant dix ans roi d'une tribu sauvage. Habit, coutures, boutons, broderies réglementaires, culotte collante, bottes avec gland, poitrine constellée de décorations, tout y était. Sur le bras gauche figurait un matelot à genoux aux pieds d'une femme; sur le bras droit un brassard sur lequel était inscrit : *Mort au chef qui y touchera;* et je vous laisse à deviner où il avait estampillé le drapeau des États-Unis... qu'il pouvait momentanément voiler!

Bref, naturellement brun de cuir, il paraissait être en uniforme, et je dis à Dumas : — Racontez celle-là, qui vous croira?

Quelques années après, à la suite d'une aventure galante... d'un genre spécial, il tua deux hommes en Amérique, et fut *lynché*.

Qui ne se rappelle aussi la tentative de relèvement des galions du *Vigo?*

Entre autres curiosités, que le comte de Damas eut la bonté de me montrer, et qui provenaient de ces fameux galions, dont les actions étaient alors montées à 8 000 francs, je vis :

Un superbe jeu d'échecs en porcelaine de Saxe. Il appartenait sans doute au capitaine, et chaque pièce était munie d'un sifflet d'appel ; de la cochenille et du bismuth, que l'on disait être inconnu à cette époque ; du bois d'acajou qu'on eût pu travailler ; des pipes de matelot culottées.

Enfin — fait extraordinaire et inexpliqué — d'énormes gâteaux bruns de ton qui, dans une étrange cohésion, amalgamaient or, argent, fer, cuivre, bois, et tasses et théières en porcelaine de Chine et du Japon y encastrées.

Faut-il supposer, qu'après tant d'années, par telle profondeur, et suivant la qualité des *vases* sous-marines, le mercure existant dans les bâtiments a opéré les miracles de rapprochement et de juxtaposition ?

Je laisse la solution à des compétents, mais ce qui est certain, c'est que tous les déchets primitivement rejetés contenaient une notable partie d'or.

Ah ! combien de souvenirs intéressants vont encore me revenir... trop tard !

En ce moment, il m'en revient un, dont vous ne trouverez pas l'explication dans la *Clef des songes.*

Après huit jours d'absence, je rentre à Paris à trois heures du matin, et je me couche. En rêve, je vois *deux* couleuvres, tuées rue du Bac dans mon jardin!

A onze heures mon valet de chambre me réveille et me dit : — Hier j'ai fait faucher le gazon ; on a tué *deux* couleuvres, elles sont là!

Elles y étaient et cela n'a rien d'étonnant. Mme de Staël n'a pas dit que la rue du Bac engendrât des couleuvres ; mais elles sont ovipares et il est tout naturel que le terreau que nous répandons sur nos gazons, au printemps, contienne des œufs qui éclosent au soleil.

Mais *deux* couleuvres!!

Frignet, qui acheta le cabinet du président Bonjean, otage tué, me disait qu'aux Antipodes, à Chagrès, son hôtelière Mme Moreno, barbue et costumée en matelot, se trouva être comme lui de Champagne et d'Avisse son village. C'était en réalité une fille de son fermier disparue depuis vingt ans ; mais avouez que voilà d'étranges hasards!

Pourquoi me revient-il aujourd'hui qu'en 1867 j'avais à ma table le comte Lendhorf, aide de camp du roi de Prusse, et le préfet de police de Berlin?

Comme je demandais à ce dernier s'il avait été content de son voyage à Paris : — Ah! me répondit-il, je serais bien ingrat si je ne l'étais pas. Depuis les catacombes et les égouts, jusqu'aux coupes géolo-

giques et aux cartes du ministère de la guerre, j'ai tout visité en détail. Il faut le reconnaître, vous n'avez rien de caché *pour vos amis !* A mon retour je veux du reste *hausmanniser* Berlin.

Plus tard, un Prussien de marque me racontait que le ministre de la guerre, comte de Roon, lui avait dit : — Vous vous effrayez à tort de la venue des armes à tir rapide. Les Français, ardents et moins disciplinés que nous, auront épuisé leurs cartouches, quand nos froids Germains, esclaves de la consigne, n'auront tiré que la moitié des leurs *utilement*.

Que de fois n'ai-je pas pensé aux réponses du préfet de police et du ministre de la guerre allemands, et me pardonnera-t-on l'étrange amalgame et le décousu de mes souvenirs? Ma ligne ayant été généralement très fantaisiste, ma plume devait fatalement s'en ressentir.

Puisque je suis à confesse, exécutons-nous bravement, et parlons de mes spéculations d'affaires proprement dites.

Cédant aux missives, aux visites et aux objurgations d'un *célèbre peintre de marine*, je fus pour 8 000 francs, autant qu'il m'en souvient, actionnaire des pêcheries de *Kermor*. Nous devions alimenter Paris de crustacés et poissons de mer !

De cette opération je ne retirai... qu'un dîner d'actionnaires, *où chacun paya son écot*. Mon fondé de pouvoir y attrapa, je crois, mille francs.

Cataloguer mes souvenirs serait, il me semble, les amoindrir, je continue donc à les donner... quand ils me viennent.

J'ai vu entre les mains du comte de Casabianca un autographe unique dans son genre. Napoléon, élève à l'école de Brienne, écrit au cardinal Fesch, son oncle, au sujet de sa fête. Il horoscope l'avenir de ses frères et *pressent sa destinée*. Il termine par une poésie avec les incorrections orthographiques de l'écolier, et prie modestement son oncle de brûler son factum.

En bas de la lettre le cardinal écrit : *A conserver*, et signe !

Brienne-Napoléon, un de mes chefs-lieux de canton. J'y ai été rudement combattu parfois, et le chef de la coalition était... un Prussien !

Le château est devenu la propriété de mon aimable ex-collègue au Conseil général, le prince de Bauffremont-Courtenay *gentilhomme-verrier*. C'est toujours avec émotion que je revoyais la chambre de Napoléon dont les persiennes furent trouées de balles, et les désignations des escouades, tracées à la craie en 1815 dans les combles du château, et qui ont été respectées. Enfin j'y ai admiré la collection, sans prix, des lettres de tous les rois de France, depuis la fondation de la monarchie, que possède le prince.

Le château est un monde, et on prétend que le cardinal de Loménie, effrayé du travail de la véri-

fication des mémoires relatifs à l'édification, brûla tout et paya sans compter.

On récite la même fable à l'égard des sommes que Louis XIV dépensa à Versailles. Mais la vérité est que tous les comptes, conservés avec soin, sont à la bibliothèque de la ville de Versailles.

L'histoire dit qu'entre Dienville et la Rothière Napoléon faillit être enlevé par un parti de cosaques, et que son entourage dut mettre l'épée à la main. Rebillot — plus tard général et préfet de police — s'étant trouvé isolé, dut se réfugier dans un four, et la lance d'un cosaque creva l'œil du futur préfet !

Le lendemain, l'empereur couchait au château de Plancy[1] — dans la chambre qui fut mienne — et le comte Lamarre me raconta un jour, *avant le whist*, qu'il avait bivouaqué dans le parc avec la garde impériale. Il s'était déjà trouvé près de l'empereur, dans un moment critique, au passage de la Bérésina.

Si des souvenirs je passe aux sentences, vous allez me traiter d'*incohérent*. En réalité, la forme fantaisiste et indisciplinée de mon œuvre, dans laquelle tout n'est pas toujours à sa place et à sa date, me force à accepter cette désignation.

Le sophisme se résume, je crois, ainsi : raisonne-

1. Napoléon allait, peu après, ainsi que je l'ai dit, retrouver, au palais de Fontainebleau, mon père, préfet de Seine-et-Marne.

ment faux mais spécieux ; suivant moi, c'est contestable. Il y a quelque quarante ans, j'entendis Desmares — fils du fameux cafetier de la rue du Bac — spirituel *panier percé*, répondre au banquier K... qui lui accusait une succession persistante d'affaires heureuses : — J'ai toujours pensé que pour gagner beaucoup d'argent, il fallait... avoir peu d'esprit et beaucoup d'aplomb, témoins Turcaret et Mondor. James de Rothschild fut l'exception qui confirme la règle.

On pourrait ajouter que la vertu, dans l'acception exacte du mot, n'a jamais été l'apanage des véritables artistes, qui tous ont eu les qualités de leurs vices, et les qualités dominaient, autre sophisme.

En pensant à l'inexpérience et à la naïveté de la jeunesse, je me prends parfois à rêver une génération entrant dans la vie — grâce à la baguette d'Asmodée — avec l'expérience de l'âge mûr ! Quelle lutte à armes égales et... discourtoises ! quelle roublardise ! tous Normands, rien à faire pour les juifs, inférieurs du reste aux Normands.

Mais assez de décousu et de doctrines comme cela, bien qu'elles aient parfois leur valeur. A la qualification d'incohérent, vous seriez peut-être tenté d'ajouter celle de *préconçu*, et cette catégorie tient trop du mulet, dont je n'ambitionne pas les qualités.

Procédant au décousu, il me faut bien placer souvenirs et réflexions lorsqu'ils viennent.

De ma Thébaïde, je vois poindre un mouvement d'opinions qui me paraît considérable, et dont nul ne peut prévoir les conséquences, car tout en admettant le concours des faiseurs et des meneurs, il est incontestable qu'il s'opère en réalité dans la partie saine et habituellement calme de la population.

Poussons les choses à l'extrême et admettons pour un instant le triomphe d'une cause ou d'une idée. Il est certain que chez nous, où conversions ou projets de conversions et autres pratiques ont donné à d'aucuns leur *milliard des émigrés* [1], et où les autres n'ont pu être payés de leurs services qu'en émargeant au budget, le nombre des fonctionnaires — et je réserve la valeur personnelle — a singulièrement augmenté.

A quiconque arrivera au pouvoir, président dictateur ou souverain, incombera, entre autres difficultés ardues, la tâche laborieuse de la réduction et de l'épuration — *le nettoyage des écuries d'Augias!*

Quelle riche pépinière d'ennemis collectionnera, dans le personnel de tous ces dépossédés — car la mesure s'impose — le nouvel *exécuteur des hautes œuvres* nationales, et qui serait de taille à y résister? Le pouvoir actuel peut-être — vu la force d'occupation — qui aurait l'énergie de réformer lui-

1. Idée inspirée à Gambetta par les frères et amis à son arrivée au pouvoir.

même, et de méconnaître les dettes des prédécesseurs, en taillant dans le vif.

Ce n'est pas là du pessimisme, malheureusement, c'est du positivisme au premier chef — sans jeu de mots.

Mais au positif, la masse préfère la fantaisie, l'Évangile *selon Claude*, la légende même.

Aux adieux de Fontainebleau, combien de généraux n'a-t-on pas fait embrasser par l'empereur! Eh bien! je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est au *seul* général *Petit* — connu de ma génération — que Napoléon a donné l'accolade.

Pour tous, Cambronne, suivi du : *La garde meurt et ne se rend pas*, est synonyme du cri naturaliste, qui avec ou sans uniforme, *de député même*, — a été souvent poussé. Eh bien, il appartient *en réalité* au général *Michel*.

L'empereur le fit comte, et ses armoiries portent la belle devise : *La garde meurt.....*

Si à ce sujet encore ma mémoire est exacte, plusieurs historiens ont été condamnés, par arrêt du tribunal civil, *à un appendice rectificatif*. Eh bien, rien n'y a fait et n'y fera; Cambronne bénéficiera toujours du *parfum* de ce cri d'indignation patriotique!

Saper des légendes créées ou vulgarisées par des écrivains qui... devraient connaître les faits, lorsqu'ils en parlent, me mènerait trop loin; je m'arrête, et décidé à mourir non dans l'impénitence, mais

dans le latinisme final, je crie à coup sûr : *Vox clamat in deserto!* Je le crie d'autant plus, que maintes fois un jeune adepte *avancé* m'a dit : — Je crois à la vérité de vos assertions, mais..... il *nous* convient qu'il en soit autrement. Pour *nous*, ce ne sera jamais Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique! Peut-être dans ce dernier cas entendait-il : l'*école* juge bon de s'approprier ce qui appartient aux autres. *Bilboquet* n'a-t-il pas dit : « Cette malle doit être à nous? » Il a dit aussi : « Je l'ai su... par des gens qui le savaient! »

Par le temps de *superficialité* — qu'on me passe le mot — ou d'ignorance qui court, ceux qui ne veulent pas savoir, ou qui ne savent réellement pas, les *préconçus*, les *immuables*, docteurs gobeurs, sont légion.

Un volume ne suffirait pas pour reproduire les légendes fantaisistes qui sont chaque jour éditées par *de bien informés*. Si les proverbes sont réellement la sagesse des nations, je m'arrête à celui-ci : « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais. »

A propos de gens sûrs d'eux-mêmes, il me revient une assez drôle d'histoire.

C'était... il y a longtemps. Au château de X... l'ouverture de la chasse avait réuni nombreuse compagnie, entre autres le chevalier de Pigneux, vieux raseur cynégétique.

Le soir et la veille de l'ouverture, les *jeunes*, dont

faisait partie le gendre du chevalier, convinrent de donner une leçon au *vieux*. Il fut arrêté que dans l'alignement où il serait placé, le lendemain, un lièvre *empaillé* bondirait sous la pression d'une corde tirée par un garde.

Le gendre, qui peut-être n'avait pas encore touché la dot, n'hésita pas à trahir la foi jurée, et avertit son beau-père.

D'autre part, la nuit ayant porté conseil, les jeunes réfléchirent que ridiculiser un vieillard c'était, par le fait, une plaisanterie de mauvais goût, et on y renonça au dernier moment, oubliant de prévenir le gendre.

Les chasseurs sont en ligne dans une pièce de luzerne. Le hasard — sans lui, y aurait-il des histoires — veut que justement un lièvre, véritable celui-là, parte devant le chevalier!

— Tirez, mais tirez donc! lui crie-t-on sur toute la ligne.

— Ah! jeunes gens, s'écrie le chevalier, je la connais celle-là, je les connais toutes, *il est empaillé!*

Ici me reviennent encore des souvenirs des belles chasses à Plancy et à Frileuse, avec d'aimables compagnons.

A Frileuse, chez ma sœur, ma nièce Mlle Aline — reine de Golconde et des orchidées — nous faisait les honneurs de ses belles serres, visitées parfois par une commission de messieurs en habit noir.

Faut-il le répéter encore, je n'aime pas le scan-

dale. Mes souvenirs, — en y ajoutant le stock d'indiscrétions que je crois pouvoir me permettre, — mes souvenirs, le mot le dit... sont ce dont je me souviens.... ou veux me souvenir. Étant tout personnels, j'ai cru devoir les panacher d'un peu d'*humour* et j'estime, réservant bien entendu le style, qu'ils sont à l'abri des critiques des plus rigoristes, mais j'ai dû l'écrire déjà bien des fois!

En parlant du milliard des émigrés, j'ai dit le milliard des républicains et je m'explique.

A Nice (capitale Monte-Carlo) où je résidai *chèrement*, de 1871 à 1880, généralement on n'est plus un homme, on est un décavé; on cherche sans cesse un associé, un commanditaire.

Un jour, un secrétaire général d'une grande préfecture vint me trouver et me dit: — Associons-nous; je vous apporte la fortune!

Nourri dans le sérail, j'en connaissais naturellement les détours, et j'étais habitué à ces sortes de propositions, j'écoutais donc sans enthousiasme *le copain* qui s'offrait et qui me dit: « Après le 4 septembre (et je suis en mesure de vous l'affirmer), les frères et amis vinrent trouver Gambetta et lui dirent: — « Maître, vous avez le palais, la baignoire « en argent, vous êtes arrivé, et nous, nous n'avons « rien!

« — Que voulez-vous que j'y fasse? répondit l'as- « pirant dictateur; débrouillez-vous, faites comme « moi.

« — Faire comme vous, allons donc! ce n'est pas « sérieux; mais si à la Restauration il y a eu le mil- « liard des émigrés, pourquoi n'y aurait-il pas le mil- « liard des républicains, qui, nous l'avouons, n'ont « rien perdu?

« — Mais, dit Gambetta, jamais les Chambres ne « le voteront.

« — Parbleu, nous le savons bien, mais nous « saurons le trouver dans deux ou trois conversions « ou tentatives de conversions de la rente dont « nous serons avertis en temps utile. »

Ma foi, mon homme avait dit vrai, et sans doute à mon défaut un autre aura profité de sa confidence.

Je viens de lire que ce qu'on appelle généralement l'amour n'est que la vanité.

A l'appui de cette thèse, je vais raconter une histoire de ma jeunesse.

Sur trois amis de la vingtième année, deux sont appairés — ou appariés comme perdreaux — le troisième, assez puritain, est libre, et invite les autres à la campagne près de Paris.

Chacun ayant sa chacune, on s'adjoint une amie pour que le trio soit complet.

Après un dîner très arrosé, on enferme pour la couchée le puritain et l'annexée, peu sympathiques, du reste, l'un à l'autre.

A l'aube, il faut bien ouvrir, car on entend des cris perçants.

La jeune femme, échevelée et en larmes, s'enfuit

dans le parc en criant : — C'est infâme, je l'exècre, il est horrible ! Bref, on fait atteler, et seule elle regagne Paris.

Un mois après elle me dit : — Qu'est donc devenu votre ami, il me devait au moins une visite de digestion ?

J'avertis l'ex-triomphateur, qui se refuse obstinément à tout rapprochement.

La femme, *piquée dans sa vanité*, devient littéralement affolée d'amour. Pendant un mois elle assiège sa porte, et le bombarde de bouquets, puis à bout d'expédients elle va se noyer devant sa propriété !!!

Sa robe de soie ballonnée la fait revenir plusieurs fois sur l'eau, et d'un heureux coup de croc, un marinier la repêche, évanouie. Pour empêcher la déclaration à la police, je paie au sauveteur une prime de quarante francs... qui ne m'a jamais été rendue !

Cette fois, *Don Juan malgré lui* est bien obligé d'aller prendre des nouvelles de sa belle, assez malade du reste.

Eh bien, à la suite d'une nouvelle accolade intime et obligatoire, la dame... a nettement déclaré *qu'il lui déplaisait*, et s'est refusée à toute nouvelle entrevue, malgré les supplications du monsieur qui, pris à son tour, envoyait aussi d'inutiles bouquets ! En amour les fleuristes doivent en savoir aussi long que les confesseurs.

Je dois ajouter que, pour mon compte personnel, je pourrais fournir une seconde édition de ces flagrantes contradictions, mais je m'abstiens.

CHAPITRE XVI

Le Vice-Empereur. — M. Gentelot de Verpillières. — Étudiants grecs. — Une excentrique. — Ma cousine Élisa. — Les Prussiens à Plancy. — Le Crédit. — Voyage épique. — Le Temple du hasard. — Pléiade de malins. — Théorie des probabilités. — Une formule. — Étrange narghilé. — Spéculation commerciale.

Il est dans la destinée des hommes politiques, sommités surtout, d'être jugés d'une façon bien fantaisiste et parfois bien injuste — ignorance ou perfidie — par quelques écrivains et romanciers.

Ce fut le cas de celui que l'on appelait le *vice-empereur*, et que j'eus parfois l'occasion de voir dans l'intimité.

Le talent de Rouher n'a jamais fait doute pour personne, et j'ajoute qu'il était simple, serviable, honnête, et ne manquait certes pas d'esprit, il l'a souvent prouvé à la tribune.

A Riom, où je me trouvais, lors de la mort de la

comtesse de Chabrol, ma tante, on m'a dit qu'à ses débuts il aimait à plaider pour le pauvre, et qu'il lui arrivait souvent de partager avec un client nécessiteux les épaves d'une plaidoirie précédemment rétribuée.

Un soir, j'avais dîné au ministère d'État, et nous allâmes fumer un cigare dans son cabinet. Il venait d'être question des présidents de Belleyme et Partarrieux-Lafosse, et il nous raconta d'intimes et ravissantes chroniques du Palais. La porte s'ouvre et un huissier introduit le sénateur Chaix-d'Est-Ange, qui s'incline respectueusement devant le ministre.

Rouher s'esclaffe devant le sénateur interloqué et nous dit : — J'étais petit clerc chez Guyot-Sionnet, je crois; le patron me dit : « Gamin va porter ce dossier chez Chaix-d'Est-Ange. »

« Ravi de voir le grand avocat, j'arrive rue Saint-Georges et je le trouve perché, dans son cabinet, en haut d'une échelle roulante; puis, après avoir rempli ma mission, je m'esquive, heureux et fier de ma chance.

« Aujourd'hui, c'est le grand avocat qui s'incline devant l'ex-saute-ruisseau. Avouez que c'est drôle !

Les hommes de mon âge — triste privilège — ont beaucoup vu, beaucoup connu, et quelque peu retenu.

Je viens de lire, au sujet d'une tentative d'enlèvement du commandant Hériot au château de la

Boissière — dont mon ami et camarade de chasse à Plancy, le baron de la Boissière devait sans doute être l'ex-châtelain — le nom de M. Gentelot de Verpillières (Aube).

Outre que la belle et honnête Mme Gentelot était en 18.. — n'en déplaise aux autres — la plus jolie femme du département, son mari, maire de la commune, était un de mes fidèles électeurs, et dans mes campagnes électorales et cynégétiques, je m'arrêtais toujours chez lui. Je crois que plus tard il m'a cru trop impérialiste et m'a retiré sa confiance.

Il y a quelques mois, j'entrai dans une auberge de village-frontière, et pendant qu'on me servait à déjeuner, j'avisai au-dessous de moi trois étudiants grecs qui jouaient aux boules. Tout à coup l'un d'eux se précipita vers la maison en s'écriant : — On m'a volé cinq cents francs ! Le fait était vrai, et l'argent n'a jamais été retrouvé.

Le Grec, dans son émoi, me regardant d'une étrange façon : — Monsieur, lui dis-je, je n'y suis pour rien et pourtant, en bonne justice, j'en aurais presque le droit. Ma tante la duchesse de Plaisance a eu la singulière idée de fonder tant d'hôpitaux à Athènes... c'eût été une reprise !

J'ai pour ma famille un grand culte, et femmes comprises, je me hâte de le dire, sa devise eût pu être : *Toujours tout droit;* mais si elle a compté des originaux, il y a figuré au moins une excentrique.

La duchesse ma tante, fille de Barbé-Marbois, déporté à Sinnamari, après avoir en Italie fréquenté le tombeau de Virgile, adopta avec enthousiasme la patrie de Thémistocle !

Elle aimait les ânes d'Arcadie, et se passionna pour les chiens; je ne veux cependant pas croire qu'elle ignorât qu'Alcibiade fit couper la queue au chien (prononcez sien), car je croyais parler de mon autre tante qui était d'Auvergne ! Mon ami, l'amiral Victor Duperré, a-t-il oublié l'enterrement solennel d'un épagneul, auquel il fut convié ?

La duchesse, affolée d'enthousiasme pour les Hellènes, fit construire à Athènes des hôpitaux pour ses héros, et un palais à son usage.

Edmond About, dans le *Roi des montagnes*, parle souvent d'elle, mais voici une anecdote que je tiens de Thouvenel, alors ambassadeur à Athènes, et qu'il n'a pas connue, je crois.

Ma tante s'était opposée à ce que sa fille, ma cousine Élisa, contractât un mariage... royal. Quelques années après, ma cousine mourut de consomption.

Sa mère l'avait fait embaumer et sceller dans une boîte de plomb, qui ne la quittait pas. Plus tard, elle la fit mettre dans une caisse en ivoire qui s'encastrait sous son lit, et je laisse parler Thouvenel :

« On vient m'annoncer un jour que le palais de la duchesse est en feu. J'y cours et je la ramène

à mon bras à l'ambassade. Nous croisons une foule qui court à l'incendie, et tout à coup la duchesse s'écrie : « Ah ! ma fille ! »

« Apprenant qu'elle est momentanément dans la cave et dans un tonneau de malvoisie, non d'eau-de-vie, j'offre cinq cents francs à qui la rapportera.

« Une heure après, un chariot amène à l'ambassade le colis attendu, et je paie la somme promise.

« J'avise immédiatement la mère, mais... c'était un tonneau de rhum qu'on m'avait rapporté ! »

Lors de ma vingtième année, ma chère tante m'envoya d'Athènes, au jour de l'an, les œuvres d'Horace !

Je les feuilletai avidement, espérant que chaque ode serait adornée d'un billet quelconque. Hélas ! il n'en fut rien, et peut-être a-t-elle voulu seulement me fournir le texte de la devise philosophique qui clora mes souvenirs.

Les Prussiens sont restés trois mois chez moi, et je relève qu'ils ont fait avec mes chevaux et voitures 2 800 kilomètres, et que ces voyages avaient souvent pour but une remonte en vins de Champagne.

Le général voyageait dans mon coupé, et cela plus tard m'a été imputé à crime aux élections.

Chez moi, ainsi qu'au château de Frileuse chez ma sœur, l'ennemi s'est très régulièrement comporté, et a payé toutes ses dépenses.

Il y a eu même courtoisie, ainsi qu'on en pourra juger par la lettre que m'a adressée le général von Colomb.

Plancy, le 28. 5. 1871.

Monsieur,

Au nom du général de Colomb, j'ai l'honneur de vous présenter les hommages les plus affectionnés, en regrettant beaucoup de ne pas avoir eu le plaisir de pouvoir vous remercier à cause du logement pris pendant deux mois dans votre château. Nous nous sommes trouvés ici très bien, et nous en regrettons le départ! Quant à M. Bartinet et Mme son épouse, nous garderons le doux souvenir d'avoir été toujours d'accord ensembles (*sic*) et que toujours M. Bartinet aie (*sic*) soutenu les intérêts et les droits du château de son mieux possible.

Agréez, M. le baron, l'assurance de ma considération,

De Prittwitz,

Aide de camp de la 3e brigade de cavalerie.

Nice, *Monaco*, que ne puis-je dire, au lieu de dix ans, dix minutes d'arrêt ! Bah ! ayons le courage de nous confesser, cela pourra servir à d'autres. Mais le miel d'abord, assez tôt viendra le vinaigre.

Connais-tu le pays... la romance de *Mignon* me dispense de parler de ce lieu enchanteur.

Parlerai-je davantage des hôtes habituels, le duc de Parme, l'étonnant et légendaire Yeracheski et tant d'autres — j'ai pris les deux extrêmes — tout le monde les a connus, et c'est affaire au *Diable boiteux* de chroniquer célébrités ou *copurchics* !

Yeracheski toutefois fut une figure extraordinaire. Arrivé comme on dit, *au bout de son rouleau*, grâce à l'aide d'un prince royal, il remonta au pinacle.

Je le rencontrai un an avant sa mort et comme je le complimentais sur sa fortune nouvelle : « Mon cher, me répondit-il, j'ai gagné cet hiver deux millions à l'écarté, et je les ai reperdus aux courses. A l'instant je reçois la nouvelle de la mort d'un cheval que j'ai payé cent mille francs et sur lequel je comptais pour me remonter. Les petites dettes, c'est le diable de les payer et elles tuent le crédit, les grosses au contraire en donnent, et on trouve tout naturel qu'il soit impossible de les liquider, c'est ma position aujourd'hui. »

Accueilli par une famille italienne à laquelle j'ai voué la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance, j'allais avec elle passer toutes les années un mois au bord du splendide lac de Côme, et j'y faisais un pèlerinage à la villa où est morte — providence des pauvres — ma belle cousine la duchesse de Plaisance.

A Plaisance, lorsque au buffet de la gare on connut ma provenance, l'excellent accueil qu'on me fit me prouva le bon souvenir qu'on avait conservé de mon grand-père ; mais on n'admira pas mon italien !

Un jour, à Nice, je racontai en déjeunant à M. de Roumine, Russe de mes amis, l'apparition de

Mme Cordier au pont de Sèvres pendant le siège de Paris. « Parbleu, me dit-il, c'est moi qui de Tours l'y ai amenée. » Il me raconta ce voyage épique... et je vous réponds qu'il vous amuserait !

Monaco ![1] Je vais monter au calvaire !!! Ainsi que Nice on l'a chanté, et tout ce que je pourrais dire de ses merveilles serait au-dessous de la réalité

Le temple du Hasard ! Ah ! outre que je suis loin d'être un moraliste, je trouve qu'il est plus dangereux de jouer sur les cotons et sur les huiles. C'est admis, permis, et à la Bourse le courtage est plus cher.

Tout le monde connaît le *lasciate ogni speranza* de l'*Enfer* de Dante, et on n'est pas forcé d'y entrer. D'ailleurs on y ravitaille les blessés et on peut y faire pacifiquement de la stratégie.

Moralistes, il y a des *établissements* et — où diable vais-je fourrer la politique — des *libertés nécessaires !*

N'allez pas croire que j'émarge au budget de la presse, laquelle constitue les claqueurs de ce grand théâtre ; ma modeste retraite me défend de ce soupçon. Au contraire, j'y ai laissé en détail un capital... que je n'ose avouer, mais philosophiquement je chante : *Fallait pas qu'y aille !*

1. Dans ma jeunesse, j'avais connu le duc de Valentinois. Plus tard le prince de Monaco fut, à Plancy, un des promeneurs de mon parc, et je retrouvai, comme gouverneur général de la principauté, mon ancien préfet Boyer-Sainte-Suzanne.

J'entre dans le vif, ou, si vous le préférez, dans *ma marotte*.

Caussidière, l'ancien préfet de police, outre qu'il a coiffé les sergents de ville du chapeau tyrolien, a dit, je le répète peut-être, une grande vérité : — *Je veux faire de l'ordre avec du désordre.*

Le jeu c'est le désordre, et depuis l'ancien Palais-Royal, où les officiers à la demi-solde, à la recherche de la *matérielle*, avaient tellement su y mettre d'ordre, que la maison leur octroyait préalablement leur gain pour qu'ils n'occupassent pas une place à la table; depuis cette époque, dis-je, une légion d'imitateurs — femmes surtout — légion prudente, expectante, trouve là sa provende journalière. Cette pléiade de malins laisse de côté toute vanité, tout amusement, elle fuit les intimités, dédaigne les yeux en coulisse, et fait une affaire.

Blanc, qui fut un mathématicien d'élite, et qui jusqu'à sa mort a fouillé la matière, disait à un ami : — En me basant sur la théorie des probabilités je suis arrivé à vaincre *mes* jeux, mais je garde pour moi ma formule.

Ah ! je m'attends bien à ce que les *forts en thème* vont me dire : Mais, innocent, tu ignores donc que tout coup qui sort est indépendant de celui qui va sortir, et de celui qui est sorti !

Parbleu, je l'ignore si peu que j'ai dit : Le jeu c'est le désordre.

Je partageais sur la théorie des probabilités l'opi-

nion de Blanc, et je m'appuyais sur le résumé d'une commission de 1808, je crois, qui disait : « La mort *forcée* — sauf une veine transitoire — est à la *chance simple*. C'est tellement vrai, qu'étant donné un capital joué sans veine ni déveine, le *refait* l'aura absorbé en un délai fixé à l'avance. La décomposition elle-même du coup de dix, la plus forte combinaison *jouable*, est fatalement condamnée *à l'user*. Le problème ne *pourrait* être résolu qu'aux *chances multiples*, qui comportent un *alea* compensateur. »

J'ai toujours aimé à guerroyer contre ce qui est réputé impossible. En élection — l'ai-je dit déjà — au jeu également, j'estime que, pareil à la truite, on peut avec ou sans l'aide d'un mouvement hélicoïde, prendre son point d'appui sur la difficulté. M'appuyant sur les deux prémisses ci-dessus, j'entamai — pure vanité — un long travail... avec employés et caisse !

Huit années de calme n'ont pas modifié mes idées. Au lieu de perdre j'aurais dû gagner, mais on peut être bon *inventeur*, on est alors mauvais *applicateur*. Au tapis, au lieu de se borner strictement à *appliquer* — en acceptant les moments d'*écart*, — on veut *inventer* mieux, dans un but de *rattrapage*, et on s'emballe.

Quant à trouver un *exécutant*, muni de toutes *les qualités requises* et *indispensables*, j'ai pu me convaincre, à mes frais, que c'est *impossible;* il n'est pas né.

Ah! allez-vous répéter : l'*homme-système*, le *piqueur de dentelles;* ce sera deux noms à ajouter aux autres. Mais quelle est votre formule? direz-vous. Eh bien! pareil à celui qui en mourant a dit : « J'emporte un secret », seul j'aurai connu le meilleur morceau du gigot; ma formule, je la garde, il serait par trop niais de la donner à ceux qui se sont moqués de moi. Lorsque je découvris des sources avec mon abbé, on m'a aussi raillé, et j'ai arrêté les frais.

Tenez, je vais vous faire une concession. Lorsque au piquet je disais à Khalil-bey : Je vais faire l'écart improbable, c'était pour lui de l'hébreu. Eh bien, supposez, par exemple, que — sur une idée donnée — je... mais vous régaler gratis du fruit de mes longues recherches serait par trop sot. Je me rétracte, et vous ne saurez rien!

J'allais oublier le plus important : la *martingale* domptée par le *maximum* et énervée par le *refait* est stupide. *Seule* la *masse égale* qui revient à dire à la banque : J'ai trouvé le moyen de gagner plus de coups que toi, prouve quelque chose et coûte fort peu, *mais il faut prouver!*

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je n'aurai du reste convaincu personne, mais je devais m'exécuter, et beau joueur toujours, j'espère que je l'ai fait galamment, tout en ne livrant rien!

Après la *science* un peu de gaieté.

Un jour au Havre — les premiers clyso-pompes

venaient d'apparaître — d'Houdetot me raconta qu'il en avait présenté un comme narghilé à un bouillotteur ami. Il fit mine de le charger de tabac et de l'allumer, après que le fumeur eut mis l'extrémité dans sa bouche. L'aspiration n'ayant naturellement rien produit, d'Houdelot retira le calumet de la bouche de l'autre et jeta l'extrémité par la fenêtre en disant très haut, de façon à ce que tout le monde l'entendît : — Ma foi, je le supprime ; je suis très dégoûté, je vous l'avoue !

Je rappelais à Nice cette jolie histoire à Herlofsen qui venait de faire le tour du monde et il me produisit la contre-partie, que je me suis borné à accommoder, et dont je lui laisse la responsabilité, en ajoutant que *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Cette sentence est tellement vraie qu'à Nice et dans un tournoi natatoire, poussé jusqu'à la haute mer — vous ne le croirez pas — il a été suivi par un requin ! Une barque envoyée à sa recherche arriva fort à propos.

Je laisse la parole au voyageur :

« Second à bord d'un navire de commerce et en relâche au Havre, je bourlinguais croché au bras de mon capitaine et ami, admirant dans la rue de Paris les perroquets des îles arrivés bien entendu, et pour la joie des badauds, par le dernier paquebot, ou réexpédiés par des oiseleurs de Paris, comme rossignols invendus.

« Matelot, veux-tu faire une affaire de compte à demi avec moi? me dit le capitaine. Mettons cinq cents francs chacun et ne me demande rien, il y va de cent pour cent, — mon capitaine et moi sommes Normands, c'est le taux de nos placements, et puis il y a les risques de mer. — Je savais le camarade roublard : — A Dieu va, lui dis-je, c'est fait.

« Nous avions quitté le plancher des vaches, nous voilà en mer et mon attention est tout d'abord attirée par une grande caisse. Ça, dit le capitaine, c'est le nanan. Il ouvre la caisse et soudain apparaît à mes yeux étonnés un assortiment complet de ces instruments immortalisés par le *Malade imaginaire*. Il avait acheté ce lot en bloc à une vente, et du hanneton à l'éléphant, toutes les embouchures y étaient. Je demande des explications, peine perdue, il me répond : — Tu verras; bienheureux encore qu'il ne dise pas : — Tu essaieras. Puis il fait établir par le charpentier, et cela dans notre salle à manger, un râtelier où il installe tous ces chassepots à l'usage des pays bas.

« Enfin nous sommes arrivés, et le navire bien à l'ancre à l'embouchure du fleuve, le coup de canon habituel d'annonce retentit.

« A ce signal bien connu, débouche sur la plage, à l'état naturel et avec le costume traditionnel, chapeau et bottes de gendarme, le makoko royal avec qui nous traitons d'habitude. Il est naturellement entouré des grands et favorites — sans bot-

tes ni chapeau. — Le président du conseil, retour d'une tournée orale, le ministre des postes et télégraphes — inamovible — le ministre des finances qui vient de trouver une façon toute nouvelle d'équilibrer le budget, un reporter anglais, Blowitz, je crois, un amiral suisse en voyage de circumnavigation fédérale et déjà peut-être à la recherche du général de l'Armée du Salut, l'accompagnent.

« Suivant l'usage, un baquet rempli d'un trois-six détestable figure au centre de la salle de réception, car, en commerçant avisé, le capitaine ne traite jamais les affaires qu'après épuisement dudit.

« Soudain l'œil du makoko se fixe sur le râtelier aux armes d'eau. — Quesaco ? dit-il — son maître de langues est Gascon.

« — C'est, dit modestement le capitaine, la dernière expression du luxe d'Europe. Avec cela seulement les gens du pschut, du vlan, du ah, du zseng, et les horizontales de grande marque boivent les vins fins.

— Voudrais voir, dit le souverain.

« Soudain le cuisinier, qui sait son rôle, saisit au râtelier le modèle majuscule — il le devait bien à la majesté du patient, — il aspire au baquet une large lampée et la projette vigoureusement dans le palais du roi, sachant bien que plus c'est fort, plus c'est dur, plus c'est bon.

« Cette douche — que le maréchal *Lobau*, vain-

queur des émeutes par la pompe, n'eût pas désavouée — lui envoie la tête contre le mur, mais le ravit.

« — J'achète tout cela, dit-il, et *in petto* il savoure par avance la joie de donner à boire à ces dames.

« C'est ici qu'apparaît le génie commercial de notre pays normand. — Impossible, dit le capitaine, cette verrerie de famille est vendue à prix d'or au souverain d'un État voisin, qui compte l'offrir à une dame qui, chose incroyable, lui a jusqu'alors résisté.

« Instances de l'un, refus de l'autre. Enfin le capitaine, dans un accès de faiblesse, cède le lot entier, et pour un bon prix, je vous l'assure, à l'heureux potentat.

« Eh bien ! je vous le jure, je serais curieux de savoir si dans le royaume de ce singe noir, on boit toujours... à la seringue ! »

CHAPITRE XVII

Chez Demidoff. — Un déjeuner de cent mille francs. — Chef de Faucouniers. — Nouvelle bonne action de Rothschild. — Évasion de Bazaine. — Solitaire. — Genève *la Calme*. — Comte Dillon. — Général Yusuf. — Carnavali, le Persan, Chodruc-Duclos. — Souvenirs de pêche. — Perche, Brochet, Écrevisse. — Goujon, Carpe, Anguille. — Perche, Barbillon, Brochet. — Un membre de la Commune. — Ducoux, Nestor Roqueplan.

Du lac de Côme, j'allai une fois passer une quinzaine chez Demidoff, à Pratolino, ancien domaine des Médicis.

Pour célébrer les mérites d'un chef unique — Italien, qui l'eût cru ! — nous nous livrâmes à des tournois gastronomiques, pour lesquels il eût fallu des estomacs spéciaux.

Les hôtes du moment étaient le prince Kotschubey, le prince Belocelski, et sa charmante et aimable femme, née Skobelef.

Je fus tout surpris de retrouver là, à la tête d'un

service d'une douzaine de gardes et d'une splendide chasse, Amouroux, cousin du membre de la Commune, un des anciens et meilleurs agents de *de la Rue*, dans la forêt de Villefermoy. Installé dans un joli bâtiment, il avait en outre un traitement de maréchal de camp.

Chaque jour une tapissière attelée de trois chevaux amenait de San Donato à Pratolino le dessus du panier de ce que le propriétaire voulait préalablement enlever à cette vente, qui rapporta aux experts vendeurs de quoi doter leurs filles, l'oncle *Anatole* n'avait pas tout fondu.

Demidoff nous donna un jour à San Donato un déjeuner extra-luxueux et me dit : — Le musée, la chancellerie, logement, écurie, entretien me coûtant cinq cent mille francs par an, ce déjeuner me coûte cent mille francs, car j'y déjeune environ cinq fois par an.

J'ai entendu parler de la fameuse partie de tant de millions avec Schouwalof. Quant à moi, je lui gagnais vingt louis au piquet; il arrêta les frais et... me les paya en papier italien au-dessous du cours !

Nous avions souvent croisé les cartes ensemble et un jour je lui écrivis de Nice pour lui demander un temporaire et léger service. Il allégua sa gêne et je lui répondis immédiatement que je serais fier de mettre à son service mon crédit pour relever sa maison ! Réflexion faite, les nababs sont tellement

exploités qu'ils ont raison d'être durs à la détente.

Jaloux d'augmenter la collection de Demidoff, je lui ai donné — *et je le regrette, je l'avoue* — un curieux document émanant du gouvernement de la Défense nationale : brevet de chef de *fauconniers*, — oui, fauconniers, vous avez bien lu — brevet signé et estampillé du ministère !

Ceci me rappelle que Picard, voyant mon frère *garde-nationalisé*, lui disait : — Ah çà ! est-ce que vous y croyez, vous, à cette défense d'opéra-comique ?

Le même chef de fauconniers, délégué par son conseil général, vint aviser Jules Favre qu'après *sa* capitulation de Paris, les Prussiens se substituaient aux agents français du fisc, saisissaient le bétail qu'ils vendaient à des juifs qui suivaient l'armée, et qu'ils venaient de frapper la ville de Beauvais d'un impôt de trois millions[1].

Le grand Jules pleurant et s'arrachant les cheveux s'écria : — Ah ! mon Dieu, qu'avais-je besoin de me fourrer dans tout cela ! Rothschild avança les trois millions, que le Conseil général vota plus tard.

A ceux qui seraient tentés de me dire que de tels récits sont anti-patriotiques, je répondrai que le cynisme ou l'incapacité des uns ne fait que mieux ressortir le courage et le patriotisme des autres, et

1. Chiffre exact sous réserves, dix millions étaient, je crois, demandés, et deux furent payés.

que de tels faits cessent d'être surprenants lorsque, la patrie étant en péril, les chefs se nomment eux-mêmes. A la réunion du soir au 4 Septembre, le député Girault était dans le vrai, je me le suis dit souvent.

Pendant mon séjour à Nice, Persigny, amené par Stoffel, vint s'installer à mon hôtel, et cinq minutes d'entretien avec lui me démontrèrent que les derniers jours de ce dévoué, de cet honnête, étaient arrivés.

J'eus l'occasion de dîner deux fois avec des magistrats délégués à l'occasion de l'instruction relative à l'évasion de Bazaine, et voici ce que j'entendis : « Au fort, il semblait qu'on eût été sous les plombs de Venise, la chaleur était torride et on dut instruire habit bas. Le corpulent prisonnier souffrait de cette chaleur. Il se prépara des intelligences, assouplit longtemps d'avance ses membres et bénéficia d'un hasard. Le matin de l'évasion, l'officier du 111e de ligne qui vient prendre la garde veut placer à l'intérieur ses factionnaires, dont l'un prend en écharpe le balcon de Bazaine. Le directeur de la prison lui observe que, par suite d'un conflit d'attributions entre les ministres de la guerre et de l'intérieur, il a été décidé que la garde des prisons d'État incombe désormais au directeur et que l'officier n'a que certains points à garder.

« Le lieutenant télégraphie au général Daudet à Nice. Celui-ci télégraphie au ministre qui confirme

le dire du directeur de la prison. Bazaine alors, abrité du soleil par une tente d'un côté, n'ayant plus de *custos* de l'autre, opéra cette audacieuse descente à la force du poignet, qu'un seul maître de gymnastique put reproduire. »

Le reste est du domaine public et je ne fais que raconter ce que j'ai entendu.

Vedere Ginevra e poi morire! C'est en 1880 que j'arrivai dans la cité calviniste, et j'y arrivai paralysé et à peu près condamné.

J'ai dit comment j'en rappelai alors, et plus miraculeusement encore il y a un an. J'ai dit aussi que je faillis mourir *seul*. Ne soyons pas ingrat, j'avais au moins éveillé une sympathie, car mon médecin reçut une dépêche à peu près ainsi conçue : « Avisez dès qu'il n'y aura plus d'espoir!!! »

Ma vie, relativement active ou tout au moins accidentée, a donc cette fois vu sa fin et je m'en réjouis. A l'heure présente, le calme me semble bon, et j'éprouve une véritable satisfaction à n'avoir plus ni valets de chambre, ni cochers, ni gardes, ni cuisiniers... ni amis !

Vieux *solitaire*, je suis *rembûché* chez une brave veuve française qui, depuis six ans, m'entoure d'un respect et d'une affection que je n'avais jamais connus, et qui, dans ma dernière maladie, a risqué sa vie pour moi sans hésitation.

A mes pieds et bordant un magnifique square

implanté d'arbres verts, coule le majestueux Rhône, illuminé la nuit par les feux électriques du bâtiment des forces motrices. De mon balcon, je vois — panorama unique — en face les deux monts Salève, orgueil des Genevois; à gauche la vieille ville de *Calvin*, couronnée par les derniers contreforts neigeux des Alpes. A droite, les vallées de la France et le chemin de fer de Paris, *qui ne me tente pas.*

Je coudoie chaque jour une population calme, qui souvent veut m'apprendre le français, et peut-être trouverez-vous qu'elle n'a pas tort. Pas de bruits de voitures, plus de devoirs sociaux, rien que la dive liberté, le libre arbitre illimité, ce que j'avais rêvé toute ma vie, une façon de *bohémie* enfin.

Dans cette existence de calme plat qui serait spleenique pour tous, et qui est paradisiaque pour moi, mon vieux corps a retrouvé une jeunesse, je me prends même à murmurer parfois : *Ce n'est pas la danse que j'aime... c'est la fille à Nicolas.* Mon esprit s'est rassis et il me semble que je vois droit.

J'admire combien il est facile d'en faire accepter de *fortes* à trente-cinq millions d'hommes, lorsqu'il faut aller sur le pré si souvent, pour n'avoir pu faire adopter son opinion par un seul.

Enfin je vois de loin, presbyte sans doute, bien des choses que je n'avais su voir de près, mais je

m'arrête, de crainte que vous ne soyez tenté d'imiter un Genevois dont les procédés me paraissaient peu corrects, et qui hier, dans la rue, m'a salué d'un : — *Vieux monteur de coups !* Je l'ai foudroyé à l'aide d'un imparfait du subjonctif, qui lui a certes fait plus d'effet que n'eût pu le faire mon biceps [1].

Si la fourmi n'est pas prêteuse, le Genevois n'est pas confiant et, ma foi, il a de bonnes raisons pour cela. Ici, les météores apparaissent fréquemment, mais... ils filent plus vite encore !

Il m'a fallu du temps pour prendre, comme on dit, pied, et il arrive souvent aujourd'hui que l'on me consulte sur les événements ou sur les hommes ; je m'aperçois alors combien j'ai été mêlé aux uns et aux autres.

Et Dillon — Bah ! ne suis-je pas en Suisse ! — cet alpinstock momentané d'un alpiniste à cheval, qui parut naguère avoir relevé à son profit la fameuse devise : *Quo non ascendam*, l'avez-vous connu ?

Il le *faallait*, comme dit Bilboquet, sans cela le total de mes naïvetés n'aurait pas été complet, et il eût été étrange que celui-là manquât à ma collection !

C'est au Havre, et en 1869, qu'il me fut présenté. Il m'y soumit une opération qu'à l'heure actuelle je persiste encore à croire bonne.

1. Pour se débarrasser de son ennemi tous les moyens sont bons. Un voyageur affirme, qu'au désert, un parapluie, soudainement ouvert devant un lion, suffirait pour le faire fuir.

Il s'agissait, à l'aide de la combinaison de l'acide sulfurique et du bicarbonate de soude, au moyen d'appareils ingénieux *ad hoc*, de retirer les navires du fond de la mer, d'établir à bas prix des équipages de pont réduits ; et au besoin, à l'instar du procédé du général Lobau, de disperser l'émeute ! Ma foi, j'y allai d'une commandite ronde, dont je n'ai, chose étrange, perdu que les deux tiers. Ma conviction était telle, que j'offris au ministre de la marine de retirer un navire charbonnier coulé près de Nantes, et le canon monstre de la canonnière Farcy, qui presque devant moi avait, en 1870, fait un plongeon en vue du Havre.

Hélas ! sans qu'une seule tentative eût été faite, c'est mon capital qui sombra, et j'ignore à quelle profondeur — l'altitude Boulanger n'ayant pas été atteinte — nos scaphandriers eussent dû l'aller repêcher !

Le général *Yusuf* — l'Africain mâtiné de Turc — me disait autrefois chez Théodore Lesseps : — Je viens à Paris en remonte de décavés des clubs (et il me cita Fleury et d'autres) ; ce sont d'excellents soldats.

Moi plus complet, outre les décavés, je drainais inventeurs et écrivains, ne me doutant pas alors que j'arriverais à faire, avec éclat, partie de ces derniers !

J'ai parlé de beaucoup de contemporains que ceux d'aujourd'hui ont pu plus ou moins connaître.

Ai-je mentionné quelques personnalités-sphinx d'antan que j'ai connues ?

Carnavali, ce costumé de satin bleu et rose, ce toqué qui m'affirma que le trombone, contemporain des *Pharaons*, se retrouvait dans les fresques des mausolées égyptiens ! Il m'avait vanté sa galerie de tableaux, et lorsqu'on la vendit, les acheteurs déclouèrent les toiles pour en envelopper les cadres, qui n'atteignirent même pas le prix d'un premier achat !

Le *Persan*, selon les uns ministre disgracié, et selon d'autres agent policier ou bourbonien, qui les soirs d'Italiens s'immobilisait dans sa stalle de balcon.

Enfin *Chodruc-Duclos*, l'ancien viveur, l'ancien séducteur, l'ancien duelliste de Bordeaux, qui, repoussé par ses ex-compagnons et amis devenus ministres, fut pendant tant d'années, à la grande terreur des petits enfants, le déguenillé, l'homme à la grande barbe du Palais-Royal, qu'il arpentait du matin au soir, sans jamais adresser la parole à personne.

Puisque je suis aux bords du Léman, je donne ici un petit article que j'eusse pu signer *Pescator*, et que le journal *le Jockey* a publié :

SOUVENIRS DE PÊCHES ÉCRITS AU BORD DU LAC DE GENÈVE.

« Le lecteur sait comme moi que les eaux froides des lacs où se plaisent les truites, les ferras, l'ombre-chevalier et les écrevisses à *pattes blanches*, peu estimées des gourmets, ne sont pas fréquentées par la plupart de nos poissons des fleuves tempérés.

« La perche et le brochet — poissons *gris* et plus résistants, — y vivent, mais ils sont, dans ce milieu, de qualité inférieure ainsi que les lottes. Par contre, nos fleuves plus chauds sont, suivant la nature des terres qu'ils parcourent, peuplés d'excellents poissons *gris* et même de poissons *blancs*, tels que brêmes, gardons, goujons, carpes, etc., et écrevisses *à pattes rouges* dont le commerce fait grand cas. Dans ces eaux, il y a rarement de la truite dont la chair, du reste, est peu estimée, mais jamais d'écrevisses à pattes blanches.

« J'ai peu pratiqué sur les lacs, mais j'ai possédé la plus belle pêche fluviale de France, nous dit M. le baron A. de Plancy, ancien député de l'Aube, actuellement en villégiature dans les environs de Genève. Disons de suite que M. de Plancy, à qui nous devons ce qui va suivre, est un sportsman accompli, ayant à un très haut degré l'intelligence de tout ce qui concerne la chasse ; fusil hors ligne,

excellent manœuvrier d'inspiration, de fougue, de tempérament et d'instantanéité, personne ne sait mieux que lui diriger des battues et réussir, dans les immenses plaines de la Champagne, à faire tirer des perdreaux à ses invités, lorsque ce gibier échapperait à tout autre chasseur. Aussi passionné pour la pêche que pour la chasse, soit qu'il ait l'épervier sur l'épaule ou la ligne à la main, soit qu'il s'agisse de développer une seine ou de placer des verveux, tout cela est exécuté avec les connaissances d'un praticien consommé et toujours couronné de succès et des résultats les plus brillants.

« J'ai pensé que les observations curieuses, souvent bizarres, tombées de la plume d'un pareil confrère, ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs de cette revue. (*De la Rue.*)

« *Goujons.* — Fin septembre les goujons remontent vers les fonds. Il m'est arrivé à Clerey (Aube), chez mon cousin le comte de Launay, une assez drôle de surprise. J'étais arrêté sur un pont de bois jeté sur un petit bras de la Seine, et je regardais la rivière qui peut avoir 30 pieds de large et 2 pieds de fond sur sable. Tout à coup ma tête tourne et j'éprouve comme une sensation de mal de mer en regardant le fond; le fond, composé absolument de goujons juxtaposés, était mouvant! Quinze fois je jetai l'épervier, ramassant ce que vous supposez, et quinze fois mon épervier étant remonté, la

trouée était rebouchée et les rangs reformés. Pendant huit jours j'accablai tous mes amis de bourriches de goujons; le général de *Bretteville* l'a-t-il oublié?

« *La carpe.* — Voici la preuve incontestable que les eaux ont une réelle influence sur la qualité du poisson. J'ai rapporté, sans les emballer, dans la caisse de ma voiture, de superbes et *détestables* carpes d'un étang de forêt du domaine de Vieils-Maisons, au baron de Ladoucette (Aisne). Arrivé à Plancy, après 15 lieues de route par la grande chaleur, j'ai trouvé mes carpes vivantes et je les ai lâchées dans des fossés dont l'eau est favorable et limpide; on les voyait sans cesse au soleil. Deux ans après, un de mes invités eut la curiosité d'en tuer une à balle, nous l'avons mangée, et nous avons constaté qu'elle valait la carpe du Rhin.

« *Anguille.* — Nous la prenons avec un poisson ou amorce vive, traversé par un fil de laiton torsadé qui traverse le corps de l'amorce et que nous appelons *émaillé.* Au jour, l'anguille se débat, et il arrive souvent qu'elle coupe le fil de laiton s'il est faible.

« J'allais un matin relever un émaillé dont la corde était attachée au pied d'un pommier; l'anguille était au haut de cet arbre! Au premier moment, je supposai une aimable plaisanterie; mais c'était en vue du château et il eût fallu une heure au moins pour me la faire: du reste, l'enchevêtre-

ment inextricable de la longue corde me prouva que l'animal était seul capable de cette excentrique ascension.

« *Perche.* — J'ai pris des perches en amorçant avec d'autres perches auxquelles j'avais coupé la nageoire dorsale : donc les loups se mangent entre eux.

« *Barbillons.* — J'avais entendu dire que le barbeau pris au filet et ramené au sable poussait un cri d'enfant ; le fait est vrai. Une nuit, où j'ai par surprise enveloppé une vingtaine de barbillons, j'ai parfaitement entendu plusieurs cris. Ces poissons pesaient de 4 à 8 livres.

« *Brochet.* — Le corps de mes brochets contenait toujours soit un poisson de fort volume, soit une ou deux écrevisses, soit un jeune canard, soit un ou deux oiseaux pris à l'abreuvoir.

« A Scellières, près Romilly (Aube), ancienne abbaye des bernardins, *où Voltaire a été enterré*, j'avais une magnifique chasse aux canards, et on m'élevait des appelants dans un canal clos ; on y préparait une douzaine d'élèves ; au bout de quelque temps il n'y en avait plus que quatre. Nous soupçonnions une fouine, lorsque l'homme chargé de donner à manger à mes appelants vit un brochet sauter sur le plus petit des canards et l'avaler. Ai-je besoin de dire qu'un coup de filet fit justice du brigand qui finit ses jours dans un succulent court-bouillon importé à Plancy par mon

grand-père, le prince Lebrun, duc de Plaisance, de sa vice-royauté de Hollande.

« De plus fort en plus fort !

« Je faisais un jour, le fusil sous le bras, le tour du parc. J'étais sur une allée élevée au-dessus d'un bras de l'Aube, la rivière était profonde de mon côté ; de l'autre l'eau, assez basse, laissait un sable de vingt pieds environ, en pente douce. Une bergeronnette, pour boire, descendait ce sable avec une hésitation que j'attribuais à ma présence ; à trois pieds de l'eau, elle était hésitante, lorsque à ce moment, un brochet de trois ou quatre livres, bondissant de l'eau bien peu profonde, sauta à trois pieds sur le sable et manqua l'oiseau. *Connaissant* l'inclinaison du terrain, il se laissa rouler à l'eau. Quant à moi, ravi d'avoir été témoin de cette scène curieuse d'histoire naturelle, je ne songeai pas, dans mon étonnement, à arrêter d'un coup de fusil le brochet pendant qu'il était encore sur le sable.

« *Écrevisses.* — Je vous ai montré qu'en trente minutes, en habit noir et en manchettes, je fais mon plat à la main — ceci adressé à De la Rue.

« On dit souvent : Chasseurs et pêcheurs, blagueurs.

« C'est à tort ; nous sommes honnêtes, mais ayant beaucoup vu, nous racontons l'excentrique.

« Notre devise embrassant les trois âges de la vie, devrait être : Aimer, chasser, prier. Je crois, moi, que la chasse survit à tout. »

Un brave curé me disait un jour : — Que ce soit par vanité ou autrement, donnez toujours. Les pauvres ici-bas y trouveront leur compte, et vous, là-haut, le vôtre !

Prier est le grand point et j'admets le *pécheur* qui dit : — Oh ! mon Dieu, donnez-moi quelques vertus et... laissez-moi mes plaisirs et mes vices !

La pêche est un plaisir et une guerre. Son *arme* est la ligne, qu'on a sottement définie : un instrument muni d'une bête à chaque bout. J'ai bien entendu dire à Ancelot : — La musique est le plus ennuyeux de tous les bruits ! par Gounod ; cet académicien nous *la faisait à la pose.*

J'ai fait, au bord du Rhône, la connaissance de Babick, cet ancien membre de la Commune, qui seul y représenta l'élément bon enfant.

Babick, comme moi, retraité de la politique, caressait le fleuve à l'aide du fil perfide annexé à son *arme.* Nous fûmes tout de suite de bons amis, et je lui exprimai d'abord le plaisir que j'avais à joindre son individualité à la collection des politiques que j'avais pratiqués. De là à lui dire que la Commune de Paris m'avait toujours paru *une monture*, comme on dit ici, il n'y avait qu'un pas, et je le franchis.

Nous parlâmes alors des locutions de pays, et il me dit qu'on appelait ici l'ablette *sardine* et le gardon *vengeron.* Je lui répondis qu'on appelait les prunes *pruneaux*, les poires *beurrés*, les cerises

bigarreaux, et qu'il n'y avait qu'à s'y habituer. Je pensai même : Peut-être sont-ils dans le vrai !

Saint-Léger sortant un jour de dîner chez Mme F... en compagnie de dames *directrices* qui, ainsi que les évêques ou les exécuteurs des hautes œuvres, portaient les noms des principales villes de France, ne dit-il pas : — Je crois que ce sont là vraiment les honnêtes femmes !!!

J'oubliai de parler à Babick de ses études sur la recherche des plantes médicinales, au point de vue curatif et reproducteur de la race humaine, mais comme nous étions à la note gaie, je dis au grand-prêtre — et peut-être à l'unique fidèle — de la religion *fusionnienne*, que selon moi ce nom précédé d'une seule syllabe qualifierait exactement son dogme.

Les pêcheurs ont le mot pour rire. Je lui avais demandé s'il aimait le cotillon et il m'avait répondu :— Je préfère ce qui est dessous ! J'avais donc le droit d'opiner pour le *confusionnisme*.

Il m'a fait l'effet d'un excellent homme et je me demande comment diable ce mouton s'est trouvé fourvoyé au milieu des loups. J'ai du reste connu un brave invalide, nommé Ducoux, qui a traversé les massacres de la Terreur, fait toutes les guerres de l'Empire et... ne s'est aperçu de rien d'anormal. Il a même écrit ses mémoires, que j'ai été assez bête pour ne pas lui demander; mais que diable a-t-il bien pu y mettre ?

Nestor Roquéplan, s'il n'écrivit pas de mémoires, aimait à éditer des sentences, et en voici deux, dont il me favorisa un soir à Mabille : — Il n'y a qu'une femme qui sache descendre *convenablement* du lit, c'est la... danseuse !

La fidélité vieillit l'homme et pour conserver sa jeunesse il n'y a qu'un moyen... le changement ! Il blâmait avec un sourire de pitié les paris vanieux dans le genre de celui que *B*... nous affirma avoir gagné, et dont l'enjeu était de 80 000 francs. *M*... gagna le pareil et finit à l'asile de Clermont !

Sous l'impression d'un sentiment... que je garde pour moi, j'envoyais, il y a deux mois, à mes anciens électeurs, ce souvenir, désintéressé je le jure :

CHAPITRE XVIII

Confidences d'un ancien député. — Les Clichés. — Thiers. — Gambetta. — Bazaine, Napoléon III. — Les prétendants. — Les d'Orléans, le Prince Napoléon. — Pays dévoyé. — Le *Referendum*. — *Finis Galliæ*. — Je reprends la plume. — Franchise impériale. — Quarante ans de relations. — Protée et sphinx. — Princes d'opposition. — Raisons de mon intimité. — Un caractère. — Le Prince Napoléon voulait-il arriver ? — Eût-il accepté le pouvoir ? — La vraie tradition. — *Le Chien du jardinier*.

CONFIDENCES D'UN ANCIEN DÉPUTÉ.

*A Monsieur Frémont, directeur de l'*Écho d'Arcis.

« Mon cher Frémont,

« L'idée m'est venue de grossoyer un petit aperçu contemporain que d'aucuns trouveront peut-être trop osé.

« Tel qu'il est, je vous le livre, et si vous pensez qu'il puisse intéresser mes anciens électeurs et

amis du temps jadis, je vous autorise à le publier.

« Croyez à mes meilleurs sentiments.

« Auguste DE PLANCY. »

Genève, 8 mai 1888.

Dis ce que penses, advienne... que pourra.

« On a beau vivre au loin, on est fier d'être Français, puisque la chanson le dit, mais on ne la chante plus, hélas ! on la fredonne.

« De la politique je parlerai peu, outre que je me juge un trop modeste clerc, franchement elle est trop Protée, multiple, insaisissable, et le plus malin ne saurait rien dire de sensé, car à toute minute le sensé devient absurde, et réciproquement.

« Les étrangers jugent nos événements et nos hommes publics bien plus sainement que nous-mêmes, et s'étonnent surtout — ah ! qu'ils ont raison — de notre profonde inconnaissance, et du succès persistant des clichés que continuent à exploiter, pour les besoins de leur cause ou de leur caisse, quelques feuilles ou quelques apprentis dramaturges qui, sans cela, ne seraient pas lus. Le roman a plus d'intérêt que la réalité pour la masse, qui niera cela ?

« Arrivons aux clichés ou plutôt aux bourdes : *Thiers, l'illustre vieillard, libérateur du territoire.*

« A coup sûr, je ne lui marchanderai pas l'illus-

tre, auquel son talent d'écrivain, d'orateur, et son esprit lui donnent droit, toutefois si, déclarant à la tribune l'invasion impossible, il n'avait pas combattu le maréchal Niel et la mobile, m'est avis que le résultat de la guerre eût été tout autre; il est vrai que d'aucuns ont dit : On ne saurait payer trop cher la chute du tyran !

« Quant à la libération, le pays s'est libéré lui-mêmes, et M. Pouyer-Quertier, bon estomac et bon cœur, y a un peu collaboré.

« Captivant, ensorcelant, patriote, je l'accorde, mais jusqu'à la dernière minute sceptique cynique, soucieux de ses chers intérêts, plus peut-être que de ses chères études, il a été thiériste, et l'homme de Grandvaux toujours.

« Je le vois, et l'entends encore, l'illustre vieillard : la séance était levée sur un brillant discours économique de Rouher, qui, attaqué sans avoir été prévenu, lui avait répondu immédiatement et victorieusement; apostrophant du pied de la tribune et le poing levé le placide enfant de l'Auvergne qui rattrapait hâtivement ses papiers et sa rebelle mèche légendaire : « F... cochon de ministre, lui « cria-t-il de sa voix de fausset, nous vous f... par « terre, quoi que vous fassiez ! » Cinquante de mes collègues l'ont entendu. Ah ! ce jour-là, c'était bien le foutriquet de Soult !

« Quelque jour je dirai peut-être pourquoi il en voulait tant à Napoléon III.

« *Gambetta le seul, l'unique.*

« Ah ! ma foi, je n'en dirai presque rien, il était patriote — c'est entendu — et puis il était plus spirituel, — remarquez que je n'ai pas dit moins bête — que les autres. Parfait Méridional et apôtre libéral, il prêchait la croisade contre les hautes classes, et jouait en même temps et crânement des zouaves de *Charette;* diviser pour régner, se servir de ses adversaires en les détruisant, c'est du Machiavel tout pur. Bon enfant du reste et pas *morguant* du tout.

« *Bazaine le vendu.*

« Le maréchal de France qui a rendu Metz, a commis un crime, ses pires ennemis n'eussent osé rêver son évasion. Mais de ce soldat faire un lâche ! de ce vieillard, vivant au jour le jour dans un galetas et donnant à un passant un déjeuner... que son portier est obligé de payer, faire un vendu, c'est inepte. Léguons-lui l'oubli qui est une mort anticipée, il sera assez puni.

« *Napoléon III et ses millions.*

« Celui-là je ne le défendrai pas non plus; la guerre que, mal renseigné par ses ministres en délire, j'ai eu le tort de voter, est un souvenir trop cuisant; mais je croirais faire injure à mes lecteurs en leur montrant quel était en réalité le fond de sa bourse. J'ai entendu ce qu'en disaient les journalistes qui sont allés le trouver en exil, et... dont il n'a pu subventionner un seul.

« En fait de bourdes accréditées j'en passe et des meilleures.

« *Nous voici aux prétendants affamés, dit-on, de pouvoir!*

« Les prétendants — et qu'il soit bien entendu que, respectant l'opinion d'autrui, je crois avoir le droit de produire la mienne — il y en a de deux sortes :

« 1° Ceux qui s'improvisent — et parfois de par la volonté de madame leur épouse — y compris peut-être le brave Mac-Mahon.

« 2° Ceux qui procèdent d'un principe ou d'un droit plus ou moins reconnu.

« Ceux-là, je ne le conteste pas, ils ont un parti toujours plus royaliste que le roi, et que souvent ils n'ont pas choisi, car il l'eût mieux été; mais, je le dis un peu à leur honte, soit apathie, soit confiance en leur sens politique — ils se contentent pour le principe de manifester... platoniquement; il convient alors au pouvoir de se juger menacé et il sévit, croyant au *cessante causâ cessat effectus;* c'est un peu l'affaire du lapin qui a commencé. Non, ils ne prétendent pas, et bien que nous ne soyons plus au temps de Fabius Cunctator, ils attendent.

« La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

« Et je vais le prouver.

« Le comte *de Chambord* a-t-il, oui ou non, et par deux fois échappant à ses amis, décliné toute

possibilité de rentrée à l'aide de la lettre sur le pouvoir temporel et, plus tard, celle du drapeau? Le repos et l'ornithologie lui ont, à coup sûr, paru préférables à son retour de Versailles.

« Les *d'Orléans*. A part les frais d'encre et de papier ajoutons-y l'entretien d'un état-major obligatoire et ostensible qui, je l'avoue, a dû leur coûter quelques millions ; qu'ont-ils fait de tangible — je ne les en blâme pas — pour mériter le martyre, c'est-à-dire l'exclusion?

« Aujourd'hui ils nourrissent un principe, comme on nourrit un terne.

« Le *prince Napoléon*. Votre humble serviteur, un peu malmené par Napoléon III, qui lui reprochait d'avoir voté contre sa dotation, lui répondit : « J'ai « compris que la dotation menait facilement à « l'empire et, pour moi, un *Napoléon fiancé à la* « *République*, *c'était l'union indissoluble*. » Je crois que le prince Napoléon pense comme moi, ou pour mieux dire que je pensais comme lui.

« *Gentleman farmer* aujourd'hui par la volonté des politiciens, soucieux sans doute de supprimer les intelligences, et qui, à coup sûr, l'ont trouvé trop républicain pour eux, ce serait au moins un prétendant expectant ; où est son état-major, et où prendrait-il le nerf de la guerre? Il a l'aisance d'un particulier, ce qui est la pauvreté pour un prince, et outre sa valeur politique que ses adversaires eux-mêmes reconnaissent, ce sera sa gloire.

« En terminant ainsi; vous accusez vos préférences, allez-vous me dire; je l'avoue, mais quelque attaché que je sois personnellement à l'homme, pour moi ses idées sont tout.

« Elles sont radicalement novatrices, et j'estime que le moment est venu pour lui de les produire en leur entier.

« J'ai parlé, bien entendu, en mon seul et privé nom. Avais-je qualité pour le faire? Pourquoi non, je cause ici avec mes anciens électeurs; toutefois je m'attends, à mon âge, à être qualifié d'enfant terrible; je n'ai fait cependant que répéter ce que beaucoup pensent et disent.

« Un nouveau programme vient d'être acclamé [1]. Les deux mots qui le composent en disent long, je l'avoue; mais si j'étais *Césarien*, j'aurais bien le droit de dire : Rendez à César ce qui est à César, car en fait ils sont empruntés au rituel bonapartiste, et à la minute même, à l'autre bout de la France, de pareilles acclamations accueillent le *statu quo!*

« Cela prouve que le pays est dévoyé, hésitant, et qu'il cherche sa voie; il la lui faut large, à la hauteur des besoins de l'époque actuelle et de ses droits.

« A coup sûr je n'ai pas la prétention d'avoir rien appris aux bien informés, mais au moins j'aurai indiqué aux autres ce que les étrangers nous reprochent de dire... et de croire.

1. Programme du général Boulanger.

« Et maintenant ma conclusion s'impose : Sans vouloir contester ici, ce qui nous mènerait beaucoup trop loin, le dogme autoritaire, — la République ne se discute pas — ou approuver la théorie plébiscitaire, le peuple est le grand départageur, l'arbitre souverain. Je dirai : Nous avons la République, gardons-la, mais demandons-lui des institutions et des hommes, c'est notre droit, et souhaitons qu'elle inscrive au fronton de ses édifices :

Chassons les marchands hors du temple.

« Baron de Plancy,

« Ancien député. »

Je ne suis plus peut-être, comme on dit, *au point* — ne dit-on pas aussi *dans le train ?* — et franchement je trouve que nos gouvernants y sont par trop. Plus j'en suis éloigné, plus j'admire et j'aime mon pays, mais ne faisant partie d'aucun journal, je ne crois pas devoir exagérer son patriotisme ; aujourd'hui, malheureusement, la note dominante est celle des intérêts.

Du patriotisme j'en vois ici à chaque fête nationale. Au tir fédéral, j'ai vu une seule rixe et l'effervescence du moment l'excusait. Eh bien ! il a suffi d'un appel au sentiment national pour qu'un agent de police, sans sévir, la fît cesser.

Heureux Suisses, ils ont le *referendum* qui est l'*ultima ratio* du suffrage universel, et une *martin-*

gale ou plutôt un *caveçon*, que je souhaite à nos élus, pour modérer leurs *écarts*.

Je suis né le vendredi 13 juillet 1815 et ce jourd'hui, 13 juillet 1888, j'ai terminé mon œuvre.

J'ai dû garder pour moi bien des souvenirs et j'ai le regret de penser qu'il m'en reviendra sans doute beaucoup par la suite, qui auraient pu intéresser le lecteur, et trouver leur place ici.

Assurément, ainsi que je l'ai prévu, il y a des incorrections, du décousu, des rappels dans mon... *impromptu;* mais voulant lui laisser tout son cachet de spontanéité, je n'y change rien et, avec une régularité relative, j'estime que j'ai été servi par une veine *mémoriale* non interrompue, et franchement si je perdais mon manuscrit... je n'oserais recommencer.

Ayant été quelque peu député, il faut conclure, vient-on de me dire, et je m'exécute. Morny d'ailleurs n'a-t-il pas dit à ses électeurs : « Les bons comtes — lisez comptes — font les bons amis. »

Je m'occupe peu des questions de politique courante, à l'aide desquelles les intéressés font de la stratégie platonique. Le chirurgien qui, dans des cas désespérés, opère ou ampute, ne dit-il pas parfois : *Il faut bien amuser le malade!*

Je ne vois plus devant moi qu'une balance.

Sur l'un des plateaux la race latine et le catholicisme, sur l'autre la race germanique et le protestantisme. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir

que l'un fait danser l'autre ; c'est mon *delenda Carthago*.

La *prolification* des uns et la *modération*[1] des autres, en y ajoutant, je l'ai dit et je le redis encore, le chiffre de ceux qui changent de nationalité — mais les *groupes* s'occupent-ils de cela — me font entrevoir dans cinquante ans un terrible bilan, et m'amèneraient à dire, si ce cri ne répugnait pas à mon patriotisme : *Finis Galliæ*, c'est la loi inéluctable, tôt ou tard le plus fort doit manger le plus faible.

A ceux du présent et de l'avenir, je dirai : De mes souvenirs, ou de mes erreurs, que j'ai eu le courage peu commun, je crois, de divulguer, tirez un enseignement. Faites parfois ce que je n'ai pas fait. Parfois surtout ne faites pas ce que j'ai fait.

Je termine en m'appropriant l'épitaphe du sage de l'antiquité :

Inveni Portum
Spes et fortuna valete
Sat me Lucistis
Ludite nunc... alios!

1. Lorsque 100 familles ne comptent en moyenne que 3 naissances par mariage, la descendance masculine est réduite de moitié après un siècle et quart, des deux tiers avant la fin du deuxième siècle et des trois quarts avant la moitié du troisième siècle.

Or, la natalité légitime est actuellement, en France, un peu inférieure à 3 enfants par ménage (297 enfants par 300 ma-

Genève, 13 *juillet* 1891[1]. — En écrivant il y a trois ans mes souvenirs sans ordre ni méthode, je n'avais d'autre but que de distraire ma solitude, et en les continuant aujourd'hui, j'aurai malheureusement à reprendre, en les développant, certaines idées, certains récits.

Le prince Napoléon m'avait imposé une réserve absolue pendant sa vie ; sa mort me rend aujourd'hui une liberté relative.

Tracer dans les grandes lignes la figure du prince, j'avoue modestement que je ne le tenterai pas, ce serait d'ailleurs rééditer ce que d'autres viennent d'écrire, et ce qu'il m'avait dit à moi-même, quant à ses sentiments et à sa ligne politique.

Me jugeant libre aujourd'hui de parler de lui et d'autres, mes récits — qui auront au moins le mérite d'être vrais — et mon opinion personnelle sans doute trop radicale, sur les *prétentions* de ce prince *anti-bourgeois* — ah ! que je pense comme lui ! — n'auront d'autre but que d'apporter un modeste appoint à la figure d'un républicain de la veille très et trop discutable, je l'avoue.

riages) aussi sa population diminuerait promptement si la natalité illégitime de 8 naissances naturelles sur 100 naissances totales et si l'immigration d'environ 3 étrangers sur 100 habitants ne venaient combler l'insuffisance de la natalité légitime en France. — *Gustave Lagneau.*

1. Ayant revu ma première partie après la mort du prince Napoléon il se peut qu'à du passé il se soit mêlé du présent ; mais la véritable date des *Souvenirs* est celle d'aujourd'hui.

Mais, me diront les purs; en se ralliant à l'Empire il a renié sa foi.

L'Empire ayant été *plébiscité*, tout *Bonaparte* eût fait comme lui.

Républicain, certes il l'était, et comme après un dîner au château de Monza, il l'exprimait énergiquement au prince impérial d'Allemagne — depuis mort, — celui-ci lui ayant demandé la permission de parler librement, lui dit ces paroles *que j'engage chacun à méditer* : — Monseigneur, en France, la République, selon moi, n'a pas de raison d'être, et si vous l'avez, *c'est que nous vous l'avons donnée...* pour votre malheur ! S'il eût dû en être autrement, croyez-vous que les grandes puissances vous l'eussent laissée ?

Je tiens du prince lui-même cet accès de franchise impériale, que je n'attribue pas aux mérites dn *chianti* et du *barolo*.

Ai-je déjà dit que, lorsque le prince Paul de Wurtemberg et le roi Jérôme moururent, la paralysie survint si complète et si prompte, qu'ils ne purent exprimer leurs derniers désirs, leur dernière volonté.

J'incline à croire que le prince Napoléon, lui aussi, a été surpris par les souffrances, par la mort; que les amis qu'il semble avoir oubliés le lui pardonnent.

S'il en était autrement, mes cinquante ans d'amitié me donneraient le droit de dire :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. »

N'équivoquons pas, je suis un admirateur du prince Napoléon, de sa droiture politique et de sa prodigieuse intelligence, je le juge et l'apprécie à ma façon, sans être pour cela un détracteur.

Mais, diront d'aucuns, quel est donc cet *Augure*, que nous n'avons jamais vu, et peut-être ajouteront-ils : dont on parlait parfois cavalièrement ? Et en cela ils n'auront pas tort.

S'il n'y a pas, dit-on, de grand homme pour son valet de chambre, c'est sans doute qu'il l'a beaucoup vu.

En cinquante années mes relations et mon intimité avec le prince ont eu des hauts et des bas, des intermittences, mais il y a eu nécessairement entre nous, dans cette longue période, des épanchements, des confidences — que je ne divulgue pas — qui me donnent le droit de croire qu'en somme je suis celui qui l'a le mieux connu.

Le connaître ! quel est celui des amis de ce prince Protée, qui n'a pas eu cette prétention qu'il s'amusait à encourager lui-même ?

Si, pour les juges sérieux, sa valeur intellectuelle était grande, elle l'était davantage encore à ses propres yeux.

Prince, il avait été amené à tenir les hommes en piètre estime, et les classait en utiles et inutiles. Je crois modestement que j'ai fait partie des deux

catégories, et c'est naturellement comme représentant de la première que j'ai parlé.

Pareil à l'enfant, il éventrait toujours préalablement le *sujet*, pour voir... s'il contenait du son.

Si l'opération tournait à l'avantage de l'ausculté il le triturait alors comme un citron dont il s'assimilait la quintessence, puis le harcelait de questions précipitées dont il attendait rarement la réponse, et si enfin à ses yeux l'interlocuteur était jugé digne, il devenait alors avec lui relativement expansif et absolument charmeur.

En somme, chacun le quittait persuadé qu'il avait pénétré le *sphinx*, et qu'il emportait le fond de sa pensée, dont il n'avait, la plupart du temps, livré que... ce qu'il voulait semer ou perdre !

Que l'on me pardonne la vulgarité de l'axiome que j'édite : tout prince qui confine à la dynastie appartient à l'opinion publique, et il ne lui convient pas d'être jugé hors de la politique, il est alors fatalement de l'opposition (le duc d'Orléans n'en fit-il pas à son père ?) quelque peu *conspirateur en chambre* et *rouleur* de clients.

Le feu prince d'*Orange*, que tout Paris a connu, serait l'exception qui confirme la règle.

Ma mère, je l'ai déjà dit, était une Plaisance, nom et titre donnés par l'empereur à son père Lebrun, troisième consul de la République, plus tard prince archi-trésorier de l'Empire et du duc de Plaisance avec la louve de Sienne dans ses armoiries.

C'est en 1848, à la rentrée des Bonaparte en France, que je crus devoir me présenter au roi Jérôme.

Napoléon avait voulu — si mes souvenirs sont exacts — que son plus jeune frère, Jérôme, vécût quelque temps auprès de mon grand-père, alors gouverneur général en Hollande, peut-être même avant cette époque en Italie.

Mon père, préfet de Seine-et-Marne, d'abord condamné à mort, avait été exilé en 1815, le jour même de ma naissance, à la rentrée des Bourbons.

Ma visite était donc toute naturelle.

Après la constitution de l'Empire, le prince voulut bien me nommer officier de sa maison, et je renonçai momentanément à la vie politique.

C'est donc en 1848, que j'eus l'honneur de devenir l'ami du prince Napoléon. Cette amitié de quarante ans fut parfois de l'intimité.

J'ai dit parfois, parce qu'un motif d'ordre intime modifia, altéra même longtemps nos rapports.

Le prince pensa toujours, et s'en expliqua avec moi, que j'avais poussé son père à un mariage qu'il désapprouvait.

J'avouai au prince Napoléon qu'en effet l'empereur, désireux d'aplanir une question d'étiquette, m'avait chargé de cette délicate mission, mais mon respectueux attachement pour lui et la simple appréhension de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce me l'avaient fait décliner.

Le prince était tenace, et bien qu'à cet égard il ait gardé son opinion, nos relations amicales persistèrent ; *il dînait même à ma modeste table deux jours avant son départ de la Suisse, qu'il ne devait plus revoir.* Il était, ce jour-là, bien portant et gai comme aux jours de sa jeunesse.

On comprendra que le respect que j'ai pour le grand nom auquel ma famille doit son illustration, et auquel je dois peut-être mes succès électoraux, en y ajoutant la situation particulière et souvent intime que j'ai occupée dans la maison des princes, m'impose une extrême réserve, chaque fois qu'il y aura lieu de parler de la famille impériale.

Je réserverai donc ce que l'honneur me fait un devoir d'oublier; mais les hommes politiques appartiennent au public, à l'histoire, et j'estime que chacun — ces réserves faites — a le droit d'apporter son contingent de documents et d'appréciations, dans la modestie de sa sphère.

Le prince Napoléon ! que n'a-t-on pas écrit, que n'écrira-ton pas encore sur cet intelligent, cet érudit, ce travailleur infatigable, enfin ce *caractère !*

Tout ou presque tout a été dit, je l'accorde, soit par des amis bien informés, soit par des adversaires trop souvent volontairement aveugles.

Convenons-en, le sujet y prêtait, l'homme s'exposait, d'aucuns diraient : s'affichait.

Où allait-il? que voulait-il?

Bien que j'aie lu les remarquables pages de M. Thiébaut, je n'ai encore vu personne le dire ou l'écrire d'une façon précise, et *franchement je m'en étonne,* car l'étude était digne de tenter une plume autorisée. Le portrait reste donc jusqu'alors incomplet. Mais, diront ses détracteurs, vous le qualifiez vous-même, c'était un incomplet — pour un peu ils diraient un raté. — N'écrit-on pas aujourd'hui pour ses rancunes... pour ses abonnés!

Le prince a-t-il eu sa place dans la politique européenne? Enfin a-t-il été *un politique ?*

Incontestablement oui. Comme contradicteurs, je n'admettrai pas, bien entendu, les amis ardents qui, fatigués d'attendre l'heure propice, finissent à la longue par piquer l'amour-propre de leur fétiche — qu'il soit Chambord ou Napoléon — et en obtiennent dans l'intimité un oui platonique (sous bénéfice d'inventaire), que seules les lèvres ont prononcé.

Il est tel sénateur et tel *disparu* qui ont pu s'en apercevoir à leurs dépens!

Ce sont des contradicteurs probants que je veux.

A-t-il jamais voulu arriver?

Personnellement, je réponds résolument non, du moins dans les conditions d'aujourd'hui, ou dans celles qui pouvaient lui être offertes.

Si je dois trouver des contradicteurs, je doute

que ce soit parmi ceux qui le connaissaient bien, et qui n'ont pas oublié (ce que Thiers ne lui pardonna jamais) avec quelle ardeur il appuya de ses efforts et de son argent la candidature de son cousin, que Thiers qualifiait durement déjà à cette époque.

Je dirai plus loin dans quelles conditions il eût pu accepter d'arriver au pouvoir, et encore peut-être cette pensée lui vint-elle lorsque des oppositions *inattendues* et des haines eurent surexcité son caractère enclin à la lutte et purent lui en donner le désir. N'est-il pas dans la nature humaine de réagir lorsque capacités et droits sont contestés brutalement surtout, et de les affirmer? Le droit, il l'avait certes; quant aux capacités, qui en a jamais douté? Moi moins que personne, à qui il a parfois exposé les grandes lignes de son programme de réformes, que ses amis politiques connaissent dans son ensemble.

Dans quelles conditions le prince Napoléon eût-il accepté le pouvoir — je dis accepté, car il ne l'eût pas cherché? C'est lui-même qui va répondre, d'une façon terriblement absolue.

Au lendemain de la mort du prince impérial, je disais au prince : — Eh bien, monseigneur, nous avons eu dix-huit ans de Louis-Napoléonisme, et voilà un funeste événement qui crée le bonapartisme. Henri IV vous valait bien; eh bien! faites comme lui, faites des concessions.

— Oui, me répondit le prince, je suis le chef incontestable de ma race; j'ai la vraie tradition napoléonienne, c'est la bonne ; il ne s'agit que de l'adapter aux idées et aux nécessités modernes. Des concessions, je n'en ferai pas; on n'en fait pas lorsqu'on est dans la ligne droite.

« Dans ces conditions, jamais je n'irai aux autres, mais j'admets qu'on vienne à moi... si la volonté du peuple — seul souverain — m'appelle.

Certes, à une époque où tous les prétendants n'hésitent pas à faire les plus étranges compromissions, dirait-on que celui qui ne voulait pas même faire de concessions fût un ambitieux? Au diapason où elle était montée, la conversation pouvait difficilement durer; mais franchement, après cet exposé de principes — et chacun de ses amis politiques en a eu de plus accentués — peut-on persister à faire un affamé quand même du pouvoir de celui que les ardents de son parti accusaient souvent d'être un prétendant platonique?

Je m'attends à des controverses, et même à des haussements d'épaules. Ils sont nombreux, ceux qui se flattent d'avoir possédé le fond du sac du sphinx, mais je n'en ai cure. Le prince Napoléon ! ah! combien de fois après ses épanchements avec moi ne me suis-je pas surpris — la musique nous vient souvent en aide pour affirmer ou compléter notre pensée — à murmurer le couplet si connu

du *Chien du jardinier!* Ce chien bien particulier, dit la chanson, qui, s'il refusait dédaigneusement la pâtée, ne marchandait jamais le coup de griffe à ceux de ses congénères qui voulaient y goûter.

CHAPITRE XIX

Rocher de *Sisyphe*. — Question jugée. — Un mot de Gambetta. — Nouveau Cincinnatus. — Thiers et le roi Jérôme. — Lucidité. — Le grand départ. — Coups de boutoir. — Une réparation immédiate. — Soliman-Pacha, Ibrahim-Pacha. — Entente secrète. — La *Civette*. — Une accolade de Fould. — Le duc de Brunswick. — Le Mausolée. — Lettre de Napoléon (Jérôme). — Les Solitaires. — Un disparu qui ne disparaît pas. — Derniers moments du roi Jérôme. — Un prétendant.

Une fois peut-être, le prince Napoléon fut, devant moi, un instant prétendant.

Nous nous promenions dans son parc, et lui montrant la statue du grand empereur qui couronne une éminence.

— Monseigneur, lui dis-je, si n'ayant rien fait pour arriver au pouvoir, la destinée qui a ses caprices vous y portait, il vous serait, ce me semble, impossible de vous dérober. Comment feriez-vous alors pour appliquer vos réformes dans leur radi-

calisme ? Parviendriez-vous surtout à vous défaire du garde champêtre au haut de l'échelle, du personnel occupant?

— Mes réformes, me répondit le prince, je me chargerais de les faire accepter, mais le nettoyage des *écuries d'Augias* — et il vous a fallu du temps pour mettre le doigt sur la vraie difficulté — ce serait le rocher de *Sisyphe*, qui pourrait m'écraser.

Je l'ai dit et ne le répéterai jamais assez, si d'aucuns ont parlé de ce qu'ils ne savaient pas, ou... *savaient mal*, d'autres, sinon plus autorisés, du moins plus compétents que moi, *traceront dans les* grandes lignes, *le Napoléon des dernières années qu'ils ont connu et tel qu'il se laissait voir*. Je n'ai, moi, que la prétention d'apporter mon appoint *intime* à cette figure pour la compléter *vraie*, et je maintiens qu'en réalité le prince n'a jamais voulu arriver au pouvoir.

Si j'admettais, qu'aidé du grand nom qu'il portait, et doué d'une valeur personnelle qui n'a jamais été contestée, il l'eût voulu sans y parvenir — et j'ai raconté que dès le début la voie lui était ouverte, *adjuvante Thiers — il en résulterait que mon admiration serait singulièrement surfaite, et allant à l'encontre de mon but, j'en ferais tout uniment le raté de ses détracteurs.*

Le comte d'Hérisson — rendons-lui ici la justice à laquelle il a droit, certes celui-là n'est pas un pasticheur de journal ou de revues, visant pour le

besoin de sa chose à l'inédit *créé,* au triomphe de l'à peu près, il dit ce qu'il sait être, c'est un documentaire, un exact, — le comte d'Hérisson, dis-je, pour lequel le prince avait autant d'amitié que d'estime, se rappelle qu'il y a trois ans, j'eus le courage — et, ma foi, il en fallait — d'exprimer énergiquement au prince mon opinion à cet égard. J'allai jusqu'à lui dire : Ce n'est pas devant moi que vous affirmeriez que vous avez jamais été prétendant. Eh bien, *malgré mon insistance*, je ne reçus pas de démenti à une opinion si nettement formulée, il n'y eut de la part du prince qu'un sourire quasi approbatif, et... qui en disait long!

Est-ce à dire pour cela qu'à un seul moment de sa vie le prince Napoléon se soit désintéressé de la politique? Non certes!

Que ce soit donc, pour les intelligents, une question jugée (il peut convenir parfois de laisser subsister le doute), mais... qu'ils n'oublient pas la chanson du *Chien du jardinier.*

Mes appréciations dérangeront peut-être le canevas d'écrivains de bonne foi; sans doute aussi serai-je traité de fantaisiste. Je ne me fais à cet égard aucune illusion, mais en lisant les travaux d'écrivains dont je reconnais le sérieux et la valeur, j'engage le lecteur à tenir grand compte du portrait intime que j'ai la prétention d'avoir fidèlement tracé.

On m'accordera certes que, pour compléter leur

étude sur le prince, historiens hostiles ou panégyristes amis devront forcément arriver à dire *où il allait*, *ce qu'il voulait*, et s'ils contestaient mon dire, ils feraient (ce qui de la part des uns serait au moins discutable, et pour les autres maladroit), de cette grande individualité, un prétendant *fruit sec*, un piaffeur qui n'a pas abouti.

Je leur conseille plutôt d'accommoder mes restes ou... de s'en accommoder.

Entier dans ses idées et dans ses jugements, ah ! je l'avoue, il ne l'était pas à moitié, et voilà une de ses réponses-boutades qui le peint bien.

C'était Gambetta qui était alors entre nous sur le tapis. — Gambetta, me dit-il, il me va assez, c'est un bon enfant, et puis... il est moins bête que les autres.

« Gambetta, ajouta-t-il, voici ce qu'un de ses amis m'a répété : « Le prince Napoléon, je ne répugne-« rais pas à l'avoir comme ministre. »

« Il n'a fait qu'une erreur. C'est moi qui, si j'étais au pouvoir, consentirais peut-être à l'accepter !

Le prince Napoléon était l'homme des courants populaires, et, s'il admettait l'hérédité de famille [1], en politique il lui substituait absolument la volonté librement exprimée, je dirai presque l'ordre de la nation.

Le cas échéant, les amis politiques, intelligents et dévoués qui l'entouraient, eussent-ils pu parve-

1. Qu'il devait méconnaître par un testament *ab irato* — qu'il savait caduc.

nir à modifier le radicalisme, l'*entiérisme* de ses idées et de son programme? J'en doute !

Le prince eût, je l'ai dit, accepté, dans les conditions que j'ai énoncées, la charge du pouvoir, parce qu'il était homme de principes et de devoir, mais je l'ai vu bien souvent à Prangins — nouveau Cincinnatus — accomplissant avec conviction (à Villegenis j'avais été son initiateur) son rôle de *gentleman farmer*, et, sauf l'amertume de l'exil qui l'éloignait de sa patrie et de ses amis, passablement heureux.

Je le comprenais d'autant mieux, qu'ayant personnellement — chacun le sait — monté assez brillamment la pente orientale, je descends très modestement le versant occidental, m'accommodant parfaitement, du reste, de la descente; mais il y a des grâces d'état, et... de jeunes vieillards !

Les vieillards, à eux les souvenirs, car il ne me reste que des souvenirs, et justement en voici un qui certes à son prix, car il constatera que le prince Napoléon eut — avec un adjuvant *di primo cartello* — pu, une fois au moins, tenter l'escalade avec quelques chances.

C'était en 1849, le roi Jérôme habitait alors modestement rue d'Alger.

Thiers avait été, en Italie, l'ami respectueux du vieux roi, et on se rappelle qu'au moment de la Révolution de 1848, il avait — ministre du roi Louis-Philippe — en portefeuille l'ordonnance royale

qui nommait le roi Jérôme pair de France avec une pension de 30 000 francs.

Disons ici que le roi Jérôme a toujours été reconnaissant à Thiers.

Un beau matin, Thiers arrive chez le roi et lui dit :

— Il faut enfin que cette comédie cesse.

— Quelle comédie, mon cher Thiers ?

— Eh bien, la République.

— Par quoi la remplacerez-vous ?

— Mais par l'empire, et vous, *sire !*

— Mon cher Thiers, la République a la vie dure, d'ailleurs, moi je suis trop vieux, et puis j'ai été roi. On ne devient pas d'évêque meunier !

— Eh bien, alors, le prince Napoléon, votre fils ?

— Ah ! dit Jérôme, si je suis trop vieux, mon fils est trop jeune ; prenez Louis, mon neveu.

— L'homme de Boulogne, de Strasbourg, jamais ! c'est... une tête de bois !

— C'est justement parce qu'il a fait Boulogne et Strasbourg que je vous le conseille. D'ailleurs, *le nom est là ;* il arrivera sans vous et malgré vous.

Il arriva en effet, malgré que Thiers, avec un geste démonstratif qui rappelait Grandvaux, eût, en présence du prince Napoléon qui la lui soumettait, déchiré et jeté, sur les genoux de Mme Dosne affolée, la circulaire du prince Louis, que la poste répandait, une heure après, dans toute la France, en dépit des combinaisons intéressées de Cavaignac, ou de ses fidèles.

Il arriva, *inde ira*, et ainsi s'explique la haine dont le petit grand homme poursuivit Louis-Napoléon pendant toute la durée de son règne.

Ah ! celui-là n'aima jamais avoir tort, et n'admettait pas qu'on pût avoir raison... contre lui !

La rancune, la vanité blessée, que de fois — plus souvent que les convictions — n'ont-elles pas décidé d'une opposition !

Si parfois, souvent même, la passion a entraîné le prince Napoléon (et son amour de la controverse l'amenait fatalement à l'entraînement), jamais, dans les grandes et graves circonstances, la lucidité ne lui a fait défaut, et je vais citer un cas bien spécial, dans lequel on peut dire qu'il fut seul contre tous.

C'était en 1870. La guerre venait d'être déclarée, et j'ai avoué que j'avais été un des aveugles qui l'ont votée.

Qui ne se rappelle l'engouement, l'emballement général !

Dans les clubs, pas un pari contre un résultat dont personne ne doutait, ou ne voulait douter.

A Berlin ! A Berlin ! était le cri général, en bas comme en haut.

A midi, j'entre au Palais-Royal chez le prince, auquel je voulais raconter nos péripéties des séances de la Chambre.

— Ah ! mon cher, dit-il, je viens d'en faire du chemin !

Grâce à la malle anglaise, aux chemins de fer et à ma vigoureuse santé, j'arrive, hélas! trop tard, du fond de la Laponie.

— Eh bien, monseigneur, que dites-vous de cette guerre?

— Ah! vous l'avez sans doute votée, vous, innocent! Eh bien, moi, à peine arrivé, j'ai déjà dit à l'empereur qu'il était un naïf, à Ollivier, à Grammont *tout ce que je ressentais!!!*

« Ces gens-là sont des fous ou des traîtres; peuvent-ils donc ignorer la déplorable situation de nos affaires, et la force réelle ainsi que la formidable organisation de l'ennemi?

A ce moment, passait, sous les fenêtres de son cabinet, un régiment, musique en tête, et salué des cris habituels : « A Berlin! »

— Les entendez-vous, les imbéciles, cria le prince, à Berlin!

« Ah! vous en reviendrez de Berlin, mais sans y être entrés, et quant à nous, les Bonaparte, nous pouvons faire nos malles. Cette fois, c'est le grand départ... Nous ne reviendrons plus! Ah! pourquoi n'ai-je pas été là!

Moi j'ajoute : S'il eût été écouté et eût enrayé la guerre, il n'y eût récolté — *quos vult perdere Jupiter dementat* — qu'une impopularité de plus, il aurait dit la vérité!

La vérité, on la représente généralement sous la forme d'une femme nue sortant d'un puits.

Une femme nue, qui donc — moi tout le premier — n'a pas plaisir à la considérer, surtout... si elle le mérite ?

Mais la vérité, celle-là c'est un laideron, et on préfère ne pas le voir.

Ici je placerai une banalité, qui est aussi une vérité.

Après 1815 on disait : « Plus royalistes que le roi. »

L'année terrible et l'âge avaient peut-être assoupli la nature du prince Napoléon ; mais les républicains du jour n'ont jamais pu lui pardonner d'avoir été plus républicain qu'eux-mêmes et de l'affirmer énergiquement.

Franchement, on fût devenu violent à moins, et ainsi s'expliquent les coups de boutoir dont il fut si souvent prodigue, et qui lui firent tant d'ennemis.

Ami de la première heure, c'est-à-dire dès 1848, j'étais associé souvent à la vie intime du prince, dont j'étais, d'ailleurs, le collègue à la Chambre.

Mon amitié n'était pas une sinécure, car dès le début on s'était promptement orienté vers le soleil levant, et il y avait plus d'encombrement à l'hôtel du Rhin, et plus tard à l'Élysée, qu'à la rue d'Alger et même ensuite à l'hôtel des Invalides !

Chaque fois qu'il m'a été donné de lire des plaisanteries, plus ou moins attiques, sur la personne du prince Napoléon, je me plaisais à me remémo-

rer les preuves d'énergie et de sang-froid dont j'avais été témoin ; mais allez donc lutter contre la légende courante ; c'est à l'avenir qu'appartient ce soin.

Les plaisanteries sur sa personne, elles n'ont certes pas manqué, et je les comprends. Sa griffe était acérée et j'en ai souvent porté les marques; mais je lui ai toujours pardonné en faveur de ses retours, et un retour d'un homme comme lui, c'était un brevet.

Soliman-Pacha (colonel *Sèves*), éducateur hors ligne, mais assez malheureux, d'Ibrahim-Pacha, me disait : — Dans les grandes circonstances et à la guerre, l'homme qui a mauvaise vue — disons la vue basse — n'a jamais l'allure nette et dégagée qui distingue la crânerie et enlève les masses, il ne manque pas alors de gens pour appeler timidité ce qui n'est, en réalité, qu'un sentiment instinctif de la bête humaine.

L'appréciation n'étant pas de moi, les sarcasmes qu'elle pourrait soulever ne m'atteindront donc pas. Je n'ai pas vaincu le sultan Mahmoud, mais Khalil-bey !

J'ai dit que le prince m'avait souvent donné des preuves d'énergie, et je vais citer une circonstance dans laquelle j'essayai en vain de le modérer.

C'était en 1850. Un de nos collègues[1] le qualifia à

1. Baron de Hœckeren.

la Chambre d'une façon qu'il trouva injurieuse[1], et il me chargea de demander en son nom une réparation immédiate.

J'eus beau lui objecter que la licence était grande entre l'homme politique et ce qui pouvait toucher l'homme privé, qu'en un mot il n'y avait là, selon moi, aucune insulte; il n'en voulut pas démordre.

Je m'adjoignis alors notre collègue Dahirel.

Nos amis Emmanuel Arago et le général Le Flô, choisis par l'adversaire, s'étant trouvés en conformité d'opinion avec moi, les intéressés durent accepter cette solution, et l'affaire n'eut pas de suite.

Écrivant au fil des souvenirs, je brave le décousu et je vais encore parler de Soliman-Pacha.

— Exellence, lui disais-je, avouez que votre élève Ibrahim vous a bien trompé!

— Que voulez-vous, un prince n'est pas tout le monde!

« Pour lui le champ de bataille est un début, par conséquent un inconnu, et il s'agit de l'y bien présenter.

« A la première bataille, mon élève, comme vous dites, montait un superbe cheval. Je l'avais entouré d'un brillant état-major et peu exposé, je me tins pour satisfait de son attitude.

1. Prince *de la Montagne.*

« A la seconde affaire, l'ayant engagé davantage, j'eus des doutes.

« Enfin, à la bataille de Nezib, je crois qu'il me dit, je le trouvai... derrière une meule de foin !

Quoique bien présenté, il s'était montré rétif.

Revenons au prince Napoléon. Mais, vont me dire les pointus, gare au secret professionnel !

Soyez tranquilles, mes maîtres, j'irai jusqu'où je puis aller.

En haut lieu on aimait le prince, mais on avait de lui une peur — si j'osais, je dirais un trac — inimaginable. Ah ! que ne puis-je en citer mille preuves.

L'affection de Louis-Napoléon pour son cousin datait de l'enfance, et malgré des hostilités intéressées, et des périodes de froideur apparente, elle n'a jamais cessé d'exister, et j'ajoute que maintes fois, j'en suis certain, l'empereur s'est servi de son cousin, qui ne craignait pas d'aller de l'avant, pour produire des idées dont il voulait constater l'effet. Bref, ils s'entendaient, sans qu'on s'en doutât.

Fould, ministre de la maison de l'empereur, me fit venir un jour, et me dit : — La liste civile a vendu à la ville la maison de la *Civette* qui confine au Théâtre-Français, et...

— Et, continuai-je, l'empereur qui — donnant toujours tout — a besoin d'argent, voudrait être payé ; mais la ville n'entend donner ses deux millions que contre livraison, et le prince a installé là un service d'écurie, chevaux, voitures et hommes.

— Demander au prince de faire place nette semblerait tout naturel, mais le souverain et le ministre ne se souciant pas d'affronter la difficulté, l'empereur a dit au ministre : Voyez ce brave Plancy de ma part, et priez-le de demander à mon oncle qu'il place chez lui les services de mon cousin.

— Tiens, dit Fould, qui diable vous a dit ça !

— Avec ça que c'était bien difficile à deviner.

— Ma foi, lui dis-je, le roi est un peu comme le charbonnier, il aime à être maître chez lui, et avec son fils ce serait difficile. J'aurai du tirage, mais enfin je demande huit jours.

Ah ! par ma foi, je fus reçu de la belle façon !

Enfin, après quatre jours de bouderies — de ma part — qui assombrissaient la partie du soir, et auxquelles l'excellent prince ne résistait jamais, il me remit un arrêté libellé qui autorisait pour un mois l'installation dans ses écuries, et il ajouta :

— Vous êtes, je lâche le mot, un imbécile ; vous ne demandez jamais pour vous, mais vous demandez toujours pour les autres, et on vous déchire.

— Monseigneur, répondis-je, si le mot n'était beaucoup trop gros pour la chose, je dirais : C'est ma gloire, et puis, si on me déchire, je n'en ai cure.

— Cette fois, ajouta-t-il, dites à Fould que je lui ordonne de dire à l'empereur que c'est à votre demande seule que j'accorde cette concession.

Malgré sa promesse, je suppose qu'il n'en dit rien à l'empereur, mais... il m'embrassa !

Sincèrement, j'eusse préféré l'accolade d'une de ses coreligionnaires à mon choix!

Tout cela est peu intéressant pour la galerie, mais dessine les situations, et pour le reste, ex-écuyer, c'est le cas de dire : Je suis bridé!

J'ai dit qu'à Prangins le prince était devenu cultivateur, je me rappelle même que je lui reprochai un jour d'engraisser trop *suissièrement* ses bœufs, c'est-à-dire d'une façon utile à la vente, mais contraire à la gastronomie. — Mais, me répondit-il, je les vends, je ne les mange pas!

C'est à Villegenis, propriété du roi Jérôme, que le prince Napoléon commença son apprentissage, et j'y fus pour quelque chose sous le voile de l'anonyme, ayant donné au roi un régisseur, un meunier et un garde de nos propriétés de Champagne.

Le palais de Meudon était un paradis, mais le roi ne pouvait oublier l'espèce d'exil qu'il y avait subi dans sa jeunesse[1], et il préférait, je l'ai dit, Villegenis où il s'amusait à faire acte de propriétaire. Je me souviens même qu'un jour, dans le parcours obligatoire du domaine, il exposa toutes ses joies de nouveau possesseur à la reine Marie-Christine, que j'étais allé chercher à Versailles et qui s'en amusa beaucoup.

Le prince prétendait à l'agriculture ; tel grand peintre ne vise-t-il pas à la musique!

1. Lors — je crois — de la rupture de son mariage avec miss Patterson.

J'ai dit que, n'ayant conservé aucun document, ma mémoire était mon seul guide.

Voici cependant une lettre du prince Napoléon, que j'ai tenu à garder, car elle constitue un procès-verbal assez curieux.

Elle a trait au duc de Brunswick, cette personnalité endiamantée et encombrante, qui sur ses fins faisait concurrence aux avant-scènes des petits théâtres, à Anatole Demidoff.

La ville de Genève, héritière de cet inconnu pour elle, et voilà de ces choses qui ne m'arriveraient pas, dut élever à la mémoire du donateur un frêle et dentelé monument, surchargé de sa lourde personne en bronze, cheval compris.

Ce monument, qui pour la ville sera de Nessus, est en ce moment décapité, incapable qu'il a été de supporter la considérable individualité qui le surchargeait, et à l'heure actuelle le cheval de bronze est à l'écurie, cavalier compris.

L'œuvre d'art existait il y a quelques années dans son entier, et un jour j'eus l'occasion d'assister aux détails très complets de la généalogie de la famille du duc, donnés par un officier étranger à un groupe de touristes aussi reconnaissants qu'émerveillés.

Arrivant au père du *sarcophagé* : — Ah ! celui-là, dit-il, est mort en héros à *Waterloo !*

— Pardon, en pochard, répondis-je, moi qui tenais directement du roi Jérôme le récit du trépas

tragi-comique du héros, dont le fils venait précisément de faire sa visite au... meurtrier !

Ma protestation ayant excité une hilarité générale, j'en appelai au témoignage du prince Napoléon, l'homme précis par excellence, qui me répondit par la lettre ci-dessous :

Mon cher Plancy,

Comment, sachant que j'étais à Genève, n'êtes-vous pas venu me voir? C'est quand vos amis sont malheureux, qu'on aime le mieux à se rapprocher d'eux.

Vos souvenirs sur le duc de Brunswick d'Och sont parfaitement exacts; c'était le fils du général Frédéric de Prusse qui a fait le manifeste de Pilnitz, et le père de celui qui est mort à Genève, proche parent de ma mère. Il commandait à Waterloo, en face de mon père, un corps de volontaires appelés les hussards de la Mort. Absolument gris, il s'est présenté devant le premier régiment de ligne faisant partie de la division de mon père, commandée par le colonel Despans de Cubières. Il a été tué par un feu de file, et on a pris sur lui deux pistolets, que j'ai encore dans les souvenirs de mon père, dont vous devez vous rappeler.

Donnez-moi de vos nouvelles, et recevez l'assurance de mon *ancienne* amitié.

Votre affectionné,

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Le duc était un cynique de la plus belle eau, et on lui passait tout.

J'étais un soir en visite au faubourg Saint-Honoré chez la princesse Youssoupoff, le duc entre et il

s'assoit au milieu d'un groupe de jeunes femmes.

— Ah! monseigneur, disent-elles, quels beaux diamants vous aviez hier au bal des Tuileries, quelle magnifique garde d'épée, quelles épaulettes!

Le duc, qui, chacun le sait, était escorté d'une escouade de police qui le réintégrait le soir à son hôtel Beaujon, était toujours très *diamanté;* le duc, dis-je, répondit: — Ah! mesdames, vous n'avez pas tout vu. »

Déboutonnant alors sa culotte — *shocking!* — il exhiba son caleçon fermé par trois magnifiques solitaires!

Les solitaires, quand on en a, on les place où on veut, et lorsque la belle Henriette Château voulut bien me recevoir dans l'intimité, les siens étaient à ses brodequins, et elle voulut bien me permettre de la déchausser!

Le duc fit donc la réponse que je dis, et ses cheveux n'en blanchirent pas, je dis ses cheveux, car il n'avait pas encore à cette époque inauguré les perruques de soie.

Il se teignait tout simplement, et c'est sa teinture même que son coiffeur m'avait offerte pour... teindre les balzanes de mes chevaux! Ai-je besoin de dire que je reculai devant cette profanation, et lui préférai un cirage régulier et moins princier.

Je n'ai pas la prétention de me faire l'historiographe ni le panégyriste du prince Napoléon, j'ai voulu seulement apporter à son sujet mon contin-

gent d'idées et de documents, afin que, du tout, chacun puisse dégager une figure, et je regrette de ne pouvoir la rendre encore plus nette.

Pauvre cher prince ! je l'ai vu il y a moins de trois ans à mon chevet, que l'on pouvait dire mortuaire. Nos amis Maurice Richard, Pascal, Reverdin et une amie de Genève, le prince et son fidèle Théodule, mon ancien valet de chambre que je lui avais donné il y a trente-huit ans, six enfin plus jeunes que moi m'ont visité, et tous sont morts !

Ne croyez pas que je sois un *jettatore;* mon cher docteur et ami le professeur Laskowski m'a sauvé.

J'accorde (et c'est justice) à la phalange des puritains, que leur vie privée devrait rendre la plupart du temps moins sévères... aux autres, que le prince poussait par trop loin le dédain de l'opinion publique. Je pense qu'après lecture d'un testament, dont il n'ignorait pas, croyez-le, la caducité, certaines de leurs opinions se seront modifiées.

J'ai eu le regret de ne pas être au chevet mortuaire du prince, dont je connaissais d'ailleurs les sentiments, mais je ne puis oublier que la veille de la mort du roi Jérôme, c'est à moi que la *princesse Clotilde* s'adressa, et je l'arrêtai vite, car je l'avais devinée, pour faire venir un prêtre près de son beau-père.

J'introduisis peu après le curé de Palaiseau, et je mandai l'abbé Doussot, aumônier du Palais-

Royal, le prince Napoléon ne m'en témoigna jamais son mécontentement, bien qu'ostensiblement, je l'avoue, il ne s'y prêta pas.

Le lendemain matin, le roi mourut entouré de la famille impériale et des officiers de sa maison. L'empereur et l'impératrice avaient amené l'archevêque de Paris...

J'eus ensuite, en vertu de ma charge, le douloureux devoir d'aviser au transport du corps du roi au Palais-Royal...

. . . . . .

Et maintenant, entendons-nous bien.

Qu'est-ce au juste qu'un prétendant ?

Nouveau *Larousse*, je dirai : C'est un être implatonique qui, se fondant sur la prétention à ce qu'on peut appeler un droit, engage sa fortune et... risque sa vie, autrement je dirai : Ce n'est pas un *prétendant*, c'est... un *expectant* !

A ce compte, il y a belle lurette qu'il n'y en a plus, de prétendants ! Pour faire un civet, la *Cuisinière bourgeoise* le dit, ne faut-il pas le lièvre obligatoire ?

Mais il y a les états-majors — plus royalistes que le roi, je l'ai dit — n'en faut-il pas pour le tableau ! Ces amis souvent impatients sont parfois gênants.

Les prétendants, aujourd'hui, ce sont ceux qui n'étaient pas appelés à prétendre.

Ces *imprévus*, émanation d'une coterie ou d'une collection d'intérêts privés, car la nation n'a pas été

consultée pour leur choix, s'appelaient hier Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Carnot, demain on les nommera Constans, Ferry, Freycinet ou Brisson.

Ils n'auront risqué, du reste, ni leur peau ni leur argent !

Une dernière remarque avant de déposer ma plume : je suis né un vendredi 13, c'est un vendredi 13 que j'ai clos ma première partie, et je termine aujourd'hui, Genève, vendredi 13 novembre 1891. . . . . .

BARON DE PLANCY.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 1

CHAPITRE PREMIER

Modestie ou grandeur. — Les souliers de Le Brun. — Cambacérès et le beau Lavollée. — Une réponse heureuse. — Mme Mollereau. — Un rival d'Ouvrard. — L'éleveur X... — *Vêpres siciliennes*. — *Le ridicule et le sublime*. — Souvenirs *d'avant* et *d'après*. — Jettatore 1

CHAPITRE II

Ma naissance. — Bons verts et roses. — Le duc Decazes et mon père. — Un exil. — Les Cosaques. — *Théodore*. — Honnête homme et patriote. — Amant fougueux de l'égalité. — Un *poulet* comminatoire. — Réclamations de la famille impériale. — Le *carcere duro*. — Pépinière de grands hommes. — Bannières d'un *badinguard*. — Mes dix-huit ans. — En 1830. — Démolisseur par rancune. — Le marquis du Hallay. — 28 juillet 1830. — Chez Dudon. — Lovelace de carton. 14

CHAPITRE III

A Saint-Yrieix. — Notre Champagne. — Le malin de Royères. — Une exécrable bête. — Les comtes de Pindray et de Narbonne. — Un enfant de la Creuse. — Un malheureux roulier. — Au théâtre de Poitiers. —

Pages.

Arrestation. — En Californie. — Un magistrat bien avisé. — A la prison de Limoges. — Une balle qui porte. — Modeste basochien. — Le croupier Martin. — Le 17. — Un manque d'*estomac*. — Réflexions sur mes confessions. 34

CHAPITRE IV

Le *déplacement* de Plancy. — Marseillaise de la Garde consulaire. — Baron de Saint-Just et Carcassonne. — La *maladie de l'eau*. — Les sources de l'abbé Lombard. — Une adresse de remerciements. — Source intempestive. — Curieuse lettre. — Un importante réserve. — Conseils au pêcheurs. — Au Cercle agricole. — Hope et Beugnot. — Marie Duplessis. — Seran et Contades. — Clan de magnétisme. — Les Cloches. . 52

CHAPITRE V

Mort du prince Le Brun. — *Lolotte*. — Voyages autour de la roulette. — Testaments excentriques. — Études sur le vif. — Mes Cent Jours. — Ni pendu ni noyé. — Mon mariage. — Saint-Vandrille, Caudebec. — L'Abbaye de Jumièges. — Le Cardinal des mers. — Forêts de Roumare et de La Londe. — Chasses dramatiques. — 1848. — Comtesse d'Houdemare, maréchal de Castellane. — Une marche sur Paris 72

CHAPITRE VI

L'Officier de santé Danton. — Famille du conventionnel. — L'Abbé Blin. — Le Marquis de Villette. — Voltaire. — Pérégrination d'une pierre tumulaire. — Colin *de Plancy*. — Première idée de députation. — Un conseil paternel. — Député d'Arcis-sur-Aube. — Le roi Jérôme. — Premières batailles. — Rouen et le Havre. — Baron d'Orgeval, Durecu, Grandin. — Un duel étrange. 88

Pages.

CHAPITRE VII

Ceux qui se rallient. — Mort du baron de Vaux. — Rapport du général Sauboul. — Caussade. — Au bureau des départs. — Un duel de Caussade. — Un chef de police spirituel et bienveillant. — Aventure d'un banquier allemand. — Maupas, le marquis de Gricourt. — Les amis. — Notice nécrologique. — Le perroquet de lord S... — Les chiens de lord M... — Marlborough et les haricots. — Le secret professionnel 108

CHAPITRE VIII

Fortoul, Changarnier. — Dupin, Miot, Valentin. — *Liquidations* de la Chambre. — Petit complot. — Le cabaret de lord Hertford. — La veille du coup d'État. — Revision du procès Lesurques. — Les Ménechmes. — Le coup d'État. — Le général de Cotte. — Général Fabyier, Labrousse. — Commission consultative. — Le comte Camerata. — Suicide. — Famille impériale. — Grand Écuyer. — Une sérieuse anicroche. — Comte Alexis de Pommereu. — Conspirateur sans le savoir. 125

CHAPITRE IX

Où le Grand Écuyer se montre. — Entre l'enclume et le marteau. — Dernières prouesses cynégétiques. — Un assassin. — Meudon et Villegenis. — Curieux spectacle. — Un chemin dans le taillis. — Le bain d'or. — Un bière à surprise. — Conflit inévitable. — Grand agriculteur. — Le *Roi des goutteux*. — Le Havre et Fécamp. — Individualités marquantes. — Mlle Georges. — En médiocre faveur. — Un désir de l'Impératrice. — Le lendemain de Solférino. — Au bois de Boulogne. — Mme de Hatzfeld. 142

CHAPITRE X

Le mystérieux Cypriani. — Au désert. — Lettres de remerciements. — Ferdinand de Lesseps, d'Orsay, Nieu-

Pages.

werkerke. — Seymour, Hertford, Hamilton. — Un animal de propriétaire. — Le Duel. — Le marquis de H... — Battu, cocu et mécontent. — Comte Caccia, Isidore Salles. — Expérience *de métier*. — Croix de la Légion d'honneur. — Un mot de Villemessant. — Le comte de Medem. — Confidence de Dujarrier. — Alfred de Dreux, général Cornemuse. — Mort mystérieuse d'un archiduc. — Aventures d'une broche. . . 162

CHAPITRE XI

Jérôme Patterson Bonaparte. — Prince de Canino. — Brouet lacédémonien. — Prince Paul de Wurtemberg. — Cause probable de sa mort. — Le *Portofoglio*. — Les résurrections du maréchal Ornano. — Une aventure du général Prim. — Absurdité de *chasseur*, *blagueur*. — Chasses de Plancy. — État actuel. — Les montres du roi Jérôme. — Sa mort. — Noble vengeance. — Nouvelle élection. — Cours électoral.. . . 178

CHAPITRE XII

Une historiette gaie. — Mustapha, Khalil-bey. — Le jeu. — Un mécène turc. — Un duel au piquet. — Khalil et l'Angevin. — Au jeu tout arrive ! — Un docteur allemand. — Deux études typiques. — Nariskine. — Vertige des croupiers. — La vérité et la légende. — Le baron James de Rothschild. — De Lamarre, Khalden, Abazza. — Démission de Nariskine. — Turc et Français. — Un membre de l'ordre de la Jarretière. — Affolés et preuve d'affolement. — Un savant administrateur. — Prince Pierre Galitzine. 195

CHAPITRE XIII

Le premier niais de France. — Un valet de pied tamélique. — Bonheur extraordinaire. — *Un échauffé*. — Les trois dernières ! — La banque saute. — Une détente. — La taille du député. — Sellier, Goldschmidt.

Pages.

— Un chèque sur Rothschild. — Gain bien acquis. — A propos du 17. — Maingoval. — Première bonne fortune. — Aux Variétés. — Brillant corso. — Messager d'amour. — Déménagement. — Bredouille. — Un grand roué. — Bien commencé pour mal finir.. . . . 214

CHAPITRE XIV

Une lettre de Léonce Détroyat. — Une des miennes. — Départ de l'Impératrice. — Document unique. — Position critique. — La Chambre envahie. — Soirée du 4 Septembre. — Baraguey-d'Hilliers. — Résultat d'un hasard burlesque. — Chez Jules Favre. — Une drôle d'escouade. — *Amuser le tapis.* — Enfant du hasard. — Dans un moulin. — A Bagneux. — Mort de Dampierre. — Le pardon. — Le comte de Biancourt. — Ivry, Choisy-le-Roi. — Lettre du vicomte de Grancey. — Rires et pleurs. — Les parlementaires.. 234

CHAPITRE XV

Bruxelles, Nice, le Havre. — Essai de concurrence commerciale. — Sort d'un petit chef-d'œuvre. — Un colosse *tatoué.* — Les Galions de Vigo. — Étranges hasards. — Réponses de Prussiens. — Spéculations d'affaires. — Autographe de Bonaparte. — *Brienne-Napoléon.* — Entre Dienville et la Rothière. — Incohérent. — Sophisme et positivisme. — *Vox clamat in deserto.* — Un lièvre empaillé. — Le milliard des... Républicains. — Amour et vanité 254

CHAPITRE XVI

Le Vice-Empereur. — M. Gentelot de Verpillières. — Étudiants grecs. — Une excentrique. — Ma cousine Élisa. — Les Prussiens à Plancy. — Le Crédit. — Voyage épique. — Le Temple du hasard. — Pléiade de malins. — Théorie des probabilités. — Une formule. — Étrange narghilé. — Spéculation commerciale. . . 271

Pages.

CHAPITRE XVII

Chez Demidoff. — Un déjeuner de cent mille francs. — Chef de Fauconniers. — Nouvelle bonne action de Rothschild. — Évasion de Bazaine. — Solitaire. — Genève *la Calme*. — Comte Dillon. — Général Yusuf. — Carnavali, le Persan, Chodruc-Duclos. — Souvenirs de pêche. — Perche, Brochet, Écrevisse. — Goujon, Carpe, Anguille. — Perche, Barbillon, Brochet. — Un membre de la Commune. — Ducoux, Nestor Roqueplan. 286

CHAPITRE XVIII

Confidences d'un ancien député. — Les Clichés. — Thiers. — Gambetta. — Bazaine, Napoléon III. — Les prétendants. — Les d'Orléans, le Prince Napoléon. — Pays dévoyé. — Le *Referendum*. — *Finis Galliæ*. — Je reprends la plume. — Franchise impériale. — Quarante ans de relations. — Protée et sphinx. — Princes d'opposition. — Raisons de mon intimité. — Un caractère. — Le Prince Napoléon voulait-il arriver? — Eût-il accepté le pouvoir? — La vraie tradition. — *Le Chien du jardinier*. 303

CHAPITRE XIX

Rocher de *Sisyphe*. — Question jugée. — Un mot de Gambetta. — Nouveau Cincinnatus. — Thiers et le roi Jérôme. — Lucidité. — Le grand départ. — Coups de boutoir. — Une réparation immédiate. — Soliman-Pacha, Ibrahim-Pacha. — Entente secrète. — La *Civette*. — Une accolade de Fould. — Le duc de Brunswick. — Le Mausolée. — Lettre de Napoléon (Jérôme). — Les Solitaires. — Un disparu qui ne disparaît pas. — Derniers moments du roi Jérôme. — Un prétendant. 323

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28020.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

NOV 10 1937
51SP
14Aug51LU

LD 21-95m-7,'37

YC176237

537790

DC250
.5
P6A2

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

[redacted]3